

A toi, pour qui je porte le nom



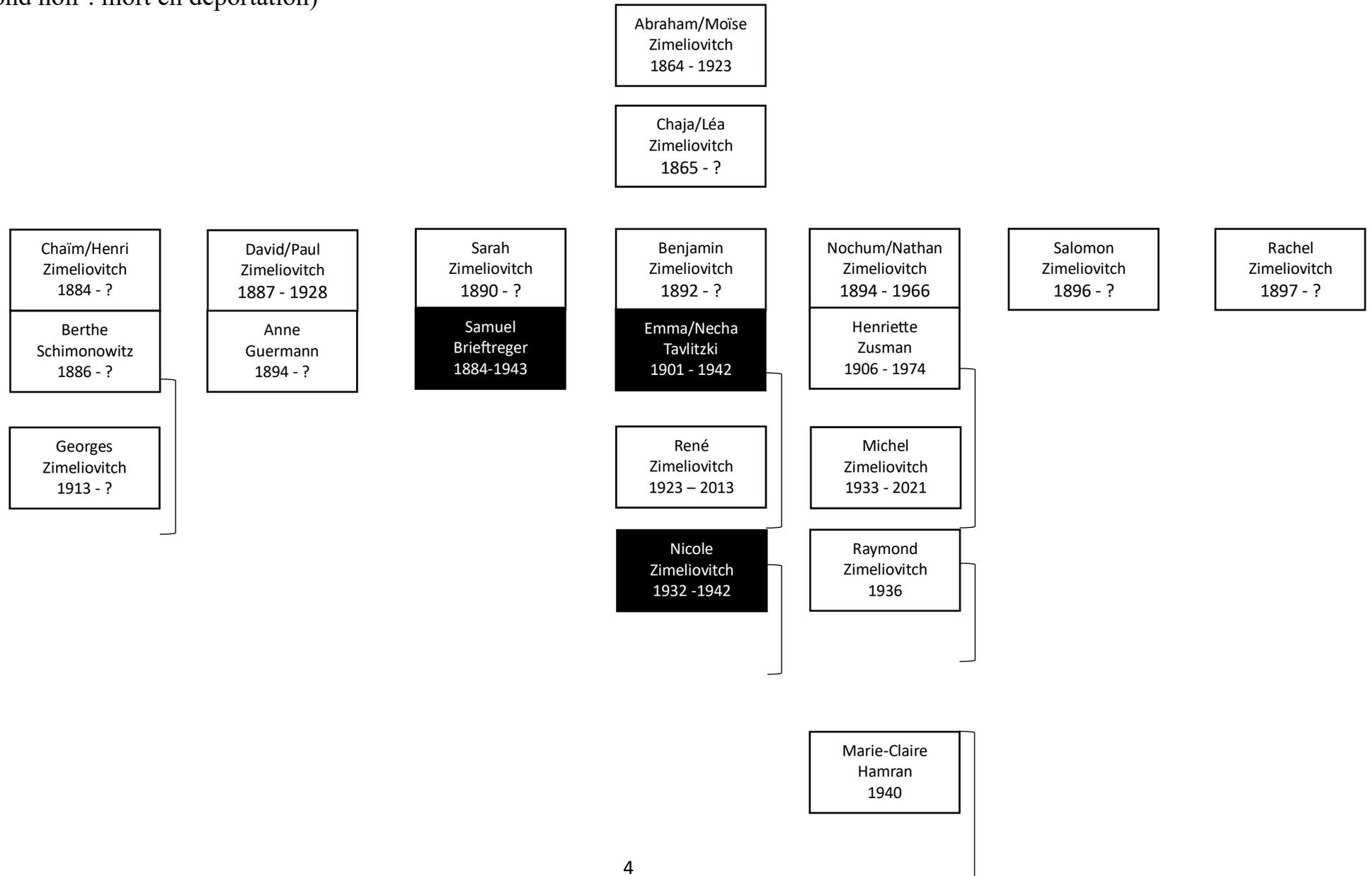
Récit
Stéphane Amélineau

Pour celui qui a perdu un être cher, ces réponses-là, c'est vital. Sinon, la tombe reste ouverte au fond du cœur.

Gaëlle Nohant, *Le bureau d'éclaircissement des destins*. Grasset, 2023.

Généalogie Zimeliovitch

(Fond noir : mort en déportation)



Olivier
Zimeliovitch
1964

Généalogie Tavlitzki

(Fond noir : mort en déportation)

Moshe
Tavlitzki
1868 - 1944

Rachel
Amarski
1868 - 1930

Mendel/Manuel
Tavlitzki
1892 - 1968

Berthe
Weismann
1896 - 1942

Robert
Tavlitzki
1922 - 1922

Jacqueline
Tavlitzki
1924 - 1942

Mendel/Manuel
Tavlitzki
1892 - 1968

Odette
Désebats
(2^e mariage)

Abraham/Albert
Tavlitzki
1894 - 1914

Sarah/Léontine
Tavlitzki
1895 - 1981

(1^{er} mariage) :
Bernard Amarski
1886 - ?

(2^e mariage) :
Michel Shermann
? - ?

Bella/Berthe
Tavlitzki
1897 - ?

Adolphe
Shermann
1893 ou (97) - ?

Jeanne
Shermann
1920 - 2011

(1^{er} mariage) :
Guy Delage
? - ?

(2^e mariage) :
Joe Davidson
1926 - 2001

Marylène
Delage
1942 - 2023

Catherine
Delage

Emma/Necha
Tavlitzki
1901 - 1942

Benjamin
Zimeliovitch
1892 - ?

René
Zimeliovitch
1923 - 201?

"Nenette"
Dubouilh
? - ?

Nicole
Zimeliovitch
1932 - 1942

Georges
Tavlitzki
1902 - 1907

Jules
Tavlitzki
1905 - 1942

Robert
Tavlitzki
1910 - 1973

Germaine
Heringer
? - ?

Serge
Tavlitzki
?

Rolande
?

Nicolas
?

Hamran
1940

Véronique
?

Stéphane
?

Viva
?

Première partie :
Un monde d'hier

21 décembre 1932

C'est l'effervescence dans l'appartement de Benjamin Zimeliiovitch, au 28 boulevard Beaumarchais, près de la Place de la Bastille. Ce mercredi matin, l'ébéniste n'a pas ouvert sa boutique du 10 rue de Charenton vers laquelle il se rend chaque jour à pied. Sous l'enseigne *B. Zimelio*, un mot : « fermeture pour convenance personnelle ». La seconde grossesse de sa femme Emma est arrivée à son terme. Benjamin se précipite dans la chambre de son fils aîné, René. Tout ensommeillé, le jeune garçon de 9 ans écoute son père l'avertir d'une voix mêlée d'excitation et d'appréhension :

- Maman va accoucher. Je l'emmène à la clinique. Reste tranquillement au lit. Je reviens très vite. Tante Léontine nous rejoint à la clinique.

La délivrance arrive à midi vingt. Emma accueille dans ses bras son second enfant. C'est une fille. Benjamin court chercher son fils.

En arrivant à la clinique, le garçon émerveillé découvre un beau bébé de huit livres. Sa maman, encore éprouvée par l'accouchement, lâche un sourire de soulagement :

- Mon garçon, voici Nicole, ta petite sœur.

Onze jours plus tard, René est ravi de voir sa mère revenir dans leur appartement avec le nourrisson emmitouflé dans son couffin.



Immeuble du 28 boulevard Beaumarchais, Paris 11^e, de nos jours. [Capture d'écran].

6 Avril 2017

Dans un village de la vallée de la Marne, comme chaque soir, Alexandre Émiaulane rentre de son lycée. Il est un peu fourbu de sa journée. Non pas par ses élèves qu'il aime à retrouver dans son Centre de Documentation et d'Information, et qu'ils le lui rendent bien dès la première sonnerie de 8 h, mais par les soixante-cinq kilomètres de route pour se rendre à son établissement scolaire et qu'il faut prendre dans l'autre sens quand le ciel se teinte d'un coucher de soleil pour retrouver sa petite maison nichée sur un coteau des vignes de l'Omois.

Dans un rituel quotidien du soir, le professeur documentaliste pose son inséparable cartable en cuir Marius qu'il porte en bandoulière depuis trente ans dans tous ses déplacements. Il ramène en catogan, d'un geste naturel, les longs fils rebelles de ses cheveux cendrés. Le temps de préparer un thé, Alexandre glisse un vinyle de Marillion sur sa chaîne hi-fi pour embaumer son salon de volutes sonores délicates et mélodiques dont il ne se lasse pas depuis sa lointaine adolescence au cœur des années quatre-vingt.

Un quartier de lune passe devant la fenêtre de son bureau et pour monsieur Émiaulane c'est un peu le signal à enchaîner son deuxième métier : historien de la Nuit.

Depuis six ans et des heures de recherches innombrables dans les archives ou sur les routes en quête de témoins, comme pour accompagner ses élèves à savoir chercher et questionner les réponses que l'on peut trouver dans plusieurs médias, l'enseignant offre ses compétences aux proches ou descendants de la persécution des Juifs de France pendant l'occupation allemande.

Pourtant, rien dans sa famille ne le raccroche aux wagons de déportation vers les centres de mise à mort. Rien dans ses origines natales et culturelles ne le rapproche des filles et fils d'Abraham. Simplement une indignation d'enfance qui soulevait tant de questionnements quand il découvrit sur les bancs de l'école et dans les manuels scolaires, l'extermination de tout un peuple à l'échelle d'un continent. Ces interrogations ne l'ont jamais quitté. Dans une forme d'occupation souterraine, quand ses affaires personnelles et professionnelles le lui permettent, Alexandre éprouve encore le besoin de plonger dans des ouvrages scientifiques, d'écouter des centaines de témoignages pour dépasser son émotion et comprendre toute cette mécanique infernale que sont les tueries de masse.

Dans son bureau, sa bibliothèque dégorge de centaines d'ouvrages sur la Shoah. Sur son disque dur externe, il a accumulé des heures et des heures d'enregistrements vidéo ou audio de rescapés qu'il a croisés au cours de son cheminement. Un jour, il y a six ans, il décida de faire une enquête de terrain, de compulser des milliers de feuillets dans des cartons d'archives et d'en publier un livre.

Le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, ses articles diffusés en ligne et la sortie confidentielle en librairie de son ouvrage lui

conférèrent une modeste autorité, encouragée par Serge Klarsfeld et d'autres historiens de référence sur le sujet.

Alors des familles de déportés le contactèrent pour les accompagner dans leur recherche sur un père, une mère, un frère, une sœur, des grands-parents qui n'ont qu'un nom inscrit sur une stèle ; des corps partis en fumée sans sépulture. Plus rarement, d'anciens enfants cachés lui écrivent, fille ou fils de survivants des camps qui se sont confrontés au mur de silence d'un père ou d'une mère.

Lorsque que la nuit tombe, Alexandre Émiaulane allume son ordinateur. Il redevient historien-enquêteur de crimes perpétrés il y a plus de soixante-dix ans. Mais ce soir-là, se sentant harassé, sa raison l'invite à prendre une douche et à se coucher. Presque machinalement, il jette tout de même un œil dans sa boîte mail dédiée à ses travaux de recherche. Des notifications de courriers non-lus s'affichent mais il remarque un nom inconnu parmi les expéditeurs : *Nicole Davidson*.

Septembre 1939

René et ses parents ont vu grandir avec tendresse la petite Nicole. Elle a été si facile à élever. Sous ses boucles d'or qui tombent en cascade sur sa nuque et que retient une pince à cheveux pour dégager son front, ses yeux clairs et ses lèvres fines sourient presque immuablement. Aurait-elle hérité du caractère doux et pondéré de son père, de l'encouragement de sa mère à s'étonner de tout et d'étudier pour s'émanciper de sa condition de femme en devenir comme le permet la France, malgré beaucoup d'obstacles, mais bien plus propice ici, à Paris, que dans la Russie natale de Benjamin et Emma ?

La petite Nicole a grandi dans un cocon affectueux, préservé des soucis que subissent parfois ses parents. Quatre ans plutôt, Benjamin Zimeliiovitch a fait faillite avec son magasin de meubles, rue de Charenton. Ce qu'il n'a pu maîtriser commercialement, ses mains conservent néanmoins leur agilité quand il s'agit de transformer du bois en un meuble bien ciselé. Malgré la crise qui déferle sur le monde depuis le krach de 1929, Benny, comme on l'appelle, ne manque pas de ressources et de soutien auprès de sa famille et de sa belle-famille pour se refaire. Depuis leur arrivée en France, entre 1900 et 1905 pour fuir leur terre natale, elles connaissent la préciosité de la vie. Benjamin et Emma ont appris à ne jamais s'apitoyer et toujours regarder de l'avant quand derrière plus rien ne pousse. Qu'est-ce qu'une faillite à côté de pogromistes brutaux et sans pitié ?

En 1935, le couple et leurs deux enfants déménagèrent dans un nouvel appartement au 80 rue de Provence, dans le IX^e arrondissement parisien.

En 1936, la loi sur les deux semaines de congés payés permet à toute une frange populaire de partir aussi en bord de mer. L'insouciance d'une enfant comme Nicole se grise de joie sous le soleil estival et sur les plages. Des ourlets océaniques dans un flux et reflux qu'aucun juif ashkénaze n'aurait pensé rêver un jour contempler. A quatre ans, la petite Nicole s'épanouit dans ses jeux balnéaires.

Ah la France, quel pays de cocagne !



80 rue de Provence, Paris IXe, de nos jours. [Capture d'écran]



Nicole, vers 1936, au bord de mer.

En grandissant, Nicole s'éveille au monde qui l'entoure, se réjouit de toute la famille attablée lors des jours de repos. Ses oncles, tantes et cousins sont si nombreux que les dix doigts de ses petites mains ne suffisent à les compter. Mais quelle réjouissance pour l'enfant de partager avec eux, jeux et fous rires, surtout avec Michel qui a quasiment son âge. Quant à ses cousines plus âgées, d'environ dix ans, comme Jacqueline et Jeanne, elles s'entendent davantage avec son grand frère René. Tous ont toujours une attention particulière pour la jeune fille. Mais ce que Nicole aime par-dessus tout, lors de ces repas, c'est de jouer à la maman avec le petit-frère de Michel, Raymond qui venait de fêter ses deux ans en 1938. Avec eux, elle peut faire la grande, d'autant plus que cette année-là, en octobre,

Nicole attendait avec impatience sa rentrée à l'école primaire. Elle dut ronger son frein pendant dix interminables jours. Les tensions internationales autour de la Tchécoslovaquie amenèrent le ministre de l'Instruction, Jean Zay¹, à reporter la rentrée au 10 octobre.

Habillée de sa blouse d'écolière, elle pénétrait enfin ce lundi-là, sage et discrète, dans l'école de jeunes filles de la rue Blanche dans le IX^e arrondissement. En remontant la Chaussée d'Antin, elle n'en avait que pour cinq minutes à pied. Pour l'incontournable photo de classe parmi ses camarades, Nicole se plaça au dernier rang, première à droite.



Nicole Zimeliiovitch, photo de classe de l'école de la rue Blanche, Paris IX^e. Probablement entre 1939 et 1941.

Benjamin et Emma sont si fiers de leur petite écolière qu'ils l'emmènent chez un photographe pour immortaliser le sourire de Nicole, la main gauche posée délicatement sur son cahier de dessins alors que la main droite gratte un coin de son cerveau dans une attitude réflexive.

Née sur le sol français, elle est française comme tous ses cousins et cousines². C'est une grande fierté pour ces parents immigrés qui s'échinent à s'intégrer ou à se naturaliser dans ce pays d'accueil aux libertés et à la sécurité inimaginables en comparaison de celui de leur triste enfance.

¹ Quelques semaines auparavant, dans une note officielle du 11 juillet 1938, Jean Zay modifiait les vacances scolaires en déclarant : « Les éducateurs signalaient depuis longtemps que, dans la deuxième quinzaine de juillet, sous la canicule, le travail scolaire devenait nul ; on se bornait à somnoler sur les bancs et à soupirer en regardant les fenêtres. Les familles de leur côté se plaignaient de ne pouvoir organiser leurs vacances à leur guise, pour peu qu'elles eussent un enfant au lycée et un autre à l'école primaire. » Pour les vacances d'été elles furent fixées du 15 juillet au 30 septembre.

² Loi du 10 août 1927 sur la nationalité : cette loi modifie dans un sens libéral les dispositions de la loi précédente, de 1889. L'enfant né en France d'étrangers devient français à sa majorité, sauf s'il s'y oppose. Le délai de domiciliation obligatoire en France avant de pouvoir solliciter une naturalisation est réduit de dix à trois ans.



Nicole Zimeliovitch, entre 1939 et 1941 [Collection particulière : famille Zimeliovitch/Tavlitzki].

Entourée de ses proches, Nicole écoute le récit des adultes, entend cette langue dans laquelle les grands s'expriment parfois. L'accent de Moshe, son grand-père maternel, roule les *r* comme des tonnerres³. Au milieu de ses parents, oncles et tantes, depuis longtemps familiarisés à la vie française, elle questionne innocemment leurs origines. De quel lointain pays viennent les Zimeliiovitch, sa branche paternelle ? A quoi ressemble cette terre qui a vu naître sa maman et la filiation des Tavlitzki ?

En ce mois de septembre 1939, elle ressent une inquiétude dans le ton des palabres familiales.

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne nazie. L'enfant ne comprend que vaguement ce que signifie le mot *guerre* mais devine les tourments de ses parents. C'est un véritable déchirement dans tous les foyers de voir partir un père, un oncle, un cousin, un frère mobilisé se diriger vers l'un des dépôts militaires. Heureusement, son grand frère René reste auprès d'elle. A 16 ans, il est encore trop jeune pour être incorporé dans l'armée française. Mais pourvu qu'il n'arrive rien à papa, à tous les tontons et au grand cousin Georges⁴.

Toute la famille, pour ne pas dire tout le monde, est persuadée que la bataille va bientôt gronder et que les bombes vont tomber du ciel, surtout sur Paris.

On ne tergiverse pas trop dans l'appartement du 80 rue de Provence. Bien que n'ayant pas le permis, René embarque dans une voiture sa mère, sa sœur, deux-trois tantes, à l'exception de tante Bella/Berthe Shermann⁵ qui voit d'un mauvais œil son neveu prendre le volant : direction Clermont-Ferrand où des tantes et cousins vivant à Metz viendront les rejoindre.

Finalement, en France, la mitraille ne fauche personne, ou presque. La bataille tant redoutée n'a pas l'air d'avoir lieu. « Quelle drôle de guerre », commence-t-on à entendre dans les conversations ou à lire dans les courriers envoyés d'un front sans fracas.

A l'automne 39, les exilés remontent à Paris et retrouvent les maris de plus de 45 ans qui n'ont pas été mobilisés. C'est le cas d'Henri, de Benjamin, de Nochum/Nathan Zimeliiovitch et de Manuel Tavlitzki.

La menace antisémite est de plus en plus virulente en France ces derniers temps et les gesticulations belliqueuses outre-Rhin du dictateur à la moustache chaplinesque qui vocifère ses menaces dans les actualités et les unes des journaux n'arrangent rien. Elles replongent les anciens au début du siècle quand ils ont fui

³ Citation de Roger Ikor, *Les fils d'Avrom*, 1955.

⁴ Fils né en 1913 de Chaïm/Henri Zimeliiovitch et de Berthe Schimonowitz, oncle et tante paternels de Nicole.

⁵ Née Bella Tavlitzki en 1897 à « Waschleski », empire russe, Lituanie actuelle. Tante maternelle de Nicole.

la pauvreté et les massacres dans les cités urbaines, dans les plaines rurales ou aux lisières des forêts de l'empire russe, parce que juif.

Benjamin aurait pu murmurer aux oreilles de ses enfants, avec amertume :

- La terre de mon pays natale, elle était rude, hostile, et son écrasante monotonie rendait les hommes sauvages⁶. J'étais encore un jeune garçon de 13 ans quand nous avons quitté Lubtch⁷, aujourd'hui dans la nouvelle république polonaise⁸, avec ton grand-père, ta grand-mère, mes frères et sœurs pour rejoindre ton oncle Henri/Chaïm arrivé en France cinq ans plus tôt, en 1900. Quant à maman et les Tavlitzki, venant de Vilna⁹, en Lituanie, elle s'exila avec ses parents, frères et sœurs, eux, en 1905. Là aussi, la violence des hommes menaçait les Juifs. Nous sommes un vieux peuple errant sur des coins de terre qui nous acceptent pour un temps de paix, plus ou moins long, entre deux pogroms. Quand les maux des goys cherchent des bouc-émissaires, nous sommes souvent les premiers sur la liste des persécutions.

Et grand-père Moshe de renchérir :

- C'était le bon temps à cause de la jeunesse mais notre pays natal a fini par nous traiter d'étrangers de parias. Nous avons choisi la France comme patrie, la France, le pays de la liberté, de la dignité humaine, qui nous permet de tenir encore debout. Nous, étrangers sur toutes les terres, nous ne nous sentons pas complètement chez nous mais nos enfants, et surtout vous, les petits-enfants, vous êtes chez vous, pleinement français¹⁰.

Nicole commence à saisir d'où vient ce nom de famille imprononçable pour ses camarades de classe et les clients parisiens des oncles ébénistes ou chapeliers. Alors pour faciliter la prononciation ou mieux le vendre sur les enseignes des ateliers : on le réduit à Zimelio.

⁶ Ibid. Roger Ikor, prologue des fils d'Avrom.

⁷ Petite ville de l'actuelle Biélorussie. Elle a plusieurs orthographes en fonction des minorités qui y ont vécu et de leurs langues. Lubtch pour le yiddish [je garde cette orthographe car c'était la langue et la culture des Zimeliiovitch], Lyubcha pour le russe, Lubcza pour le polonais, Lubcča pour le Belarus.

⁸ Lubtch, à partir de 1795, lors de la troisième partition de la Pologne, fut rattachée à l'empire russe. De 1921 à 1939, la petite cité est intégrée à la seconde république de Pologne.

⁹ Pour Vilnius, là aussi je garderai le toponyme en yiddish pour ce récit.

¹⁰ Ibid. Roger Ikor.

6 Avril 2017

De : Nicole Davidson

A : Alexandre Émiaulane

Bonjour monsieur Émiaulane

J'ai pu avoir votre contact par mon cousin Pierre qui m'a parlé de ce que vous avez fait pour retrouver les traces de son oncle assassiné à Auschwitz et le convoi n°51 vers Sobibor duquel son père a miraculeusement pu s'évader avant de passer la frontière allemande.

Je m'appelle Nicole. Je vis dans le New Jersey depuis trente-six ans et je vais bientôt déménager à Tucson dans l'Arizona. Je suis née en France, en Lorraine, après la guerre. Je suis aujourd'hui une grand-mère comblée avec de merveilleux petits-enfants.

Je porte depuis ma naissance le prénom d'une jeune cousine de ma mère Jeanne, Nicole Zimeliiovitch, ainsi qu'en deuxième prénom, celui de Jacqueline, pour Jacqueline Tavlitzki, une autre cousine. Avec leurs mères, elles ont été déportées à Auschwitz. Hormis les quelques souvenirs que René Zimeliiovitch, le frère de la jeune Nicole, me confia, mes recherches n'ont guère abouti quand je suis allée en Pologne. Le Musée d'Etat d'Auschwitz n'a retrouvé que trois archives sur l'oncle Jules Tavlitzki, lui aussi déporté. De Nicole, de sa maman Emma, de sa tante Berthe et de sa cousine Jacqueline, aucune trace à part le numéro du convoi, le 35, parti le 21 septembre 1942.

René était très proche de ma mère. Ils se considéraient tous les deux comme frère et sœur. Maman étant fille unique et lui ayant perdu sa famille dans cette tragédie, il est toujours resté très pudique sur cette époque-là, sa blessure était toujours béante. Quand je lui posais des questions, il avait des difficultés à répondre. Il est décédé à l'âge de 80 ans.

J'ai en ma possession quelques photos de Nicole enfant qu'il a bien voulu partager avec moi et il a aussi écrit une petite histoire de la famille, mais les détails importants manquent. Je vous envoie cela en pièces jointes.

Petite fille, j'ai été invitée chez lui, rue de Provence où il habitait toujours avec sa seconde épouse, la meilleure amie de maman.

Monsieur Émiaulane, si vous pouviez m'aider, je vous serais infiniment reconnaissante. Pierre m'a vanté votre imperturbable patience à retrouver des faits et à les raconter.

Bien cordialement

Nicole Davidson

PS : Ici, il est 9h15 du matin, alors bonne fin de journée à vous.

Alexandre répond au courriel favorablement et s'engage à commencer ses recherches à partir de ces premières informations et des documents que madame Nicole Davidson vient d'envoyer. Comment pourrait-il ne pas accepter ces demandes qui, toutes, viennent du fond du cœur et de silences jamais complètement rompus. On ne refuse pas une main tendue. Il ne le savait pas encore, mais cette enquête mettra six ans à aboutir. Au cours de ces années, Nicole et Alexandre, en plus des faits qui ressurgiront du passé, vont tisser un lien d'amitié, un pont riche d'émotions entre l'Arizona et l'Omois.

Ce soir-là, piqué de curiosité sur les origines des Zimeliiovitch et des Tavlitzki, Alexandre consulte les états-civils en ligne des aïeux de Nicole sur le site des archives de Paris. Deux lieux reviennent systématiquement pour les personnes nées avant 1905 : Lubtch et Vilna. Il se dirige vers sa bibliothèque et retrouve l'ouvrage de Minczeles sur les Litvaks.

- Autant commencer par les racines, se raisonne-t-il.

1905



Carte de la "Litvakie" vers 1900 (source : *Lituanie juive, Autrement, 1996*). Points rouges : terres natales des Tavlitzki, banlieue de Vilnius (Vilna en yiddish) et Lubtch pour les Zimeliovitch, près de Navahroudak.

Au nord-ouest du vaste empire des tsars, entre la banlieue de Vilna et la petite ville de Lubtch, environ 150 kilomètres séparaient les *schtetlech* des Tavlitzki et

des Zimeliovitich. Les deux familles s'uniront grâce aux liens de mariage de Benjamin et d'Emma, bien plus tard, en 1922, en un lieu plus lointain, Paris.

Dans la partie la plus septentrionale du yiddishland, vivaient les Litvaks¹¹, une branche des Juifs ashkénazes dont sont issus les ancêtres de Nicole. Pour comprendre la migration de ses aïeux en 1905, il faut remonter le temps plus en avant.

La Litvakie englobait la Lituanie, une partie de la Lettonie, de la Biélorussie, de la Pologne, de l'Ukraine et de la Russie. Elle correspond au territoire de l'ancien grand-duché de Lituanie¹². Au cours du Moyen-Age et au XVI^e siècle, persécutés et expulsés de France, d'Espagne et d'Allemagne¹³, des Juifs s'y implantèrent de plus en plus nombreux, surtout depuis que le roi Sigismond II leur avait garanti le droit de résidence à Vilna en 1593 ; ce qui favorisa une forme d'autonomie pour cette minorité¹⁴. Des Juifs s'étaient déjà implantés à partir du XIII^e dans cette région d'Europe pas encore christianisée¹⁵, et donc sans ostracisme. Cela va avoir des conséquences singulières sur l'essor culturel, religieux, artistique, politique et économique de ces Juifs. Cette civilisation va naître dans des conditions de libertés exceptionnelles et développer durant des siècles, dans une relative quiétude, un univers à la fois ouvert sur le monde et la modernité tout en restant intimement lié aux traditions.

Mais dans un espace multiethnique, pluriculturel, aux classes sociales différentes cela signifie souvent que l'on cohabite dans une acculturation limitée. En Litvakie, comme ailleurs, les liens sociaux se cantonnent à des échanges économiques sur les marchés des villes et des villages, parfois politiques, mais rien de réellement intense. Malgré cette tolérance, l'immense majorité des Juifs vit de peu, dans des conditions d'hygiène précaires et dans des logements souvent insalubres.

Dans la seconde moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle, les Litvaks représentaient plus d'un million et demi de personnes. Vilna était surnommée la Jérusalem du Nord¹⁶. Mais depuis la troisième partition de la Pologne en 1795,

¹¹ « Juifs lituaniens ».

¹² De 1236 à 1569. De 1569 à 1795, la Pologne et la Lituanie créèrent l'Union de Lublin ou la République des Deux Nations (une monarchie avec un parlement : la diète). C'est plutôt l'aristocratie polonaise qui dominait, davantage représentée à la diète que l'aristocratie lithuanienne.

¹³ Entre débats théologiques, croisades et superstitions chrétiennes : les puits empoisonnés, c'est à cause des Juifs, la peste, c'est à cause des Juifs... Ces derniers, entre le XI^e et XV^e siècle fuient l'Europe occidentale.

¹⁴ Au Moyen-Age, particulièrement au XIV^e siècle, les autorités du grand-duché avaient des espaces géographiques à peupler, et les émigrants juifs étaient alors particulièrement recherchés car plusieurs étaient reconnus comme de bons commerçants, d'artisans avisés, ils savaient gérer des domaines. L'administration ducale reconnaissait leurs savoirs ; elle en avait simplement besoin. Cette autonomie accordée pour leur mode de vie et leur pratique du judaïsme permit de créer des instances et des représentations juives auprès des lithuaniens et des polonais.

¹⁵ Christianisation à la fin du XIV^e siècle.

¹⁶ Plus de 40% de la population de Vilnius est juive, 31% de Polonais, 20% de Russes (qui comprennent les Biélorussiens et les Ukrainiens), 2,1% de Lituaniens. Ce recensement de 1897, selon l'historien Theodore R.

qui intégra toute cette région à l'empire russe, s'ouvrit l'ère des ruptures entre toutes les minorités et le début des disparitions des institutions communautaires juives avec la volonté des tsars à la russification de ces territoires après la révolte des Polonais et des Lituaniens en 1863. Cette politique eut pour conséquence d'attiser les nationalismes polonais, lituanien ou ukrainien et des répressions sanglantes du pouvoir russe. Dans ces convulsions violentes, des Juifs furent ciblés comme bouc-émissaires ou traîtres selon les agresseurs et leurs motivations. Les premiers pogroms se manifestèrent au sud du yiddishland, à Odessa en 1821 et ils balayèrent, de plus en plus dévastateurs, le sud de l'Ukraine et Varsovie à partir de 1881 après l'assassinat du tsar Alexandre II. On prête à son successeur ces mots donnant droit de « battre les Juifs » en guise de représailles.

A Vilna et ses environs, les Juifs furent épargnés par les massacres consécutifs au régicide. Un des facteurs s'expliqua par l'attitude du gouverneur de la ville, le comte Edouard Ivanovitch Totleben. Il abhorrait le désordre et pour prévenir une contagion de ces pogroms, il ordonna aux autorités civiles et militaires de mettre en œuvre toutes les mesures nécessaires pour empêcher des affrontements entre Chrétiens et Juifs¹⁷. Cette vague s'estompa en 1884 avant de refluer avec une violence inouïe au tournant du XX^e siècle.

C'est dans ce contexte que naquirent Abraham Zimeliovitsh (1864) à Lubtch et Moshe Tavlitzki (1868) à Vilna, les grands-pères de Nicole.

Lubtch est une petite ville au bord du Niémen, à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Navahroudak, dans la région de Grodno. Elle était entourée d'un cadre très agréable, de vastes champs d'un côté du fleuve. Sur l'autre rive, s'étendent les cimes de la profonde forêt de Naliboki irriguée de marais et de rivières. La cité est mentionnée pour la première fois dans des chroniques au début du XV^e siècle¹⁸. Elle obtint en 1590 le droit de Magdebourg qui lui permet une autonomie urbaine et d'acquérir ses propres armoiries. Plusieurs dynasties de la noblesse se sont succédées à régir la cité, dont celle des Kishka qui a construit le château en 1581 au bord du fleuve¹⁹, invitant des habitants de grandes villes à s'y installer, à ouvrir des ateliers et des commerces, ainsi qu'une imprimerie pour publier des livres religieux non catholiques. Jan Kishka était un défenseur de l'arianisme.

Ses successeurs, les Radziwill, ont contribué au XVII^e siècle à poursuivre le développement de la bourgade mais les ravages de la guerre et de la peste en 1654-1655 mirent un frein. Il fallait à nouveau reconstruire et repeupler.

Weeks, est à prendre avec précaution car le pouvoir Russe avait tendance à gonfler ces chiffres pour ses nationaux.

¹⁷ Source : Theodore R. Weeks *Vilna, Wilno, Vilnius 1863-1939 : Une étude de cas sur les cultures parallèles et sur « l'Autre » invisible*, In La Revue Germanique Internationale, n°11/2010, p. 79-102.

¹⁸ La légende veut que le village de Lyubcha/Lubtch (dont le nom vient du mot russe *lyubit*, qui signifie aimer) ait été fondé par le grand-duc Mindaugas (1203-1263) en l'honneur de sa bien-aimée Martha, qu'il avait rencontrée dans ces lieux.

¹⁹ Il fut détruit par des Cosaques en 1655 et partiellement restauré ensuite, surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Quelques familles juives étaient implantées depuis longtemps à Lubtch. Ils étaient fermiers et vendaient principalement des céréales, du lin et du bétail. Après les calamités laissées par les cosaques et l'épidémie à la moitié du XVII^e siècle, la communauté va croître. Surtout à partir de 1690 quand Kazimierz Jan Sapieha, magnat²⁰, éminent dignitaire du grand-duché de Lituanie et de la République des Deux Nations, octroya des privilèges aux Juifs. Il y avait eu auparavant un grand incendie à Lubtch dont la synagogue, les bâtiments adjacents, y compris les bains, et le cimetière disparurent dans les flammes. Abraham Hashkevitch, un fermier influent, fit une requête auprès de Sapieha : reconstruire la synagogue et accorder aux Juifs les droits et libertés dont les communautés juives jouissaient à l'époque dans la Grande Principauté de Lituanie. Le magnat répondit par cette charte :

Tous ceux qui, aujourd'hui et à l'avenir, auront à en connaître, les gens de tous rangs, religieux et laïques, les citoyens de la ville de mon héritage, Lubtch :

Aujourd'hui et dans les temps à venir, j'annonce par cet acte des privilèges urbains accordés à la communauté des Juifs de Lubtch que, compte tenu de la grande destruction que Dieu a laissé se produire dans la ville par un incendie, au cours duquel la synagogue appartenant aux Juifs a été réduite en cendres avec tous les bâtiments et depuis, en raison de ce malheur, le fermier de Lubtch, Abraham Hashkevitch, s'est humblement adressé à moi, au nom de toute la communauté, pour me demander de construire une nouvelle synagogue et de confirmer d'autres libertés telles que celles dont jouissent d'autres communautés dans la Grande Principauté de Lituanie.

C'est pourquoi j'ai eu la bonté d'accéder à cette demande et, compte tenu de ses loyaux services, j'ai autorisé le susnommé Abraham Hashkevitch et les autres Juifs qui vivent ici à présent à faire venir des Juifs d'ailleurs afin d'étendre la colonie de la ville, de vivre et de construire une synagogue (en bois) ou en briques avec tous les bâtiments nécessaires et une synagogue voûtée pour les femmes, le tout selon leurs propres désirs, ainsi qu'un "mikvé" et un bain pour les femmes, et d'installer les pierres tombales sur les lieux précédents sans aucun coût ni obligation pour ces lieux. Seulement pour les endroits où ils habitent eux-mêmes, ils seront obligés de payer une taxe dans mes coffres selon l'inventaire et n'ayant pas d'autres obligations, ils sont libres de donner des appartements aux soldats (et) sauf quand je suis moi-même dans la ville, ils (les soldats) peuvent avoir un logement (dans les maisons juives) mais sans aucune provision de nourriture.

En ce qui concerne les décisions judiciaires, les Juifs doivent se rendre au tribunal de Lubtch et se présenter devant l'administrateur de la justice avec le libre droit de faire appel de ses décisions auprès de moi ou de mes commissaires (ministres). Les procès ne doivent pas avoir lieu les jours de fête juive, les jours de marché et de foire. Je garantis également que, selon une coutume établie de longue date, ils

²⁰ Magnat : Membre influent d'une famille de la noblesse dans les pays d'Europe de l'est.

seront libres de posséder des brasseries et des malteries et de vendre toutes sortes de boissons fortes sans aucune interférence de la part des fermiers pour lesquels ils doivent apporter le paiement approprié. Ils peuvent se lancer dans tout type de commerce pour leur propre usage sans aucune entrave de la part de qui que ce soit.... Ils peuvent aussi avoir l'assurance de faire des affaires et d'apporter - par terre ou par eau - toutes les marchandises qu'ils veulent, ainsi que de posséder des magasins dans la ville et de vendre, après avoir apporté aux bureaux de paiement ce qui est dû au trésor public. Ces libertés qui leur ont été accordées par la loi sur les privilèges ne doivent pas être altérées par moi ou par mes successeurs et nous devons les conserver pour toujours.

En promulguant cet acte de privilège, j'appose ma signature ci-dessous avec mon sceau.

Délivré à Vilna, le 30 janvier 1690.

Kazshimiezsh Sapieha,

Chef de la Grande Principauté de Lituanie.²¹

Cet acte encouragea l'installation de plusieurs Juifs au cours du XVIII^e siècle, parmi lesquels se trouvaient les ancêtres des Zimeliovitsh.

Loin des préoccupations des fermiers, commerçants et artisans de Lubtch, des bouleversements géopolitiques et idéologiques éclatèrent en Europe en ce siècle des Lumières. Dans les sphères du pouvoir de la République des Deux Nations, les querelles nobiliaires, les tensions entre les rois élus et la grande diète, va voir ce régime singulier s'effondrer et ouvrir l'appétit des puissances voisines (Prusse, Suède, Autriche, Russie) qui vont se partager un premier bout de la République agonisante en 1772.

En 1793, Lubtch comme toute la partie de la Biélorussie lituanienne ne purent résister à l'expansionnisme de la tsarine Catherine II lors du second partage²² de la République des Deux Nations. Désormais sous domination de l'empire russe, la ville dépendait administrativement du *gubernia*²³ de Minsk.

Dans les années 1880, lorsque Abraham Zimeliovitsh se forma et exerça le métier d'ébéniste dans l'atelier familial, Lubtch comptait plus de 2000 Juifs sur les 3000 habitants²⁴.

²¹ Archives du gouvernement de Vilnius, collections de la commission Radziwill, vol. 41, 13/306.

²² En réaction à ce second partage, un officier issu de la grande noblesse polonaise, Tadeusz Kościuszko, revenu de la guerre d'indépendance des Etats-Unis, organise la révolte en 1794. Le soulèvement politique échoue et a pour conséquence le troisième partage dit de la Pologne en 1795 et met fin à l'existence de la République des Deux Nations.

²³ Système administratif des territoires de l'empire russe entre 1721 et 1917.

²⁴ Recensement de 1897 : 2463 juifs pour 3374 habitants.

En 1883, à l'âge de 19 ans, il se maria avec la jeune Chaja, 18 ans²⁵. Le mariage était une célébration aux coutumes populaires scrupuleusement respectées chez les Juifs, avec des rites propres à cette région de Russie.

Au shabbat qui précédait le jour des noces, on appela le matin Abraham à venir à la synagogue pour lire la Torah. Ensuite, en sortant, le jeune promis reçut les vœux de ses amis qui le régalerent selon leurs moyens. Ce soir-là, chez Chaja, femmes et jeunes filles jouèrent de la musique. On fit venir le *badkhen* (l'amuseur des noces) qui improvisait des vers en yiddish. Chacune dansa avec la fiancée et poursuivit les réjouissances.

La veille des noces, les femmes les plus proches de Chaja devaient lui faire prendre un bain rituel dans une eau chaude, la *mikva*. Elles lui expliquèrent les règles de cette purification à réaliser chaque mois, sept jours après ses menstruations, sinon son futur mari ne devra pas la toucher.

Le jour du mariage, les femmes se retrouvèrent au domicile de la future épouse et reproduisirent les danses et les chants du précédent shabbat en y ajoutant des versets à portée morale pour préparer Chaja à la séparation de ses parents et de ses devoirs conjugaux. La jeune fille s'en était émue jusqu'aux larmes. On l'assit ensuite au milieu de la pièce. La promise attendait son fiancé.

Pendant ce temps-là, Abraham recevait la visite des hommes accompagnés du *badkhen* qui apportait en musique les cadeaux de Chaja : un châle en laine avec des rayures bleues (*talis*), qu'il portera pendant la prière du matin ; une chemise mortuaire (*kitel*) qu'on ne revêtait que le jour de la rémission des péchés (*Yom Kippour*) et à la Pâque (*Pessah*), et dans laquelle on enterrait les morts dans le vieux cimetière juif. En transmettant ces cadeaux, l'amuseur déclamaient avec vivacité ses vers moraux, puis le fiancé se dirigea avec ses invités vers le domicile de la promise. En y arrivant et en trouvant Chaja assise, Abraham lui couvrit la tête d'un tissu blanc. Les vieillards présents aspergeaient les mariés d'une poignée de houblon ou d'avoine, en disant « que vous vous multipliez par milliers et myriades ».

Le *badkhen* appela les parents et les plus anciens membres de la famille des deux parties pour la prononciation de la bénédiction. Chaque invité posa leurs mains sur la tête des fiancés et les bénissait en prononçant une formule établie. Tous ensuite se dirigèrent vers le lieu de la noce. Les fiancés, qui avaient jeûné depuis le matin, mangèrent d'une même assiette un bouillon fortifiant, appelé « soupe dorée ».

Les futurs époux étaient menés près de la synagogue. Abraham se tint sous un dais (*khupa*), placé à l'air libre. Les parents de Chaja l'accompagnaient avec les garçons d'honneur et firent sept fois le tour du fiancé. Pendant cette déambulation, le chantre chanta des hymnes anciens. Ensuite, le rabbin lut une prière, tenant dans

²⁵ Aucune archive, à ma connaissance, me permet d'affirmer la date de ce mariage du jeune couple. Mais avec la naissance de leur premier enfant en février 1884, et partant du principe que leur première relation sexuelle se déroula sur le lit nuptial, nous pouvons supposer que ce mariage fut célébré en 1883.

ses mains une coupe de vin (de la bière ou du vin de miel) qu'il porta aux lèvres du couple. Abraham passa alors l'alliance à l'index de la main droite de Chaja, prononçant la formule « par cet anneau, tu deviens mon épouse, selon la loi de Moïse et d'Israël ». Le rabbin proclama à voix haute le contrat de mariage (*kesuba*) écrit en langue chaldéenne puis il prononça sept bénédictions (*sheva brakhs*), tenant entre ses mains la coupe dans laquelle les fiancés burent à nouveau. Puis ils brisèrent la coupe, pour se souvenir que nous sommes tous faits de poussière.

Un festin fut offert aux invités à l'issue duquel chacun apporta un cadeau aux jeunes mariés. Le maître de cérémonie annonça les cadeaux avec force bons mots et plaisanteries. À la fin du banquet, on répéta les sept bénédictions. Chaja fut ensuite assise au milieu des invités d'honneur et dansèrent à nouveau avec elle à tour de rôle.

Cette coutume s'appelait « la danse cacher » car elle ne se pratiquait que si la fiancée était pure, mais si elle avait ses menstruations et ne pouvait exécuter le rituel de purification, alors ce rite n'avait pas lieu. Selon la loi de Moïse, le fiancé n'était pas autorisé à la toucher avant l'accomplissement de la purification. Cette coutume juive orientale imposait que chaque sexe dansa séparément mais elle disparut peu à peu.

Les amies de la mariée l'emmenèrent ensuite jusqu'à la chambre nuptiale alors qu'Abraham restait avec les invités qui dansaient et déclamaient des passages des saintes écritures, en attendant le retour des amies de Chaja. Ensuite on accompagnait le marié vers la chambre nuptiale.

Le lendemain, les femmes coupaient les cheveux de la jeune épouse, selon la mode des femmes mariées. Puis on recommençait à festoyer et danser. Durant le premier shabbat qui suivait la noce, les amies se rassemblaient chez la mariée et l'accompagnèrent pour la première fois à la synagogue (car les jeunes filles n'avaient pas accès à la synagogue), la félicitèrent à nouveau et, de retour à la maison, se régalerent.

Les choses se passaient ainsi seulement si l'homme épousait une femme vierge. Dans le cas d'un mariage avec une divorcée ou une veuve, aucune cérémonie n'avait lieu à l'exception de l'acte légal lui-même et le mariage se déroulait sans musique²⁶.

Dans leur logement, une rue adjacente à la place centrale, jouxtant l'atelier de fabrication de meubles, on entendit du lit du couple entre 1884 et 1897 les premiers cris des sept enfants que Chaja mit au monde. Le 14 février 1884 naissait leur premier fils qui hérita du prénom de son grand-père décédé : Chaïm. Puis

²⁶ L'extrait concernant le mariage est repris in extenso, hormis les insertions des prénoms d'Abraham et de Chaja Zimeliovitsh, dans une étude de l'ethnologue Moïseï Berlin de 1861 *Étude ethnographique de la population juive en Russie*, publié p.243-252 dans l'ouvrage de Claire Le Foll : *Moïseï Berlin, ethnographe du mariage juif en Russie (1861)* dans la revue *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2016/2 (n° 44).

vinrent David en 1887, Sarah en 1890, Benjamin en 1892, Nochum en 1894, Salomon en 1896 et Rachel en 1897.

Chaque enfant, en grandissant, découvrait la petite ville très majoritairement juive. Ses rues, ses bâtiments, le fleuve et les champs environnant furent le décor de leurs jeux et de leurs formations. Mais l'âpreté de la vie quotidienne n'épargna pas leur jeunesse.

Toutes les maisons étaient construites en bois. Certaines, principalement celles des Gentils, avaient un toit en paille. Chez les Zimeliovitch, comme chez la plupart de leurs coreligionnaires, l'habitation comprenait un salon, deux ou trois chambres et une cuisine avec son grand four. Un autre, plus petit, se trouvait au centre de la maison pour se réchauffer pendant les rudes hivers. On s'éclairait à la bougie ou à la lampe à pétrole. Sous la demeure, une cave froide était nécessaire pour conserver les denrées. Derrière le logis, se trouvaient un atelier, une cabane pour garder les animaux : un cheval, une vache, une chèvre, et un petit potager. Ils étaient d'une grande aide pour subsister.

L'eau ne manquait pas avec des puits dispersés dans tous les coins de la ville. Pour les enfants et les plus grands, puiser l'eau et porter les seaux à la main ou sur les épaules n'étaient pas une tâche facile. C'était particulièrement dangereux en hiver, lorsque les puits étaient recouverts d'une couche de glace.

Les saisons étaient contrastées, chaudes en été et froides en hiver. La plus délicieuse était le printemps. On entendait le chant des oiseaux revenant de leur migration, les arbres bourgeonnaient et les parfums enivrants des fleurs emplissaient l'air. La plus triste était l'automne qui apportait les fortes averses transformant les rues en ruisseaux de boue presque impossible à traverser. Quant à l'hiver, il était interminable et figeait la vie. Les habitants de Lubtch s'enfermaient dans leurs maisons à l'étroit, les fenêtres scellées, sans ventilation. Abraham et Chaja entretenaient le four pour se réchauffer. La seule distraction pour Chaïm, David, Sarah, Benjamin, Nochum, Salomon, Rachel ainsi que pour tous les jeunes était de chausser leurs patins et glisser sur l'épaisse couche de glace du fleuve. Au dégel, les enfants faisaient à nouveau irruption dehors mais les ruissellements d'eau et la boue profonde dans laquelle la charrette des fermiers laissait des sillons faisaient obstacle à la malice printanière des gamins.

En mars, à la fonte des neiges, le Niémen débordait, inondait les prairies voisines et atteignait les maisons. En été, ses eaux devenaient fraîches et calmes ; la baignade était un véritable plaisir. Naviguer sur la rivière dans de petites barques le soir à la lumière de la lune et des étoiles scintillantes était romantique. Le vendredi, de nombreux nageurs de tous âges affluaient vers le fleuve, non seulement pour nager, mais aussi pour se laver et se purifier en préparation de *Shabbat*. Les femmes se lavaient séparément, à une distance respectable des hommes.

De la large place centrale de Lubtch, les rues en terre partaient vers les villages voisins. Au bout de ces rues se trouvaient les maisons de la minorité chrétienne orthodoxe²⁷. Les magasins et les entrepôts étaient concentrés autour de la place. C'était le cœur des affaires.

Chaque matin, lorsque Lubtch commençait à s'éveiller, des hommes se mouvaient le long des rues et des ruelles pour se précipiter vers la *shul*²⁸ et attraper le service du matin avec le premier *minyan*²⁹ pour remercier Dieu de leur avoir accordé un autre jour de vie.

Une heure plus tard, le bruit des roues des charrettes se faisait entendre. Voyageant à travers les villages et les hameaux, des colporteurs juifs gagnaient leur vie en achetant du lin, des graines de lin, des champignons, des œufs, des petites peaux et d'autres produits agricoles aux paysans. En contrepartie, ils leurs vendaient diverses sortes de marchandises : savon, aiguilles, allumettes, peignes, miroirs et autres affaires. Une fois par semaine, un marché se tenait sur la place et les agriculteurs des environs apportaient leurs produits pour les vendre ou les troquer.

Les petits commerces et ateliers s'ouvraient. Abraham Zimeliiovitch reprenait ses outils d'ébéniste. Ses deux fils aînés, Chaïm et David, après leur *bar mitzvah* commencèrent leurs apprentissages de fabricants de meubles sous la bienveillance du père. Ils faisaient parties des artisans tels que des tailleurs, des bottiers, des charpentiers qui subvenaient aux besoins de la population. A la maison, Chaja et sa fille Sarah confectionnaient les vêtements les plus simples ou tricotaient chaussettes et gants³⁰. Si le niveau de vie était très précaire, la nourriture y était saine et fraîche. Les femmes préparaient le pain noir ou blanc dans leurs cuisines. Le lait, le beurre et le fromage étaient également faits maison ; presque chaque famille avait une vache. Les pommes de terre étaient abondantes et conservées dans la cave froide toute l'année. Les citadins appréciaient également les poissons du fleuve, qui étaient vendus à bas prix.

Il n'y avait aucune industrie à Lubtch. Seul le petit commerce du lin et des céréales constituait la principale production du district et faisait gagner modestement la vie à la majeure partie de la population juive. Lors des mois d'automne et d'hiver, dans leurs maisons, des hommes et des femmes triaient les différents types de lin ; chaque type était regroupé en paquets qui étaient ensuite envoyés à la gare ferroviaire la plus proche, et de là envoyés dans différentes parties de l'empire ou à l'étranger.

²⁷ Lorsque la région passa sous la domination polonaise après la première guerre mondiale, les autorités envoyèrent un nombre considérable de citoyens polonais, catholiques de l'ouest de la Pologne.

²⁸ La synagogue, lieu de prières mais aussi de formation.

²⁹ Le quorum nécessaire, dix, pour prier en groupe.

³⁰ C'était le cas pour toutes les femmes dans leurs maisons.

Le Niémen était utilisé comme artère de transport pendant l'automne. Les céréales et les graines étaient achalandées par navires et bateaux de fret vers l'Allemagne et d'autres pays. Ils utilisaient également la rivière pour transporter des grumes coupées dans les épaisses forêts qui recouvraient la région. Le transfert des grumes via le fleuve était le moyen de transport le moins cher. Ce commerce faisait également vivre plusieurs habitants de la ville. Des négociants venaient de grands centres urbains pour charger ce bois.

Lubtch n'était pas une ville riche, elle ne comptait pas de familles fortunées et les habitants se contentaient de peu.

En cette fin de XIX^e siècle, Lubtch était encore une bourgade relativement isolée, dans une zone de villages pauvres. Il n'y avait pas de ligne de chemin de fer et les déplacements d'un endroit à l'autre s'effectuaient à cheval ou en charrette. Les sentiers n'étaient pas pavés et en hiver, recouverts de neige, les gens utilisaient des traîneaux pour faire la liaison avec les environs ou les grandes villes voisines de Navahroudak et d'Iwie.

Les nouvelles idées, le sionisme, le socialisme, les vagues révolutionnaires, l'esprit de soulèvement contre le tsar et les vents du changement circulèrent aussi difficilement et tardivement pour les Juifs de la ville. Ils y menaient un mode de vie conservateur. Les principes fondamentaux de la religion étaient inébranlables et au-dessus de tout doute. La vie communautaire s'articulait humblement autour de trois synagogues, selon la couleur des briques ou du matériau de construction : la rouge réservée aux plus religieux, la blanche pour les familles aisées de la petite bourgeoisie juive et la synagogue en bois fréquentée par les plus jeunes. Shabbat ou un jour saint était un jour de repos et de joie. Les lois de la *kashrut* étaient scrupuleusement respectées.

S'il y avait dans la ville un certain nombre d'érudits experts en Talmud et qui étudiaient leurs leçons jour et nuit, le niveau culturel de la population n'était pas très élevé. Les questions très importantes affectant le monde n'intéressaient pas la majorité des gens. Seules quelques personnes recevaient des journaux de Vilna, de Varsovie ou de Saint-Pétersbourg et transmettaient la nouvelle aux autres.

La langue parlée était bien sûr le yiddish, mais beaucoup connaissaient un peu de russe pour les négociations commerciales avec les agriculteurs de la région ou pour parler aux représentants du gouvernement. Presque tous les Juifs connaissaient l'hébreu mais ne l'utilisaient pas comme langue parlée. Par contre, la jeune génération au tournant du XX^e siècle, plus instruite, l'utilisait pour rédiger des lettres ou des documents importants.

C'était une priorité pour beaucoup de parents et ils accordaient une grande attention à l'éducation. Chaïm, David, Sarah, Benjamin, Nochum et tous les enfants, pauvres ou orphelins, commençait au *cheder*. Ce n'était pas obligatoire mais tous s'y rendaient. Il y avait trois niveaux d'étude : le premier commençait dès l'âge 4 ans, garçons et filles, apprenaient le même alphabet et allaient jusqu'à

lire le Pentateuque. Cet enseignement élémentaire était conduit par un *melamdim*. Ces classes se déroulaient dans une pièce de la maison de l'instituteur. Beaucoup de ces *melamdim* professaient sur le tard. Celui qu'eurent les garçons Zimeliovitch était un bûcheron qu'un accident de travail l'amena à ouvrir son *cheder*. Il n'y avait pas de méthode pédagogique unifiée mais le *melamdim*, pour la plupart, connaissait la matière à apprendre. Les filles, séparées, suivaient aussi les enseignements d'un *melamdim* mais n'avaient pas ensuite accès aux apprentissages. Au mieux apprenaient-elles à coudre, mais elles pouvaient savoir lire et écrire le yiddish, le russe et acquérir des notions de calcul.

Au deuxième niveau, les élèves étudiaient la Bible et la langue hébraïque, mais seuls les garçons âgés de 8 à 12 ans y accédaient. Les enseignements laïques n'y étaient pas dispensés.

Le troisième niveau était la *yeshiva*, une institution d'étude de la Torah où ils continuaient à étudier la Bible et le Talmud mais ces jeunes devaient quitter Lubtch pour se rendre dans des *yeshivot*³¹. La grande majorité des garçons qui ne pouvait poursuivre leurs études après 12 ans, rejoignait le commerce ou l'atelier du père pour apprendre le métier. Ce fut le cas des deux fils aînés d'Abraham : Chaïm et David.

Les enfants des Gentils allaient à l'école primaire publique. Mais il n'y avait pas de loi obligatoire sur l'éducation, donc peu étudiaient et beaucoup étaient analphabètes.

Les enfants juifs, qui aspiraient à recevoir une éducation laïque russe, devaient suivre des cours particuliers pour passer des examens d'entrée. Une poignée d'entre eux réussirent à aller à l'école de Navahroudak. Les élèves recevaient une bonne éducation générale. C'était une bonne école publique, organisée et bien équipée. Les enseignants, tous non-juifs, étaient dévoués dans leur travail.

Si le rabbin était le chef spirituel de la communauté, un chef civil était élu pour la gestion des affaires locales. La sécurité, l'ordre public relevaient de la responsabilité du gouvernement dont les représentants, les policiers, détenaient un grand pouvoir. La population était sous leur juridiction et soumise à leur jugement, en bien ou en mal. Il était souvent possible de régler la plupart des problèmes avec un « présent » : un charriot de foin, une vache, ou tout autre pot-de-vin.

Il y avait plusieurs sociétés d'entraides auprès des malades, des plus misérables mais l'institution la plus importante était la société des pompiers avec beaucoup de membres bénévoles. Elle devait combattre l'une des deux calamités qui revenait chaque année.

Lorsque l'été arrivait, la peur des incendies s'abattait sur la ville. Toutes les maisons, exceptées celles des plus fortunés, étaient de bois. La furie des flammes

³¹ Etablissement d'enseignement supérieur dans lequel l'étude du Talmud et de la Torah est continue et intensive.

commençait toujours la nuit, accompagnée du tonnerre des cloches d'avertissement sonnantes de l'église chrétienne et des trompettes des pompiers. Les Zimeliowitch et tous les habitants de Lubtch se réveillèrent le 25 août 1898, pour affronter l'un des pires incendies à combattre. Yitzchak Bonimovitch Chalpak, s'en souvint :

La voix des gémissements des victimes de l'incendie de notre ville se fait entendre d'en haut. Les nourrissons et les bébés gisent dans les rues, car il n'y a pas d'endroit pour les rassembler et les abriter. Ils se sont retrouvés nus et dépourvus de tout, car en peu de temps les flammes ont englouti toute la ville qui est devenue un tas de bois brûlant. Les parents n'ont pas pu évacuer leurs enfants et personne n'a pu sauver aucun de leurs biens, pas même pour le moindre secours, et si les villes voisines n'avaient pas offert leur nourriture juste après l'incendie, nous aurions maintenant, Dieu nous en préserve, péri de faim³².

Une autre calamité pénétrait la cité, du fait des marais environnants : le paludisme. Quelques médecins novices étaient arrivés à Lubtch mais pour la population, ils avaient davantage rempli le cimetière que sauvé des vies. En cas de vérole, ils se gardaient bien d'entrer dans les maisons et transmettaient leurs instructions de l'extérieur, par la fenêtre. Les consignes se résumaient ainsi :

- Ne vous grattez pas le visage. Si l'enfant ne peut pas s'en empêcher, liez-lui les mains.

Ils quittèrent la ville rapidement. Seul le docteur Shapira était resté dans la ville une dizaine d'années. C'était un homme grand, au visage large, plein d'énergie, dévoué pour ses patients, jusqu'au jour où il partit pour Vilna.

Si le taux de natalité parmi les Juifs était élevé, le taux de mortalité des bébés l'était également. Dans de nombreuses familles, il y avait dix enfants, mais généralement plusieurs d'entre eux mouraient.

Entre toutes ces calamités, les idées nouvelles finirent par arriver en ville, provoquant de virulents débats entre les jeunes et les anciens, entre les plus radicaux et les défenseurs intraitables de la tradition. Ces temps de tension encouragèrent plusieurs jeunes juifs à se rendre dans les grandes villes comme Minsk, Lodz, Varsovie, Vilna quand d'autres allèrent, de plus en plus nombreux, à l'étranger. De cette manière, Lubtch a également contribué au flux d'émigration juive, en particulier vers l'Amérique et l'Afrique du Sud. Ceux dont les moyens ne pouvaient les emmener aussi loin, s'exilèrent à Londres et à Paris.

Paris !

En 1900, Abraham et Chaja ont pu correspondre avec un de leurs proches qui avait tenté sa chance dans la capitale française³³. A Lubtch, il y avait un bureau de

³² Extrait de *Hamelitz, August. 25th, 1898* par Yitzchak Bonimovitch Chalpak, in *Yizkor Book Lubtch and Delatich: in Memory of the Jewish Community*, 1971.

³³ Aucun témoignage, aucune archive n'indique si ce proche était un ami ou un parent.

poste et chaque lettre ou télégramme reçus d'un pays lointain était considéré comme un grand événement. Plus surprenante, fut l'arrivée du télégraphe dans cette bourgade isolée. Alors, ils apprirent après des débuts difficiles que ces migrants pouvaient acquérir une bonne situation. Ils y vantaient aussi la liberté, la modernité et la sécurité au pays des droits de l'Homme.

Les Zimeliiovitch acceptèrent que leur fils aîné, alors âgé de 16 ans, en éclaireur, prenne le long chemin vers la France. Le jour du départ fut un déchirement. Chaïm, dans l'énergie et l'espérance de sa jeunesse, rassura ses proches face aux dangers qu'ils l'attendaient tout en retenant ses sanglots pour tout ce qu'il allait laisser derrière lui. Reverrait-il ses parents, frères et sœurs ?

A la fin du printemps, il prit la route vers son nouveau destin avec un léger équipement. Dans son havresac, il emportait deux-trois vêtements, des vivres, quelques outils d'ébénistes, un peu de son argent et une partie des économies de ses parents cousus dans les ourlets de son manteau pour les frais du voyage et tenir quelques semaines à Paris. Sur des billets pliés, l'adresse d'un contact. Pour autre bagage, Chaïm sait lire et écrire le yiddish, quelques mots de russe et des rudiments de français qu'il étudia avant son départ.

Lubtch était loin du chemin de fer. Il fallut à Chaïm une journée de chariot au côté d'un ami qui se rendait lui aussi à Lida, la gare la plus proche. En arrivant, il fut stupéfait de découvrir pour la première fois cette grande créature de fer sur des roues, bruyante et respirante quand elle s'ébranle. Un homme sur le quai lui indiqua le train pour Varsovie³⁴. De la ville polonaise, toujours par ce transport ferroviaire, il atteignit Berlin avant de rejoindre enfin la capitale française après plusieurs jours. Il vit défiler des paysages changeants et des cités urbaines de plus en plus tentaculaires quand le train s'enfonçait en direction du soleil couchant. Ainsi se dévoilait sous ses yeux, l'Occident.

En arrivant à la gare de l'Est, un jour de juin, il savait qu'il devrait se battre pour son avenir.

Comme la plupart des immigrants Juifs de la Russie des Tsars qui l'avaient précédé depuis un quart de siècle³⁵, leurs premiers pas les dirigèrent dans les quartiers populaires où s'étaient installés, puis regroupés les coreligionnaires au cours de la *Belle Epoque* : le Marais, Bastille, Belleville. Pour tous, ce fut néanmoins une arrivée brutale dans cette masse indigente d'émigrés.

Chaïm débarqua lui aussi démuni, une adresse en poche dans le quartier Bastille des ébénistes. Il compta sur un soutien dont il put bénéficier. Un premier petit boulot précaire d'apprentis fabricant de meubles et un premier logement dans

³⁴ Inspiré du texte *My Hometown* par Frumka Eshed, dans *Yizkor Book Lubtch and Delatich : in Memory of the Jewish Community*, 1971.

³⁵ Malgré une langue et une religion commune, il faut souligner la diversité des émigrants de l'empire russe du fait de leur environnement culturel d'origine. Ceux qui arrivèrent en France avant la première guerre mondiale, de plus en plus intensivement entre 1900 et 1914, provenaient comme les Zimeliiovitch et les Tavlitzki, de « zone de résidence juive de l'empire », ce vaste territoire frontalier entre l'Ukraine, la Biélorussie et la Lituanie que j'ai évoquée plus haut. Après la guerre de 14-18, ce sont les Juifs de la Pologne renaissante qui arrivèrent en masse.

l'immeuble du 10 rue de Charenton, dans le XII^e arrondissement d'où il apercevait la colonne de Juillet. Il suffisait, pour les étrangers qui s'installaient en France, de déclarer une résidence dans les huit jours après leur arrivée.³⁶ Les appartements étaient sales, insalubres, exsangues pour ceux qui étaient avec leur famille. Mais le jeune Zimeliovitch s'accrocha entre son atelier et son logis. La longue rue de Charenton était large et pavée. La cloche du tramway se disputait aux claquements des fers des chevaux trainant calèches et charrettes dans le tintamarre d'une rue en perpétuelle effervescence. Sur les trottoirs s'alignaient des boutiques en tout genre, quelques-unes aux vitrines attirantes, d'autres plus vétustes. Après le travail, il pouvait se promener la nuit sous les halos des réverbères et partir à la découverte de la ville Lumière. Quand il cherchait une rue, la « ri dè rozié », son accent yiddish pouvait provoquer des commentaires vindicatifs ou des mots de soutien quand il reconnaissait à son allure un juif venant des contrées de l'est. Une proximité de destin qui créait une solidarité malgré tout.

Très vite, dans sa soif d'intégration, *il commença à se familiariser, à connaître les coutumes, le prix des choses, le taux des salaires. Il se faisait peu à peu comprendre, devinait ce que l'on disait*³⁷.

Chaïm écrivait dès qu'il le pouvait à ses parents, racontant la vie parisienne, sa fierté à progresser dans son travail et son français, les invitant à venir les rejoindre. A chacune de leurs réponses, il se précipitait à ouvrir l'enveloppe avec impatience et crainte. Les nouvelles de sa lointaine bourgade ne présageaient rien de bon pour les Juifs.

A partir de 1903, la sécheresse provoqua de mauvaises récoltes et la montée des prix. Elle plongea un peu plus les gens dans l'indigence, attisa le vent de la révolution, la répression sans merci et le retour des pogroms à l'encontre des populations juives un peu partout dans l'empire russe, dans une violence inouïe à

³⁶ Dans les premières années de la Troisième République, au moment où la "question de l'immigration" prend place dans le débat public et les discours politiques, les discussions se focalisent à la fois sur la question de l'intégration des étrangers (et de leurs enfants) dans la société française et sur les conditions d'entrée et du séjour des étrangers. Le contrôle des frontières restant à l'époque très aléatoire, les solutions trouvées pour encadrer les modalités de ce séjour se concentrent sur le thème de l'enregistrement. Un décret du 2 octobre 1888 astreint ainsi les étrangers résidant en France à déclarer leur présence auprès des autorités municipales. Cette mesure réservée aux seuls hommes, en tant que chefs de famille, prévoyait que chaque étranger doive remplir un formulaire, fournir son état civil, sa nationalité et présenter des pièces justificatives à l'appui de ses déclarations, dans les quinze jours suivant son arrivée. Les communes employaient pour cela un registre. Afin d'étendre les mesures de contrôle et alors que la régulation de la main d'œuvre étrangère s'impose comme un thème récurrent au début des années 1890, la loi du 8 août 1893 dite de "protection du travail national" renforce les mesures de sécurité publique et établit une distinction, destinée à perdurer, entre les étrangers qui résident sur le sol national (métropolitain) admis à domicile "non légalement" et ceux qui demeurent "légalement" en France. Pour être jugé en situation régulière, tous les étrangers – hommes, femmes ainsi que les mineurs exerçant un travail – doivent désormais faire une demande de déclaration de résidence, dans les huit jours suivant leur arrivée, dans leur mairie et auprès de la préfecture du Rhône à Lyon et de la préfecture de police à Paris. [Ilse About, *Enregistrer et identifier les étrangers en France 1880-1940*, Musée de l'Histoire de l'immigration [En ligne] <https://www.histoire-immigration.fr/integration-et-xenophobie/enregistrer-et-identifier-les-etrangers-en-france-1880-1940>]

³⁷ Citation de Roger Ikor, *Les fils d'Avrom*, 1955, p.160

Kichinev et Jytomyr dont l'information arriva dans toutes les communautés juives de Litvakie.

1905. A Lubtch, pour Abraham et sa famille, le « mauvais œil » s'abat sur les fils d'Israël. Il rassemble ses quelques économies, vend à bas prix son atelier et sa maison. Avec sa femme et ses enfants, David 18 ans, Sarah 15 ans, Benjamin 13 ans, Nochum 11 ans, Salomon 9 ans, Rachel 8 ans, ils tournent définitivement le dos à cette tête d'épingle au milieu d'un vaste empire en proie aux convulsions de la haine ; terre natale de plusieurs générations de Zimeliiovitch. Le voyage fut long avant de rejoindre et d'embrasser Chaïm.

1905. Plus au nord, les Juifs subissent eux aussi les hordes de cosaques qui allaient semer massacres sous les coups de leurs nagaïkas. Les mercenaires, d'un tsar faisant front à la révolte et à l'humiliante défaite des « grands » russes face au « petits » japonais³⁸, se vengeaient sur les populations juives. Dans un village de la banlieue de Vilna, les quelques familles juives voient arriver ces cosaques cinglant de leurs fouets tous les passants sémites.

C'était un jour d'hiver. Les Tavlitzki étaient une famille de paysans-négociants aux maigres ressources. Rachel, née Amarski, épouse de Moshe et mère de six enfants âgés de 3 à 13 ans, venait d'accoucher de son fils Georges. Les cosaques arrachent portes et fenêtres de leur maison laissant le givre et les frimas pénétrer leur humble demeure. Après ce blizzard de violence, ils s'en remettent aux quatre frères de Moshe partis quelques années auparavant, pour les rejoindre en France. Ses frères Justin, Maurice, Robert et Isaac s'étaient exilés dans les années 1880-90 avec de faux papiers sous le nom de Blaustein pour échapper au service militaire, qui durait sept ans dans les armées du tsar.

Avec des passeports en règle et le peu d'économie dans leur bourse, Moshe Tavlitzki et Rachel, 37 ans tous les deux, entreprirent d'atteindre Paris, laissant leur fils aîné Mendel de 13 ans poursuivre ses études talmudiques dans les environs de Vilna.

Après leur long périple ferroviaire, le couple et leurs cinq autres enfants arrivent à la gare de l'Est. Le père loue une voiture à bras. Il y entasse leurs pauvres bagages, et les plus jeunes enfants. Moshe préserve au mieux Rachel dont le ventre commence à s'arrondir. A la force de ses épaules et de ses cuisses, il emporte son petit monde jusqu'à l'adresse que lui avait indiqué ses frères : 35 rue des jardins Saint-Paul dans le IV^e arrondissement.

En cette année 1905, les Zimeliiovitch et les Tavlitzki débarquent sur le même quai de gare. Un destin parallèle qui finira par se croiser dans le Paris des années folles.

³⁸ Guerre russo-japonaise 1904-1905

9 novembre 2019

Patiemment, sans s'affoler des dossiers de familles juives pendant la Shoah qui s'accumulent sur son bureau, Stéphane Amélineau sillonne les routes ou les halls de gare, parfois les aéroports pour retrouver des témoignages ou témoigner de ses travaux. On lui demande souvent où trouve-t-il cette énergie ? Combien d'heures passées devant ces piles éparpillées de destins bafoués à tenter de les démêler pour retracer leurs parcours, jusqu'à parfois faire taire le silence quand un mot, une ligne, une rature apparaît sur un bout de papier jauni au fonds d'un carton ?

- Je la puise au quotidien, répète-t-il souvent, auprès de mes élèves qui aiment à venir au CDI pour rêver les yeux ouverts ou s'émerveiller parfois lors de mes séances d'enseignement. Et surtout, depuis que j'apprends à lire dans la Nuit lors de mes travaux de recherches sur les familles juives persécutées il y a 80 ans, c'est la confiance de tous ces gens liés à cette tragédie de l'humanité et de leur profonde affection à mon endroit, jusqu'à défier parfois ma sacro-sainte humilité.

C'est d'ailleurs près de Tel-Aviv en Israël, qu'Alexandre fêta ses 50 ans, une semaine plus tôt, invité par une famille pour le remercier de tout ce qu'il avait découvert sur plusieurs de leurs membres naufragés ou rescapés de la Shoah.

Le soir de ce jour anniversaire, étourdi par tant de bienveillance et de cadeaux, dans sa petite chambre de l'appartement de la rue David à Ramat-Gan, il consulte son portable qui avait vibré toute la journée dans sa poche de pantalon. Un commentaire sur un premier article qu'il avait rédigé deux ans plus tôt sur les Zimeliiovitch et les Tavlitzki, attire son attention :

Bonjour

Je suis le fils de Raymond Zimeliiovitch né en 1936.

Mon père et moi-même sommes les derniers à porter ce nom de famille en France, à ma connaissance, mise à part ma fille.

Je recherche des renseignements sur ma famille alors n'hésitez pas à me contacter.
Olivier Zimeliiovitch

De retour dans sa maison du pays de l'Omois, où toute la vallée de la Marne a revêtu sa parure d'automne, Alexandre retrouve son dossier Zimeliiovitch-

Tavlitzki. Il est ouvert sur son bureau depuis deux ans, accumulant archives et témoignages. Il est persuadé des liens de parenté de cet homme et de son père avec la famille de Nicole Davidson, et donc de la petite Nicole Zimeliovitch. Mais il veut s'en assurer.

De : Stéphane Amélineau

A : Olivier Zimeliovitch

Bonjour monsieur Zimeliovitch

Je vous remercie pour votre commentaire déposé sur mon site et serais ravi de pouvoir vous aider dans vos recherches.

Ma première question serait si vous, et votre père Raymond, avez un lien de parenté avec Benjamin Zimeliovitch, époux d'Emma née Tavlitzki et de leur fille Nicole, née en 1932 ?

Très Cordialement

Alexandre E.

De : Olivier Zimeliovitch

A : Raymond Zimeliovitch

Cc : Stéphane Amélineau

Papa, je te transmets la question de monsieur Emiaulane.

Merci de nous répondre

De: Raymond Zimeliovitch

A : Olivier Zimeliovitch

Cc : Stéphane Amélineau

L'information de monsieur Stéphane Amélineau est tout à fait exacte : Benjamin Zimeliovitch était l'époux d'Emma et un des frères de mon père (Nochum). Par conséquent un de mes oncles et pour toi, un de tes grands-oncles.

Benjamin, Emma (née Tavlitzki) et leur fille Nicole reposent en mémoire au cimetière de Bagneux.

Bises

Papa

Ces premiers échanges permettent à Stéphane Amélineau de recouper leurs témoignages avec des archives qu'il avait accumulées. Mais avant de se pencher sur les irréparables événements de l'été 1942, le professeur documentaliste ressort les publications d'historiens sur les mouvements d'émigration des Juifs de l'Est, principalement de l'empire Russe, avant la première guerre mondiale, et leur intégration dans la République française à cette époque et jusqu'à 1940. Mouvements dans lesquels Alexandre avait retrouvé les familles Tavlitzki et Zimeliovitch.

12 juin 1940

Les Allemands sont aux portes de Paris. Depuis un mois, l'offensive éclair des armées du III^e Reich ont enfoncé, encerclé, mis en déroute les forces françaises et rejeté à la mer le corps expéditionnaire anglais à Dunkerque.

Un vent de panique a saisi Paris. Début juin, la Wehrmacht et la Luftwaffe ont passé la Somme et se sont ruées sur la capitale de toute leur force blindée, semant la peur et le chaos. Des bombardements ont touché Paris et sa banlieue. Après les populations belges, luxembourgeoises et celles du nord-est de la France, les trois-quarts des parisiens se sont hâtés à leur tour pour fuir le plus loin possible vers l'ouest ou le sud de la France. Ils encombrant les routes ou les gares de Lyon, Austerlitz et Montparnasse, déjà surchargées. Ce sentiment d'urgence, ces départs en catastrophe et en masse ébranlent chaque individu, d'autant plus que le gouvernement a quitté la capitale le 10 juin. Pour chaque famille, tout un monde s'écroule³⁹.

La veille de l'entrée des troupes allemandes dans Paris, Benjamin, Emma et leurs deux enfants entassent des affaires dans leur véhicule. Encore une fois, en moins d'un an, ils doivent refermer leur appartement du 80 rue de Provence. Entre anxiété, menaces venant du ciel, un long périple semé d'embûches et de détresse parsèment l'interminable route qui doit les mener jusque dans le Cantal, près d'Aurillac, au village de Saint-Cernin.

Tout au long du trajet, Emma/Necha Zimeliovitch, née Tavlitzki, revoit défiler les heurs et malheurs de sa vie depuis son arrivée à Paris en 1905 avec ses parents,

³⁹ Stéphane Amélineau. Extrait de l'article *Et c'est la dernière fois que j'ai vu mon père... Mardochée-Marcus Levy, 1901-1943*, publié le 22 janvier 2022 [En ligne] <https://itinerairesdememoire.com/2022/01/22/trois-vies/>

frères et sœurs. Ces deux enfants connaîtront-ils ce même destin où des temps de paix explosent sous les déflagrations des guerres ; toujours fuir pour survivre ?

Tout en enfilant sous ses doigts avec tendresse les jolis cheveux bouclés de Nicole, endormie sur le siège arrière, elle replonge dans ses souvenirs et ses premiers pas dans la capitale parisienne. Elle avait à peine quatre ans quand elle foula pour la première fois le quai de la gare de l'Est.

Grâce aux frères de son père Moshe, ils avaient pu se loger dans un minuscule appartement du 35 rue des Jardins Saint-Paul. Sa maman, Rachel, se déplaçait de plus en plus difficilement. Son ventre s'arrondissait, plus que d'ordinaire, pour la septième fois. Le 23 décembre 1905, elle avait mis au monde dans la douleur des jumeaux, Jules et Robert. Ce dernier ne survécut pas à l'accouchement.

Leur premier Noël en France se passa dans l'épreuve du deuil d'un enfant mort-né et dans l'espoir d'une nouvelle vie avec le petit Jules, leur premier-né Tavlitzki sur cette terre d'accueil.

En cette période de fête de fin d'année, les vitrines des magasins parisiens illuminaient les trottoirs et dévoilaient mille jouets et autant de délicieuses pâtisseries. Emma et sa fratrie écarquillaient leurs yeux devant tant de féerie. De plus, un autre événement égaya les enfants Tavlitzki : l'arrivée à Paris du frère aîné, Mandel, devenu Manuel, début 1906, après s'être enfui de son séminaire lithuanien dans la banlieue de Vilna. Il avait alors 13 ans et Emma entend encore, trente ans après, son frère raconter les circonstances de sa fuite :

- On m'avait accusé injustement d'avoir collé la barbe du rabbin sur la table alors qu'il s'était endormi. A son réveil, ce dernier était furieux et s'en était pris à moi. Il tenta de m'attraper mais je courais plus vite que lui. J'ai alors décidé de m'échapper et tout faire pour vous retrouver à Paris. Je n'avais pas d'argent, pas de papiers, pas de billets de train. J'en pris un, puis deux, puis trois trains. A chaque fois qu'un contrôleur passait, je me cachais. Si j'ai pu arriver jusqu'à vous, c'est grâce aussi à des voyageurs compatissants qui me donnaient à manger.

Ces premières années furent âpres pour gagner quelques francs afin de nourrir et d'habiller toute la famille. Moshe Tavlitzki partait chaque matin avec un parapluie dans lequel il emportait à vendre quelques ceintures et bretelles. Chaque midi, sa fille aînée Sarah, que l'on appelait désormais Léontine, du haut de ses 10 ans, apportait la gamelle à son père. Quel que soit l'endroit où il se trouvait dans Paris, elle s'y rendait toujours à pied pour économiser un ticket de métro. Avraham/Albert, son autre frère aîné, était de santé fragile et restait davantage dans le logis à soutenir sa mère pour s'occuper des plus jeunes de la fratrie : Belha/Berthe, Necha/Emma, Georges et Jules.

Léontine avait été à l'école de la république, obligatoire pour tous les enfants de 6 à 13 ans, mais, comme son frère, et ne se laissant pas faire, sa maîtresse l'avait injustement punie. Folle de colère, elle attrapa le chignon de l'institutrice et cogna sa tête contre le mur. Elle fut renvoyée.

Avec son frère Manuel/Mandel, ils aidaient leur père à gagner quelques sous. Ils n'avaient qu'une paire de chaussures pour deux et ne pouvaient sortir en même temps. Un 14 juillet, Manuel vendait des confettis dans la rue. Il haranguait :

- Deux sous la botte !

Une aimable passante le corrigea :

- Il faut dire : Deux sous le paquet !

On apprend vite le français dans les rues de Paris pour gagner son quignon de pain.

Emma se souvient de cette nouvelle qu'annonça son père un jour de 1907, alors qu'elle entra à son tour à l'école pour retrouver sa sœur Berthe, de quatre ans son aînée :

- Finies les ventes sur les trottoirs ! Votre frère Mandel et moi entrons en apprentissage comme fourreurs dans l'atelier de monsieur Delabie.

La bonne nouvelle fut vite ternie le 30 décembre 1907 par la mort du petit frère Georges, né en Russie, juste avant l'exil.

Pourtant, le quotidien s'améliorait doucement, bien que chaque franc fût compté, chaque vêtement rapiécé. Les oncles paternels les aidaient, en particulier Justin Tavlitzki qui était embauché comme coursier dans une banque. Par contre, le grand-père maternel Amarski, qui vivait lui aussi confortablement comme régisseur d'une propriété agricole non loin de Paris, était d'un égoïsme proverbial. Emma, ses frères et sœurs, le voyaient rarement mais se rappelèrent de la fois où il était venu peu de temps après la naissance de Robert, le 25 février 1910, héritant du prénom du jumeau décédé. Il fut le dernier né du lit de Moshe et Rachel. Le grand-père maladroit prit son petit-fils dans les bras et le laissa tomber, heureusement sans conséquences.

On ne le revit plus.

Peu de temps avant la première guerre mondiale, les Tavlitzki purent s'installer dans un nouvel appartement plus grand, au 23 rue du Faubourg Saint-Denis dans le X^e arrondissement. Dans cet appartement, Moshe réserva deux pièces pour y créer son « entreprise » de fourrure qui arriva à être rentable au prix de longues journées à tailler, à piquer. Moshe et Manuel coupaient et les filles cousaient à la machine. En saison, avec l'arrivée de l'hiver, ils travaillaient tard. Des amis, en particulier Michel Plessis, venaient les aider bénévolement après leur travail.

A cette époque, un bel homme, élégant et distingué, venait de plus en plus souvent rendre visite chez les Tavlitzki : Bernard Amarski, le frère de Rachel, un oncle maternel. Lui aussi était fourreur et dirigeait l'atelier de fourrure du grand magasin Le Printemps, sur le boulevard Haussmann. Après négociation et arrangement avec sa sœur et son beau-frère, il épousa sa nièce Léontine le 17 mars 1914. Elle avait alors 18 ans, lui, 27. Léontine partit avec son mari vivre au 12 rue d'Enghien, à trois minutes à pied de chez ses parents. Elle les retrouva souvent,

contrariée dans sa vie amoureuse et malheureuse de voir la santé de son frère Albert, 20 ans, se détériorer à grands pas. Le 6 mai 1914, à 3 heures 15 du matin, le jeune homme s'éteignit à l'hôpital communément appelé « la Maison Dubois » au 200 Faubourg Saint-Denis⁴⁰. Moshe et Rachel récitèrent le kaddish et revêtirent d'un takhrikhim, pour la troisième fois, pour l'un de leurs enfants.

Et des cercueils, il fallut en fabriquer des millions entre 1914 et 1918, songe Emma sur la route vers le Cantal en posant son regard sur tous ces monuments aux morts de la « Grande guerre » dressés dans les villes et villages qu'elle traverse pendant cet exode.

Elle se souvient de l'ordre de mobilisation du 2 août 1914, bien que les étrangers eussent le choix de se rendre ou pas dans les bureaux de recrutement des engagés volontaires. Quatre comités d'enrôlement, à Paris, étaient exclusivement réservés aux Juifs provenant d'Europe centrale et orientale. Plus de 6000⁴¹ jeunes, célibataires, commerçants, artisans ou étudiants, provenant du yiddishland, se portèrent volontaires autant pour défendre leur pays d'accueil, animés par les idéaux égalitaires de la République et de la promesse d'une naturalisation pour un engagement tout le temps du conflit.

Ce jour-là, place de la Bastille, les Parisiens criaient « Vivent les Russes ! Vivent les Juifs » et plusieurs centaines d'individus distribuaient des affichettes en yiddish et en français où la foule enthousiaste pouvait lire : « Frères ! C'est le moment de payer notre tribut de reconnaissance au pays où nous avons trouvé l'affranchissement moral et le bien-être matériel. »⁴²

Moshe était trop âgé pour s'engager. Seul Manuel/Mandel pouvait l'être chez les Tavlitzki mais leur situation encore précaire et la santé fragile de Rachel, dont le diabète gangrénait son quotidien, décida le fils aîné à soutenir son père dans l'atelier de l'appartement.

Tout au long de cette interminable et sanglant conflit, ces jeunes Juifs étrangers qui restaient à l'arrière étaient parfois la cible de regards méprisants ou d'injures de « sales planqués » par des passants ou de soldats en permission.

En posant affectueusement sa main sur l'épaule de son mari, concentré à conduire au milieu de ces routes et chemins encombrés, Emma préfère faire voguer ses souvenirs sur des événements plus heureux de l'après-guerre. Le mariage en 1918 de Manuel avec Berthe Weismann, celui de sa sœur Bella/Berthe

⁴⁰ Actuellement l'hôpital Fernand Widal, dans le X^e arrondissement.

⁴¹ Avant 1914, ils étaient plus de 25 000 immigrants juifs russo-polonais (dont les Tavlitzki et les Zimeliiovitch) et roumains à s'être installés en France pour échapper aux pogroms organisés par le régime tsariste et aux mesures discriminatoires instituées par le royaume roumain. [Source : *Frères d'armes et de destin. Les volontaires juifs et arméniens dans la Légion étrangère (1914-1918)*, Philippe-Efraïm Landau. Dans Archives Juives 2015/1 (Vol. 48), pages 28 à 50.

⁴² Idid.

avec Adolphe Schermann⁴³, fabricant d'imperméables. Le jugement du divorce de Léontine en 1920, depuis ce mariage arrangé en 1914, permit à sa sœur d'épouser avec le cœur, Michel Shermann, le frère d'Adolphe.

Le début de ces années folles fut pour Emma un tourbillon de joie avec les naissances en 1920 de son premier neveu, Robert, issu du mariage de son frère Manuel, et de sa première nièce, Jeanne, fille de sa sœur Berthe. Mais c'était surtout sa rencontre avec un fabricant de meubles, doux et bienveillant, arrivé comme elle en France avec sa famille en 1905 pour fuir le régime tsariste et les calamités de la petite ville de Lubtch : Benjamin Zimeliiovitch.

Dans un soupir de nostalgie, alors que la voiture se traîne toujours sur les routes du centre de la France en ce mois incertain de juin 1940, elle entend encore Benny lui raconter, lors de leurs premiers flirts, son histoire.



Emma/Necha Tavlitzi-Zimeliiovitch, jeune, au moment de sa rencontre avec Benjamin [Source : SHD Caen AC 21 P 552315].

Lorsque Benjamin, a 13 ans, descendit du train avec sa famille sur le quai de la gare de l'Est après avoir traversé toute l'Europe depuis le Niémen, Chaïm/Henri, son frère aîné, arrivé cinq ans plus tôt en 1900, les attendait, trépignant d'impatience. Embrassades et accolades, dans de joyeuses expressions yiddish, attisaient l'excitation des Zimeliiovitch à poser mille questions sur Paris au fils aîné. Ils découvrirent alors, ébahis, cette capitale française si vantée et dans laquelle ils confiaient leur destin.

Tant de maisons ! Tant de monde dans les rues ! Tant de bruit ! Assourdis, aveuglés, perdus, noyés dans la poussière, écrasés de chaleur en cet été 1905, harassés au point ne plus sentir la fatigue, les Zimeliiovitch marchaient heureux. Ils étaient à Paris !⁴⁴

« Vous verrez, aurait pu clamer Chaïm à ses proches, *Lebn vi Got in Frankraykh !* »⁴⁵

Abraham, 41 ans, Chaja/Léa (40 ans) et leurs enfants David/Paul (18 ans), Sarah (15 ans), Benjamin, Nochum/Nathan (11 ans), Salomon (9ans), Rachel (8 ans) s'installèrent dans l'appartement de leur fils au 13 rue des Francs Bourgeois dans le IV^e arrondissement.

Comme tous leurs coreligionnaires issus des couches populaires, la vie s'avéra difficile mais la greffe pour les Zimeliiovitch se fit rapidement malgré leur situation précaire et les barrières de la langue. Ce quartier des Marais, le *Pletzl*⁴⁶, autrefois habité par les Juifs d'Alsace, devient un secteur important d'habitat et de commerce afin de tisser des liens sociaux avec les Juifs venus de Russie mais aussi avec les habitants français du même milieu populaire. Ils ont travaillé dur

⁴³ Le grand-père de Nicole Davidson.

⁴⁴ Citation emprunte à Roger Ikor, *Les fils d'Avrom*, 1955.

⁴⁵ Diction yiddish : Vivre comme Dieu en France.

⁴⁶ La petite place Saint, la « place des Juifs ».

pour des revenus modiques dans les petites industries artisanales dont ils étaient déjà issus en Russie.

Benjamin se souvient, comme pour la famille de sa future épouse, que les Zimeliovitsh s'organisaient grâce aux contacts de Chaïm, pour avoir une vie matérielle descente. Pour ne pas s'isoler et avoir une vie sociale, principalement pour la génération des parents, ils pouvaient retrouver leurs pratiques culturelles laissées dans les lointaines contrées lituaniennes et biélorusses. Dans les cafés, les restaurants, les boucheries et les boulangeries cascher, on parlait yiddish et on mangeait les spécialités juives d'Europe centrale et orientale. Il y avait des amicales regroupées selon les villes ou la région d'origine, des organismes juifs de secours, une fédération de sociétés juives et plusieurs journaux en yiddish.

La précarité encourageait également les plus jeunes vers les mouvements révolutionnaires comme le Bund⁴⁷. Il y avait les athées et les religieux pieux ou libéraux. L'hétérogénéité de cette communauté juive de l'empire des tsars créait une singulière vivacité. Pour beaucoup, et là était l'essentiel, ils vivaient en sécurité. L'antisémitisme avait cours en France et se révéla vigoureusement avec l'Affaire Dreyfus mais lorsque les Zimeliovitsh et les Tavlitshki, à peine arrivés aux pays de la Déclaration des Droits de l'Homme, la justice française en 1906, reconnut enfin l'innocence du capitaine juif. Des hommes politiques et écrivains s'étaient soulevés pour défendre un juif contre une injustice alimentée par un nouvel antisémitisme à caractère national et biologique des plus nauséabonds.

La volonté de Benjamin, de ses frères et sœurs, à s'en sortir et à s'intégrer, permit d'améliorer le quotidien et d'agrandir la famille avec des mariages et la naissance d'une nouvelle génération née en France. Chaïm/Henri épousa le 17 mars 1908 Berthe Schimonowitz, née à Varsovie en 1886. En 1913, le fruit de leur amour donna naissance à leur fils unique, Georges. A cette époque, les jeunes mariés s'étaient installés au 36 rue de Turin⁴⁸ où Henri développa son magasin et son atelier de fabricant de meubles en 1916 après avoir déplacé son fonds de commerce du 45 boulevard Richard Lenoir. Il créa un autre atelier de fabrication de meubles au 13 rue de Hambourg⁴⁹.

Le 14 septembre 1909, Sarah Zimeliovitsh, alors âgée de 19 ans, s'unit avec un casquettier, Samuel Brieffreger, 25 ans, d'origine russe. Elle quitta l'appartement de la rue des Francs Bourgeois pour l'appartement de son époux au 34 rue de Turenne⁵⁰. Aucun enfant ne naîtra de ce mariage.

David/Paul Zimeliovitsh, 24 ans, se présenta le 8 février 1912 à la mairie du XI^e arrondissement pour épouser Anna Guermann, 17 ans. Ils se domicilièrent dans l'appartement de la rue des Francs Bourgeois. David travaillait alors comme

⁴⁷ Juifs socialistes.

⁴⁸ VIII^e arrondissement.

⁴⁹ Aujourd'hui, un tronçon de cette rue se nomme rue de Bucarest depuis 1922, près de la gare Saint-Lazare.

⁵⁰ III^e arrondissement

ébéniste au 10 de la rue de Charenton, autre magasin d'ameublement des Zimeliiovitch. Le couple n'aura pas d'enfant non plus.

Benjamin s'en rappelait comme si c'était hier : la mort de Jaurès le 31 juillet 1914. Lui et ses frères n'étaient pas engagés en politique mais ils étaient très attachés aux valeurs de la République française ainsi qu'aux discours de paix et de justice sociale du célèbre député socialiste du Tarn. Son assassinat les ébranla. Après celui de l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand à Sarajevo par un nationaliste serbe, l'attentat perpétré contre le fondateur du journal *L'Humanité* emportait le dernier rempart du pacifisme dans la tornade des va-t-en-guerre. Et la guerre fut déclarée quatre jours après.

Les frères Zimeliiovitch craignaient d'abord pour les Juifs. Dès que les goys allaient mal, c'était d'abord à eux qu'on s'en prenait. Mais ils furent vite rassurés et même grisés par l'élan patriotique des communautés étrangères de France lorsqu'ils apprirent l'ouverture de bureaux d'enrôlement pour les volontaires étrangers à la fin du mois d'août. De plus, la Russie était au côté de la France pour se battre dans ce jeu des alliances des nations. Ils souhaitaient aussi être auprès de leurs amis français mobilisés, avec qui ils travaillaient, commerçaient et dont certains étaient témoins de leurs mariages.

Mais parfois, leurs sentiments pacifistes reprenaient le dessus. Que deviendraient leurs épouses, s'ils leur arrivaient malheur ? A peine mariées et déjà veuves ? Et qu'arriveraient-ils à leurs parents dont l'adaptation à la langue, sachant à peine lire et encore moins écrire le français, aux us et coutumes françaises qui ne leur étaient jamais faciles ? Ils se tiraillaient dans un infernal dilemme

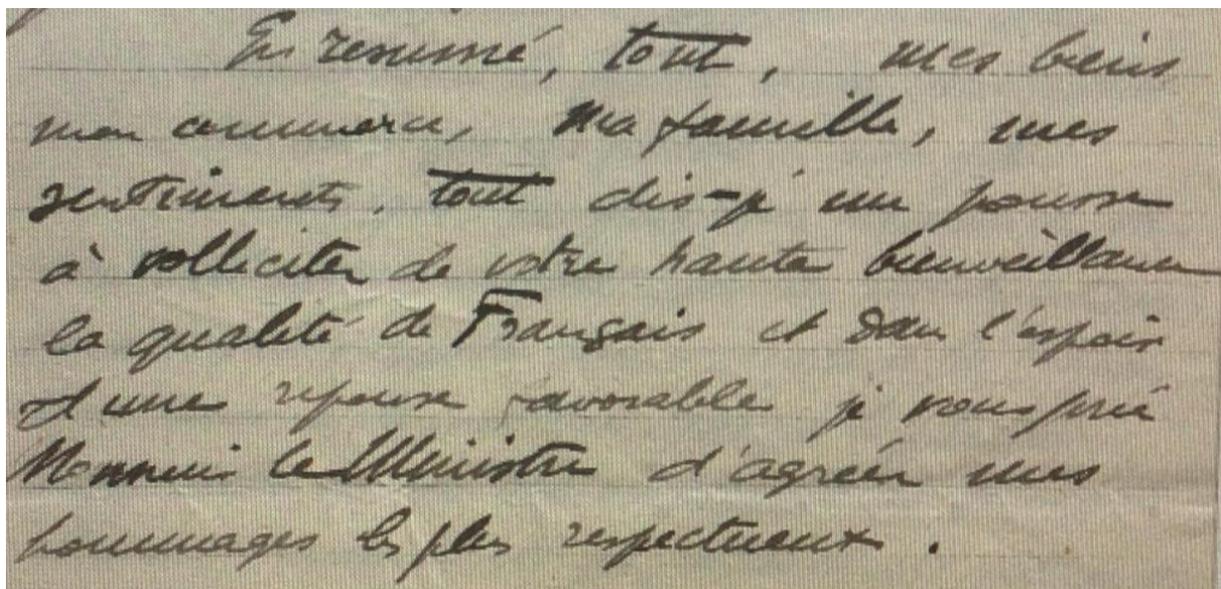
Les autorités militaires ne s'attendaient pas à un tel engouement. Le gouvernement était même suspicieux à l'égard des étrangers issus des pays neutres ou ennemis.

Henri se présenta, encore une fois en éclaireur pour ses frères en âge de s'engager, à l'un de ses bureaux de recrutement, aux Invalides. Les sous-officiers chargés de ces enrôlements étaient des hommes rudes, souvent méprisants à l'égard des civils, surtout étrangers. Ils ne manquaient pas d'exprimer leurs préjugés, leur xénophobie et leur antisémitisme. Lors de la brève visite médicale, ils accusaient ces recrues, en particulier les Juifs d'Europe centrale et les Italiens, de vouloir s'engager pour obtenir la nationalité française ou pour avoir droit « à la gamelle »⁵¹. Henri dut rentrer chez lui avec un certificat médical ne lui permettant pas de s'engager sous prétexte qu'il était « trop malingre ». Il témoigna à ces frères de cette amère expérience, ce qui les dissuada de s'engager. Benjamin

⁵¹ *Frères d'armes et de destin. Les volontaires juifs et arméniens dans la Légion étrangère (1914-1918)*, Philippe-Efraïm Landau. Dans Archives Juives 2015/1 (Vol. 48), pages 28 à 50

décida de prendre le large de l'autre côté de la Manche et résida à Londres, au 69 Grafton Street, jusqu'en 1919. A son retour d'Angleterre, on l'appellera Benny.

Ne pouvant donc s'engager sur le front, Henri et les Zimeliiovitch, dans les limites de leurs moyens, s'évertuèrent à aider de l'arrière et désirèrent faire preuve de leur attachement à la France avec le souhait de recevoir la nationalité française. Henri rappela sa contribution financière aux œuvres de guerre, son aide à une famille d'ouvriers français, les Sobol, dont le père fut tombé aux champs d'honneur ; son mécénat auprès de filleuls de guerre comme la famille Goyard dont le père était soldat dans l'artillerie coloniale, sa souscription à des œuvres dans l'école des garçons de son fils Georges, rue de Florence.



En résumé, tout, mes biens
mon commerce, ma famille, mes
sentiments, tout dis-je un jour
à solliciter de votre haute bienveillance
la qualité de Français et dans l'espoir
d'une réponse favorable je vous prie
Monsieur le Ministre d'agréer mes
hommages les plus respectueux.

Extrait d'une lettre de Chaïm/Henri Zimeliiovitch écrite le 25 mars 1920 au ministre Garde des Sceaux, lors de sa seconde tentative de naturalisation française. [Source : dossier de naturalisation Chaïm/Henri Zimeliiovitch, Archives Nationales].

Après trois requêtes entre 1915 et 1925, Henri obtint enfin sa naturalisation française, par décret, le 27 mai 1928.

Après la saignée fratricide des Européens, on fit payer cher aux vaincus Allemands et Autrichiens, semant ainsi les germes d'un nouveau conflit à venir, encore plus meurtrier et criminel.

Mais au lendemain de quatre années de privations, de millions de tombes creusées, un élan d'euphorie s'emparait des Français pour retrouver le plaisir de s'amuser et de prendre le temps de se cultiver, d'innover pour reconstruire les champs de ruines, entre art nouveau et art déco.

Dans ces années vingt, folles et bouillonnantes, Emma ressent encore dans tout son corps, son ventre papillonner, s'affoler lors de ses rencontres avec un jeune homme juif, revenu d'Angleterre en 1919 et que son entourage appelait désormais Benny ! Il s'était épris de cette jeune femme brune au regard si chaleureux, au sourire si généreux, au cœur si amoureux.

Emma, 20 ans, et Benjamin, 29 ans, s'épousèrent le 19 janvier 1922 à la mairie du X^e arrondissement en présence de leurs parents respectifs, Abraham et Léa Zimeliiovitch, Moshe et Rachel Tavlitzki, de leurs frères et sœurs, ainsi que de leurs témoins, Simon Lipkine pour Benjamin, un ami chapelier, et Manuel pour Emma. Tous signèrent le registre sous le contrôle du maire-adjoint, sauf les deux mères qui ne savaient écrire. Les jeunes mariés s'installèrent au 13 rue des Francs-Bourgeois.

Un an plus tard, le 22 mars 1923, le couple accueillait leur fils René Zimeliiovitch.

Alors que l'enfant trottinait à quatre pattes, que les affaires prospérèrent dans la famille, le deuil recouvrit de son voile sombre l'appartement. Le grand-père paternel du petit René, Abraham Zimeliiovitch, l'ébéniste de Lubtch, s'éteignit le 10 octobre à l'âge de 60 ans.

Quelques temps après, en 1927, Emma et Benjamin déménagèrent au 10 rue de Charenton. Un an plus tard, les époux obtiennent leur naturalisation française⁵².

Au soir de la décennie des années vingt, les Zimeliiovitch et les Tavlitzki, inhumèrent à nouveau des proches. C'est d'abord, en 1928, le frère cadet des Zimeliiovitch, David/Paul, dont la santé fragile lui fit fermer les yeux définitivement, à l'âge de 41 ans.

En 1930, Emma, ses frères et sœurs, furent bouleversés par la mort de leur mère Rachel, des suites de son diabète. Elle avait 62 ans. Ils firent venir de Lituanie une nièce de Rachel, prénommée Catherine, pour aider leur père veuf et s'occuper de l'appartement du 23 Faubourg Saint-Denis où vivaient encore à cette date, les deux plus jeunes frères : Jules (25 ans) et Robert (20 ans) Tavlitzki.

En 1931, Nochum/Nathan Zimeliiovitch, chapelier pour dames, se maria avec Henriette Zusman dans le XI^e arrondissement. Un premier né, Michel, vit le jour en décembre 1933 dans leur appartement du 24 rue des Tournelles⁵³.

Malgré la crise économique et les tensions politiques intérieures et extérieures, la naissance de Nicole fut un rayon de soleil pour Emma et Benjamin dans leurs nouveaux appartements, boulevard Beaumarchais, puis rue de Provence. Si Benjamin a rencontré des difficultés en affaire, celle de son beau-père Moshe Tavlitzki, fourreur, marchait plutôt bien. Il possédait un magasin rue du faubourg Saint-Denis à Paris, qu'aidait Emma à gérer, et un magasin à Metz que géraient Manuel et sa femme Berthe Weismann.

En 1936, du côté de chez Benjamin, on se réjouissait à la fois du mariage d'Alice Moskovitz avec Georges, l'aîné de ses neveux Zimeliiovitch, fils d'Henri, et de la naissance de Raymond, second fils de Nochum/Nathan et Henriette.

⁵² 10 juillet 1928 par décret suite à la loi du 10 août 1927. Afin de faciliter l'intégration de ces étrangers, cette loi facilite l'accès à la nationalité française (les étrangers devaient justifier d'une durée de résidence qui fut réduite de 10 à 3 ans).

⁵³ IV^e arrondissement de Paris.

Georges, le jeune époux de 23 ans, était à la fois la fierté et le symbole d'intégration des Zimeliiovitch en France. Il fut le premier, en tant que Français, à être appelé sous les drapeaux en 1933 pour effectuer son service militaire dans un régiment d'artillerie à Fontainebleau. Après son mariage, dans le droit héritage professionnel de son père et de feu son grand-père, il ouvre son entreprise d'ameublement au 366 rue Vaugirard dans le XV^e arrondissement, sous le nom de Vaugirard-Mobilier.

L'arrivée du Front Populaire avec un israélite à la tête du gouvernement, les congés-payés votés par le parlement, faisaient-ils relativiser les Zimeliiovitch et les Tavlitzki sur les préjugés encore tenaces sur les Juifs ? Moshe vaticinait sur des catastrophes à venir avec ces fascistes et ce Hitler violemment antisémite. Il devinait que plusieurs de ses coreligionnaires avaient baissé la garde sous « l'effet France ». Comme le pigeon a le sens de l'orientation ou comme la mouette a le sens de la tempête, le vieux patriarche avait le sens du pogrom⁵⁴.

En ce mois de juin 1940, la dure réalité du présent fait glisser les pensées d'Emma vers une profonde tristesse et de sombres présages avec ces cohortes de gens hagards qu'elle a croisés sur ces routes de l'exode. Leur longue traversée de la France se termine à Saint-Cernin. Son mari, ses enfants et elle-même arrivent sains et saufs, malgré les risques de mitrilles venant du ciel. Ils posent leurs bagages dans ce village vallonné du pays de Salers au nord du Cantal où vivent un millier d'âmes. Les villageois accueillent avec bienveillance ces réfugiés du nord malgré la sidération des nouvelles. La France a cessé le combat, annonce, à la radio, la voix chevrotante du nouveau chef du gouvernement : le maréchal Pétain. Le traumatisme de la défaite et l'occupation des deux-tiers du pays par les forces allemandes se disputent à l'angoisse, dans tous les foyers, du sort des hommes mobilisés.

Au cours de cet été 40, Benjamin et Emma finissent par avoir des nouvelles de leurs proches. Manuel et Berthe Tavlitzki, ainsi que leur fille Jacqueline, avaient pu quitter Metz dès le début de l'offensive allemande et réussir à transférer leur stock de fourrure dans un second magasin qu'ils détenaient à Bergerac en Dordogne. Ils arriveront à louer une boutique à Périgueux, dans le Périgord tout proche. Robert Tavlitzki, 20 ans, le plus jeune frère d'Emma, a échappé à l'encerclement et aux longues colonnes de prisonniers de guerre qui commencent à être dirigées vers l'Allemagne. Une fois démobilisé, il décide de ne pas rentrer à Paris rejoindre son frère Jules, mais de se rendre à Bergerac auprès de son frère aîné. Ce dernier lui confie l'atelier de l'arrière-boutique.

Le neveu de Benjamin, Georges Zimeliiovitch, est également sorti vivant des combats mais fut grièvement blessé au bras gauche près d'Orléans. Après être passé dans plusieurs hôpitaux ; Châteauroux, Périgueux et Tarbes, son épouse

⁵⁴ Roger Ikor, *ibid.*

Alice a pu le rejoindre dans cette ville des Hautes-Pyrénées. Ils trouvent, non loin de là, à Séméac, petite commune du bassin de l'Adour, un logement au 62 route de Toulouse et un travail dans une entreprise de transport.

La sœur d'Emma, Bella/Berthe, son époux Ado Shermann et leur fille Jeanne⁵⁵, devenue une jeune femme, sont expulsés de Metz par les Allemands le 3 août 1940⁵⁶, pour rejoindre en train Robert Tavlitzki à Bergerac. Jeanne rumine alors de rancœur sur ses fiançailles rompues. A 18 ans, en 1938, elle était promise à un jeune saint-cyrien issu d'une famille de la haute bourgeoisie catholique de lorraine que côtoyaient les Shermann. Jeanne n'était pas vraiment amoureuse du jeune homme mais elle s'était pliée à cet arrangement car fille unique et respectueuse de la volonté parentale. Mais avant la déclaration de guerre, les parents du jeune fiancé ont décidé de rompre les fiançailles. Se fiancer à une juive n'était finalement pas une bonne décision pour la réputation et la carrière d'un saint-cyrien. Par dépit, Jeanne se jure d'épouser le premier homme qu'elle rencontrera en descendant du train à Bergerac.

Le sud-ouest de la France, entre la Dordogne et les Pyrénées, devient l'épicentre en ce début d'occupation, de plusieurs membres des familles Tavlitzki et Zimeliovitch. Pour beaucoup, cela les sauvera.

A partir de juillet 1940, l'autorisation du retour des réfugiés fut accordée par le régime de Vichy. Ce nouveau gouvernement qui vient de proclamer l'Etat français et de bâillonner les lois de la République, encourage ces exilés à quitter la zone non-occupée et à retourner chez eux. Il ne veut pas que ça traîne et facilite le retour de ces français en organisant des parkings tous les cinquante kilomètres ainsi qu'un système de bons d'essence (qui n'empêche pas la contrebande). La ligne de Démarcation coupant la France en deux, décrétée lors de la convention d'Armistice, ne sera que complètement verrouillée fin septembre, le temps que les Allemands s'y positionnent pleinement. Ils empêchent néanmoins le passage vers la zone occupée « d'indésirables » : des hommes de couleurs venant de l'empire colonial français, des allemands ou autrichiens exilés, des polonais, des officiers belges, et tous ceux qui veulent revenir dans les zones interdites⁵⁷. Il faut attendre l'ordonnance allemande du 27 septembre 1940 pour interdire aux Juifs de franchir la Ligne de Démarcation.

⁵⁵ Témoignage de Jeanne raconté à sa fille Nicole Davidson, bien après la guerre.

⁵⁶ Dès l'arrivée des troupes allemandes et du Sipo-SD, les Juifs sont expulsés de Moselle, du Haut et du Bas-Rhin (départements annexés au Reich nazi dès l'Armistice).

⁵⁷ Alsace-Lorraine (annexée au IIIe Reich), Nord-Pas-de-Calais (rattaché au gouvernement militaire allemand de Belgique), et une zone qui va de la Somme au Jura, une sorte de zone tampon qui permet aux Allemands d'écluser les réfugiés et ne faire entrer que les fonctionnaires, les chefs d'entreprises, les employés (les utiles à la vie économique) avec l'idée nazie de recréer un jour la vieille Lotharingie. Je renvoie ici, sur ce sujet, aux travaux d'Eric Alary : *L'Exode – Un drame oublié*, Paris Perrin, 2010. Ou encore : *Les Juifs et la ligne de démarcation (1940-1943)*, dans *Survivre à la Shoah : exemples français*, Paris, Les Belles Lettres, Les Cahiers de la Shoah, 2001, no 5, p. 13-49.

Emma et Benjamin décident de remonter avec leurs deux enfants sur Paris en août. C'est la première et dernière fois qu'ils peuvent traverser librement cette nouvelle frontière intérieure.

Deuxième partie :
La Nuit

3 août 2023

Café des Phares. Stéphane Amélineau dépose son cartable dégorgeant d'archives sur la terrasse du bistrot et interpelle le serveur pour un expresso. C'est devenu son rituel, depuis dix ans, lorsqu'il remonte les escaliers de la bouche du métro, sortie 7, direction Place des Vosges. Il marque toujours une pause dans ce troquet huppé après avoir quitté sa vallée de l'Omois, toujours à l'aube, pour monter dans le transilien de la ligne P en direction de la gare de l'Est, et prendre la ligne métropolitaine 5.

Il aime à commander ce petit encas, sentir l'activité du quartier Bastille dans lequel tant de ses recherches l'ont conduit ; contempler la diversité des passants, entendre les discussions des touristes aux langues variées. Humer le quartier avant de s'enfermer toute une journée à consulter des archives.

Le passeur de Mémoire regarde sa montre. Dans dix minutes, le Mémorial de la Shoah, rue Geoffroy l'Asnier, va ouvrir ses portes. En remontant la rue Saint-Antoine, il songe à Nicole Davidson et à sa requête qu'il reçut six ans plus tôt. De lettres en emails, de coups de téléphone en rencontres, une indéfectible amitié les lie désormais tous les deux. Aux cours de ces années, Alexandre n'a cessé de la tenir au courant de l'évolution de ses recherches, de ses découvertes, comme de ses impasses.

Elle lui confia à maintes reprises :

- Je reste sans voix devant la précision de tes informations. Mon cœur est rempli de gratitude pour ce que tu fais Alexandre ! Je comprends de plus en plus de chose sur ma famille.

Alexandre a sondé toutes les ressources archivistiques possibles et disponibles, conversé avec Nicole sur tous les souvenirs entendus par la bouche de sa maman, Jeanne Shermann. Il a lu et relu, à s'en exploser ses rétines, pour recouper les témoignages écrits et les non-dits de ses cousins qui ont connu la petite Nicole Zimeliiovitch. Il a rédigé des tableaux chronologiques et synoptiques pour saisir le déroulé des faits.

Pour se donner du courage dans cette ultime quête aujourd'hui, il se récite les vers de Max Alhau en arrivant place Saint-Paul : *Parfois s'impose un nom que l'on poursuit avec l'espoir de revenir au lieu premier de sa légende. Dans l'attente d'une lumière évadée de la (N)uit qui s'ouvre sur l'infini et que l'on tente de capturer.*⁵⁸

Lorsqu'Alexandre arrive dans la salle de lecture des archives consultables au quatrième étage du Mémorial de la Shoah, il est toujours touché par la prévenance des documentalistes, Laura et Sarah, qui se sont habituées à sa venue depuis tant d'années. Elles sont toujours bienveillantes et souriantes à son arrivée :

- Monsieur Emiaulane, précise Laura, votre poste est prêt, j'ai mis vos archives commandées dans le dossier à votre nom. Voici la clé de votre vestiaire.

⁵⁸ Max Alhau, *Au loin le vent*, Editions L'Ail des ours, collection Grand Ours, 2022.

- Vous avez donc les archives numérisées de la Gironde concernant les affaires juives sous l'occupation ? se gargarise Alexandre, en trouvant enfin le temps de les consulter.

- Oui, je vous ai imprimé l'inventaire de ces archives. Tenez !

Ces documentalistes sont des pépites d'efficacité, se réjouit Alexandre. Il faudrait un jour leur rendre hommage. Elles ont une patience infinie à accompagner ces familles juives en quête d'informations sur leurs proches. Alexandre les a souvent observées à toujours répéter le cheminement à suivre pour avoir d'éventuelles réponses dans les méandres des traces disponibles.

Ce jour d'août 2023, la documentaliste, toujours piquée de curiosité pour les historiens qui viennent dans cette salle, ne peut s'empêcher de questionner Alexandre :

- Sur quoi ou qui travaillez-vous aujourd'hui ? Préparez-vous un nouveau livre ?

- Chère Laura, ce serait trop long à vous raconter mais je pense arriver au bout de l'histoire d'une jeune fille de 10 ans, qui se termine dans un tourbillon infernal de douleurs et d'effroi. Une vie anéantie en moins de deux heures parmi les 12 000 enfants juifs de France que les SS ont privé d'avenir entre la *Judenrampe* et les crématoires d'Auschwitz. Je dois consulter et vérifier toutes les dernières traces de sa trop brève vie entre son arrestation et son assassinat. Pour m'approcher de ses derniers instants, je vais écouter tous les témoignages vidéo disponibles dans votre fonds des survivants de son convoi pour effleurer la tragédie de ce transport n° 35 du 21 septembre 1942. J'ai longuement étudié le sort de la petite Nicole et de ses proches lorsque les nazis ont planté leur svastika sur le sol de France où tant de familles juives de l'est avaient espéré trouver un asile protecteur pour eux et leurs enfants. Oui, ils l'espéraient tellement... jusqu'à la trahison du gouvernement de Vichy.

1941

Depuis l'occupation en juin 1940, l'autorité allemande avait institué en France une administration militaire de contrôle et de surveillance dans la zone occupée. Mais elle ne pouvait être efficace qu'avec la coopération de la police française. La poignée de mains à Montoire entre Hitler et Pétain scellait cette collaboration. Les Allemands n'avaient pas les moyens en homme pour assurer cette sécurité et cette politique « d'entente » arrangeait les deux parties. Les Allemands se félicitaient de la « bonne » et parfois même de « l'excellente » collaboration des services de police et de gendarmerie françaises. A l'encontre des Juifs, il suffit de relire les lois du gouvernement de Vichy qui devançaient les souhaits des nazis, comme la première loi sur le statut des Juifs en octobre 1940 et le premier recensement. La préoccupation de l'autorité militaire allemande était avant tout de se prémunir des actes « terroristes », relativement rares entre juin 1940 et juin 1941.

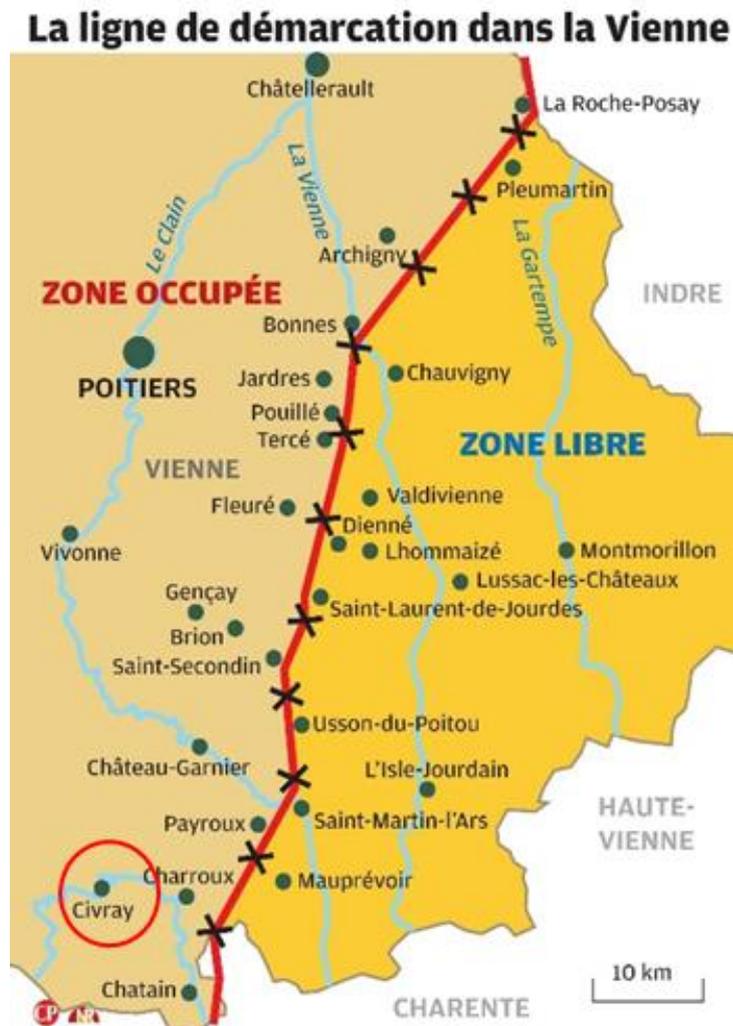
Avec la troisième ordonnance allemande du 26 avril 1941 à l'encontre des Juifs, la promulgation du second statut des Juifs et un second recensement des israélites en France en juin par le gouvernement de Pétain, il s'agissait alors d'une politique d'exclusion pour les recenser, les spolier et faciliter leur internement « préventif », surtout les Juifs d'origine étrangère. Les préfets pouvaient, par simple suspicion ou par prévention, les enfermer sans jugement dans des camps d'internement dispersés sur tout le territoire. Ce fut le cas lors de la première rafle du 14 mai 1941. Il s'agissait en fait d'un piège des autorités (la préfecture de Paris) : Par l'envoi d'un billet vert, elles convoquaient des hommes juifs étrangers dans les commissariats pour vérification. Elles prirent ainsi au piège plus de 3 500 juifs polonais en majorité mais aussi des apatrides (allemands ou autrichiens) et des tchèques. On appelle donc cette première rafle en France, la « rafle des billets verts ». Ils furent dirigés ensuite vers la gare d'Austerlitz pour être convoyés vers deux camps du Loiret : Pithiviers et Beaune-la-Rolande.

La pression législative et les menaces d'arrestation à l'encontre des Juifs de la zone occupée en ces printemps et été 1941 encouragent plusieurs membres de la famille Zimeliiovitch et Tavlitzki, encore à Paris, à tenter de rejoindre leurs proches en zone libre dans le sud-ouest de la France en franchissant clandestinement la ligne de Démarcation.

Benjamin et Emma Zimeliiovitch accepte que leur fils aîné, René, 18 ans, tente sa chance en juin 1941. Le jeune homme avait refusé d'aller se faire recenser. Ses parents avaient accepté sa décision mais cela devenait dangereux pour le garçon d'être « hors la loi ». Ils le laissaient partir. René a un tuyau pour passer la ligne

dans la Vienne coupée en deux, à hauteur de la ville de Civray, à 50 kilomètres au sud de Poitiers. René part avec un compagnon qui avait réussi à s'évader d'Allemagne d'un camp de prisonnier de guerre. Ce dernier a des camarades à Civray qui peuvent les faire passer dans la zone « nono »⁵⁹.

René embrasse ses parents et sa petite sœur avant de prendre la route. Toute sa vie, il gardera avec une douleur inguérissable ce dernier baiser donné à sa mère et à Nicole.



Source : carte publiée en ligne dans un article de La Nouvelle République, le 24/06/2020.

Les deux compagnons atteignent la petite commune viennoise sans encombre mais le moment n'est pas propice. Les Allemands ont doublé les patrouilles et renforcé les contrôles. Les passeurs ne veulent pas prendre de risque. De plus, la présence de René et son ami intrigue les autorités de la petite ville de Civray où tout se sait avant même de lever le petit doigt. Les gendarmes descendent à leur hôtel pour les interroger sur les raisons de leur présence. Le compagnon de René, agent d'assurance avant sa mobilisation, invoque une visite de sa clientèle tout en

⁵⁹ Expression familière de l'époque pour évoquer la zone non occupée.

formant au métier le jeune garçon qui l'accompagne. Les deux fuyards n'hésitent pas une seconde après cette visite, de prendre la route sans les passeurs. Ces derniers les confient à un taxi à gazogène pour les conduire jusqu'à une ferme isolée. Une fois atteinte ils poursuivent seuls, à pied, l'itinéraire à parcourir sur les indications des passeurs. René et son compagnon marchent plusieurs kilomètres dans les bois. Le fils de Benjamin est habillé comme un parisien avec un pardessus, un chapeau et une valise à la main ce qui peut ne pas passer inaperçu en pleine campagne.

Ils arrivent sur une ligne de chemin de fer, légèrement surélevée, qu'ils doivent traverser. Soudain, redescendant de l'autre côté, ils aperçoivent deux soldats allemands qui arrivent à leur rencontre. D'un regard, les deux hommes se consultent et décident de continuer leur chemin comme si de rien était. Ils croisent les deux soldats, se frôlent, mais comme par miracle, les Allemands ne leur demandent rien et poursuivent leur chemin. Des sueurs froides coulèrent dans le cou de René après cette tension, d'autant plus qu'il détenait, dissimulé dans ces affaires, un plan de l'aérodrome du Bourget avec des indications sur les bâtiments à bombarder. Il devait le faire parvenir à Londres sans savoir comment s'y prendre. Le jeune Zimeliiovitch arrive à Périgueux et retrouve des oncles et des tantes. Son oncle Michel Shermann, second époux de Léontine Tavlitzki, qui a des contacts avec la résistance, a pu faire parvenir les indications du plan de l'aéroport par un émetteur radio⁶⁰.

René retrouve également sa chère cousine Jeanne à Bergerac. Elle lui présente l'homme sur lequel elle a mis son dévolu à sa descente du train pour l'épouser après avoir été éconduite des fiançailles du saint-cyrien. Il se nomme Guy Delage, venant d'une bonne famille locale catholique. Ils viennent de se marier. Deux filles naitront de ce mariage « coup de tête » de Jeanne : Marylène et Catherine. Très vite, elle regretta cette union. L'homme est volage, d'une infidélité notoire, et dédaigne outrageusement son rôle de père. Plusieurs fois Jeanne lui reprocha sa négligence, ses coucheries, mais ce dernier rabroue ces reproches en menaçant sa femme et sa famille de les dénoncer aux Allemands. René sert les poings et se retient de ne pas corriger cet homme des plus méprisables.

Nochum/Nathan Zimeliiovitch et son épouse Henriette, juin 1941, prennent la décision d'envoyer par le train leurs deux jeunes fils, Michel, 7 ans, et Raymond, 4 ans, en sécurité, loin de Paris, dans la campagne béarnaise et les confier à une famille de confiance qu'ils avaient en relation, les Depeygrise. Ils tenaient une ferme à Baigts-de-Béarn, près d'Orthez dans les Basses-Pyrénées, située en zone occupée.

Comme le voyage a été long dans ce train de nuit pour les deux garçons ! Filent, dans un demi sommeil, les paysages noirs derrière la vitre du wagon. Sur

⁶⁰ D'après le témoignage écrit en 2001 par René Zimeliiovitch à propos de son passage de la ligne de Démarcation en 1941. Il apprendra plus tard que les indications sur le Bourget étaient bien parvenues à destination par les messages de Radio Londres dans l'émission « Les Français parlent aux Français ».

ces écrans sans lumière, les questions des enfants s'entrechoquent : pourquoi papa et maman ne viennent pas avec nous ? Quand tout cela finira-t-il pour les revoir ?

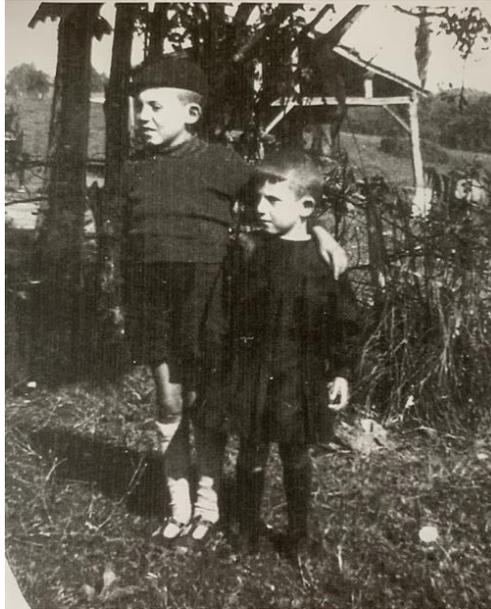
Pendant l'occupation, les enfants vieillissent vite, on passe de l'innocence à l'autonomie exigée pour les adultes. L'adolescence n'existe pas où l'on veut être considéré comme un grand tout en conservant le besoin naturel d'un câlin du parent, d'un « je suis là, n'ai pas peur ». Le grand frère qui vient de fêter ses 7 ans se substitue au rôle du père.

Après avoir quitté la gare, les deux garçons marchent sur une longue route, la démarche encore patibulaire après cette nuit interminable et agitée. Michel pose sa main sur l'épaule de Raymond. Un geste qui porte un message sans paroles : « Courage petit frère, regarde comme ici tout est calme dans ce Pays-Basque ».

Enfin une maison après un dernier dénivelé. C'est une petite ferme avec des animaux. Raymond se dit qu'il préférerait le petit appartement de ses parents au 63 rue Traversière à Paris, même s'il fallait monter quatre étages à pied. Une paysanne, madame Depeygrise, ressentant l'appréhension des deux garçons qu'elle attendait, les accueille avec la plus généreuse des bienveillances. Les mômes de la grande ville vont, pas à pas, s'immerger dans cette nouvelle vie à la campagne. Chaussés de galoches remplis de paille pour se protéger bon an mal an des frimas de l'hiver pyrénéen. Raymond finit par s'habituer à la rudesse de la vie de ses humbles fermiers protecteurs. Il surmonte son appréhension des vaches quand il s'attache à l'une d'entre elles, sa préférée. Il se dirige toujours vers elle, la prend par le coup, frotte doucement son visage le long de son museau, en respire le parfum de lait qui lui monte à la tête et profite de sa douce chaleur.

Octobre 1941, il faut se rendre à l'école du village. Afin de fuir les gendarmes, les deux frères font un détour par les champs pour éviter les questions. L'école n'a qu'une seule classe. Le petit frère se range dans la première rangée, le grand frère dans la troisième. Les cours vont commencer...

Dans ces jours loin des parents, il y a ces sorties pour le marché : après le petit déjeuner composé d'un grand bol de lait chaud avec du pain, la brave fermière emmène Michel et Raymond chez sa sœur qui tient une auberge au bourg. Le repas du midi est un vrai régal : des œufs sur le plat avec des pommes de terre sautées. Quant au repas du soir à la ferme, ce sera du pain, du lait chaud assaisonné de sel... comme tous les soirs... jusqu'à la Libération. Et toujours, la main de Michel sur l'épaule de son petit frère quand l'absence si longue de papa et maman les submerge.



*Michel et Raymond Zimeliiovitch à Baigts-de-Béarn, 1941-1945
[Collection particulière : Raymond Zimeliiovitch].*

Loin du village béarnais, à Paris, les griffes des limiers de la politique antisémite de l'occupant et des autorités françaises collaboratrices vont se refermer, pour la première fois, sur les Tavlitzki, en particulier sur Jules, le premier fils de Moshe et Rachel né en France après leur exil en 1905. Le jeune homme, célibataire, a alors 35 ans et vit au 23 rue du faubourg Saint-Denis dans le X^e arrondissement parisien. Mais le 20 août 1941, Jules se trouve au mauvais endroit, au pire moment.

Jules Tavlitzki avant son arrestation [Source : Mémorial de la Shoah/Coll. Véronique Huet]



Pendant l'été 1941, surtout à partir du 22 juin 1941 et l'invasion allemande de l'URSS, Juifs et bolcheviks se retrouvent pleinement associés dans les représentations mentales des nazis et de leurs collaborateurs comme le « mal absolu ». Ajoutez à cela que, dès juillet 1941, en France, les actes de violences à l'encontre de l'occupant augmentèrent sensiblement. Il n'en faut pas plus pour qu'une politique de représailles se mette en place. C'est dans ce contexte que les autorités militaires allemandes, sur instigation du service des affaires juives de la Sipo-SD, avec le concours de la préfecture de police parisienne encadrée par des militaires allemands, décident de l'arrestation d'hommes juifs de 18 à 50 ans.

Ils bouclent d'abord le XI^e, ce 20 août 1941, avant d'étendre la rafle à d'autres arrondissements où vivent beaucoup d'israélites dans la capitale. De plus, le 21 août, un soldat de la Wehrmacht tomba sous les balles d'un attentat. Cette rafle se prolonge jusqu'au 25. Mais c'est le 20 août que 3 022 des 5 784 Juifs masculins sont arrêtés.

Cette rafle commence donc dans le XI^e, bloqué par la police pour contrôle des papiers d'identité dès 5h30 du matin. Ceux dont la carte d'identité est tamponnée de la mention *Juif*, depuis les recensements imposés en octobre 40 et juillet 41, sont irrémédiablement arrêtés. Parmi ces hommes embarqués dans les bus parisiens se trouve Jules Tavlitzki.⁶¹

⁶¹ Certifié par sa fiche d'internement (F9/5734 239743 L).

Pour accueillir ces internés, les autorités allemandes ouvrent le camp de Drancy dont la surveillance est à la charge de la gendarmerie française qui n'était pas du tout préparée à cette arrivée massive. Rien n'est prêt pour recevoir ces milliers de personnes. Jules et ses coreligionnaires sont répartis dans des chambrées sans matériel médical ni du plus rudimentaire des mobiliers. Ils dorment lors des premières semaines à même le sol en béton armé. La cité de la Muette de Drancy devait offrir une des premières Habitation à Bon Marché (HBM⁶²) et dont la construction avait commencé en 1934, formant un U. En 1941, les cloisons séparant les futurs appartements n'étaient toujours pas dressées.

Les conditions alimentaires et d'hygiène que subissent ces Juifs internés entraînent rapidement des maladies. Ce n'est qu'à partir de la mi-novembre 1941 que les choses « s'améliorent » un peu⁶³.

L'arrestation de Jules sonne comme un avertissement douloureux chez les Tavlitzki et les Zimeliovitch et préfigure un avenir obscur sans connaître les contours exacts que préparent les nazis et l'Etat français qui, depuis plus d'un an, accumulent décrets et ordonnances, humiliation sur humiliation, les menaçant désormais d'internement pour le simple fait d'être juif.

Dans l'appartement de Jules, 23 rue du faubourg Saint-Denis, son père Moshe, âgé de 73 ans, vit désormais seul avec son employée de maison. Il n'a plus d'illusions, juste tenir pour s'assurer que son fils soit libéré et que ses autres enfants, ses petits-enfants se mettent à l'abri d'une menace qu'il pressent irréparable.

Il ne fait plus aucun doute, les Juifs deviennent des parias sans protection de l'Etat Français qui les trahit. Cela devient une évidence pour le patriarche lorsque les Zimeliovitch et les Tavlitzki apprennent la déchéance de leur naturalisation française en cette fin d'année 1941. Fuir ? Se jeter dans la clandestinité ? Se dire que rien de pire ne peut arriver ? Rester dans la « légalité » ? S'occuper des plus âgés de la famille, fatigués de tant d'errance depuis l'exil quarante ans auparavant et de cette réminiscence d'un passé qu'on espérait malgré tout révolu ? Tant de tiraillements et de questionnements épuisent.

La nouvelle année 1942 qui s'annonce présage d'une Nuit encore longue et bien plus sombre.

12 juin 1942

⁶² Origine des HLM.

⁶³ Michel Laffitte, Annette Wiewiorka, *A l'intérieur du camp de Drancy*, éditions Perrin, collection Tempus, 2015.

Après leurs commerces spoliés, liquidés par des administrateurs provisoires, les Zimeliiovitch-Tavlitzki restés à Paris subissent les plus humiliantes déchéances avec leurs coreligionnaires, parias et reclus, mis au ban de la société. Ils subsistent avec de faibles ressources dans un pays rationné sur les besoins essentiels : se nourrir, se chauffer, s'habiller. Et cette menace permanente d'une arrestation à la moindre infraction des lois et des ordonnances antijuives qui se succèdent d'une façon effrénée. Au début de l'année 1942, les Juifs étaient désormais interdits de quitter leur domicile entre 20 heures et 6 heures, de changer de résidence. Sans parler, à l'instar de Jules Tavlitzki, du couperet des rafles qui tomba par trois fois dans la capitale en 1941, ne concernant jusqu'à maintenant, que des hommes en âge de travailler⁶⁴.

Emma, accompagnée de sa petite Nicole, rend visite presque chaque jour à son père Moshe, seul dans l'appartement du 23 rue du faubourg Saint-Denis depuis l'arrestation de son fils Jules. Elle et ses proches encore à Paris envoient également de maigres colis à ce dernier, toujours interné au camp de Drancy.

Depuis l'ouverture de ce lieu maudit en août 1941, Drancy était alors un camp de représailles pour Juifs, c'est-à-dire que les internés y étaient regroupés pour fournir des otages à « éventuellement » fusiller par les Allemands, et depuis le 27 mars 1942⁶⁵, un réservoir de détenus transférables au camp de Royallieu à Compiègne pour être déportés dans l'un des camps de concentration sur le territoire du Grand Reich nazi.

Jules, alors enregistré dans une chambrée du 3^e étage de l'escalier 1, apprit le 29 avril 1942 son transfert vers Compiègne.



Escalier 1, 3^e étage [Source photographique : Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris. Camp de Drancy 1941-1944. Elle a été prise après l'été 1943 (quand le SS Aloïs Brunner prit le commandement du camp) car au moment où fut interné Jules Tavlitzki à Drancy, entre août 41 et avril 42, la pelouse dans la cour n'existait pas encore.]

⁶⁴ Les rafles du 14 mai, 20 août et 12 décembre 1941.

⁶⁵ Premier convoi de 1000 Juifs parti de France (Compiègne) vers le camp d'Auschwitz. La décision de déporter ces Juifs avait été prise dès la fin de décembre 1941 mais c'est à la suite d'une pénurie de trains que le convoi fut reporté. Reinhardt Heydrich, chef du RSHA, donna son accord courant mars 1942 pour ce transport [Source : Alexandre Doulut, Sandrine Labeau et Serge Klarsfeld Mémorial des 3943 rescapés juifs de France, éditions FFDJF, 2018].

7440-44

CC

29 AVRIL 42

Nom : TAVLITZKI

Prénoms : Jules

Date Naissance : 25.12.05

Lieu : Paris

Nationalité : P.

Profession : Fournier

Domicile : 23 rue St Denis

C. I. val. jusqu'

Fichier Drancy adultes © Mémorial de la Shoah/Archives nationales de France.
Reproduction interdite sans autorisation préalable

FRAN107_F_9_5734_239738_L

Fiche d'internement de Jules Tavitzki au camp de Drancy.

La date tamponnée « 29 AVRIL 42 » indique son transfert vers le camp de Compiègne-Royallieu.

Le commandant du camp de Drancy, le gendarme Richard, sous l'autorité du SS Dannecker, avait été chargé une semaine auparavant de mettre 400 travailleurs à part (donc plutôt des personnes a priori en bonne santé). Il dressa une première liste de 521 internés. De plus, deux membres – dont l'inspecteur Koerperich – de la police française aux Questions Juives⁶⁶ en désignèrent 300 supplémentaires. Avec quelques retraits pour divers motifs, dont la nationalité de certains juifs⁶⁷, les autorités listèrent finalement 784 hommes partants de Drancy. Ils ont été soumis rapidement à des examens médicaux par les docteurs Grand et Gueppert de la Police des Questions Juives. A la veille du départ, Jules et ses camarades d'infortunes croyaient à une déportation vers l'est. En effet, le bruit courait depuis une information diffusée sur la TSF, le 18 avril 1942, que si les Allemands ne trouvaient pas dans les 24 heures les auteurs d'un déraillement d'un train de permissionnaires de la Wehrmacht dans le Calvados, un millier de Juifs et de communistes seraient déportés et 50 seraient fusillés.

Mais ils furent finalement envoyés le 29 avril vers le camp de Compiègne-Royallieu.

« Le départ s'est effectué [vers Compiègne] dans la matinée du 29/4 à partir de 10h dans de bonnes conditions à la satisfaction des autorités allemandes et le dernier interné avait quitté le camp à 11h ¼. »

Commandant de Drancy : RICHARD.

⁶⁶ Bras sécuritaire du Commissariat Général aux Questions Juives créé en mars 1941 par une loi de Vichy.

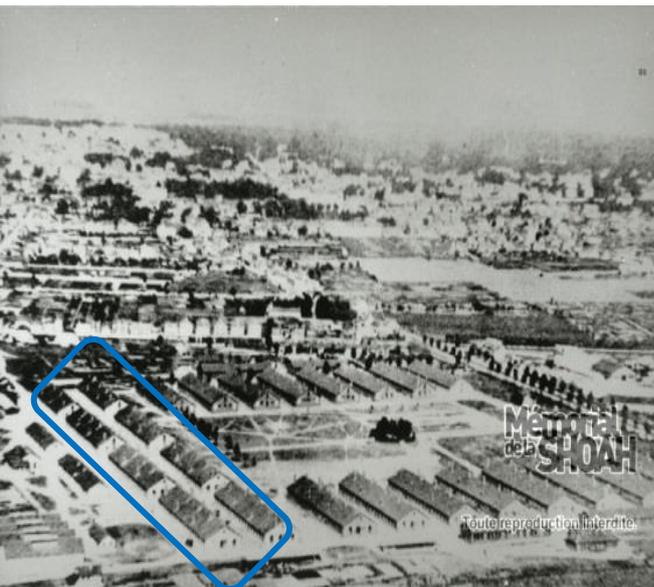
⁶⁷ Par exemple les Juifs hongrois car le pays était alors allié avec le Reich allemand.

Matricule	N O M	Frères	Escalier	Chambre
8.552	STRASSMANN	Paul	1	3
8.556	STRATIGER	Buchim	20	9
8.557	STRZYKOWSKI	Berta Joel	16	16
8.559	STUDNINSKI	Chaim Joel	16	14
8.611	SUKAM	Simon	1	3
8.634	SYKA	Godalfo	22	20
8.538	STOKER	Hayon	3	12
8.577	SZAPIRO dit CHAPIRO	Isaac	7	6
8.581	SZCZAPKA	Moszek	22	18
8.705	SZKIDT	David	7	5
8.712	SZKIK	Israël Isloch	2	7
11.601	SZINDEL	Renrj	5	20
8.725	SZYTALNIK	Rubin	21	16
0.726	SZYTALNIK	Szejwach	19	0
8.732	SZTANAN	Klma	22	17
8.733	SZTANBERG	Abram	20	10
8.734	SZTANBERG	Joseph	21	13
8.736	SZTANBERG	Chil	22	18
11.577	SZTANBERG	Saloma	6	4
8.752	SZTANBERG	Lajzer	8	12
11.253	SZWARC	Berek	3	10
8.774	SZYSZYCKI	Pinkus	21	16
8.800	TARAKOFF	Isidoro	0	10
8.801	TARAKOFF	Samuel	0	10
11.447	TAUWITZKI	Julia	1	3
11.159	TEICHENBERG	Sachal	2	8
8.887	TEICHENBERG	Salomon	8	12
8.994	TENCZER	Szyk	22	18
8.918	TEPPER	Idot	22	19
8.925	TEPPER	Israel Samuel	19	7
8.927	TEPPER	Lajb	17	18
8.932	THAU	Max	21	14
8.943	TOBIASZ	Jankiel	22	20
8.953	TOPOR	Samuel	19	8
8.983	TUATI	Jacob	3	12
11.446	TOVI	Abram	7	7
8.005	TRAJENBERG	Joan	7	7
8.007	TRAJENBERG	Joseph Isidol	17	17
11.188	TRISLER	Bernard	16	14
11.033	TURTSLAUM	Bernard	19	7
8.001	TYCH	Maurice	9	15
8.121	ULAM	Albert Salomon	4	13
8.123	UNDFLEJSE	Muta	21	13
11.578	VAIDLUNGA	Judelis	6	20
8.163	VAISHAS	Chielmar	1	2
8.216	VIGNIA	Aysik	1	2
8.234	VIGNER	Ygal	16	15
8.557	VOEF	Hai	4	15
8.579	VOLKOVITSIS	Aronna	21	14
8.202	WACHTER	Chil Danson	19	8
8.204	WACKENAU	Abram	22	20
8.208	WADNER	Morsehoc	3	9
8.278	WADNER	Josef	22	20
11.602	WAFMAN	Abram	19	19
8.290	WAKMAN	Tobiasg	20	11

Extrait de la liste des internés de Drancy aptes au travail pour être transférés au camp de Compiègne-Royallieu le 29 avril 1942. [Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris].

Il se situe en Picardie, dans le département de l'Oise, à environ une heure de train de Paris.

C'était en 1939-1940 une caserne militaire de l'Armée française, appelée Royallieu, mais après la défaite de juin 1940, elle se transforma, sous tutelle allemande, en un camp de prisonniers de guerre, sous le nom de *Frontstalag 122*. C'était un camp qui devint en juin 1941 (à partir de l'invasion de l'URSS) un « camp de concentration permanent pour éléments ennemis actifs ». Il fut divisé en trois sous camps. Le camp A pour les détenus politiques, le camp B pour les internés civils, et le camp C pour les Juifs. Ce dernier renfermait les pires conditions pour les détenus, a contrario des sous-camps A et B qui étaient protégés par la Croix Rouge, bénéficiant ainsi de meilleures rations. La presque totalité des Juifs de ce sous camp C ont été déportés dans les deux premiers convois partis de France vers Auschwitz : les 27 mars et 5 juin 1942.



Vue aérienne du camp de Compiègne (Oise) 1941-1944. [C.D.J.C./Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre]. Entourées, les baraques du sous camp C.

Après trente-huit jours de détention à Compiègne, Jules se retrouva à nouveau sur la liste d'un convoi entièrement constitué de Juifs en partance vers l'Est, le 5 juin 1942.

Si le premier convoi du 27 mars fut un convoi entrant dans la politique de représailles, le second, celui de Jules Tavlitzki, en porta aussi la trace mais revêtait également celui de la mise en œuvre de la « solution finale de la question juive ». Et pour cause, le 5 mai 1942, Reinhard Heydrich (chef de RSHA – police de la sécurité du Reich et des territoires occupés, bras droit d'Heinrich Himmler) était venu à Paris pour mettre en œuvre, avec le concours de la police française, la déportation en masse des Juifs de France vers les camps d'extermination. Elle fut surtout efficace à partir de juillet 1942.

La plupart des hommes regroupés pour ce second convoi provenaient des internés de Drancy, transférés à Compiègne le 29 avril 1942. Ils avaient entre 32 et 47 ans ; que des hommes. Les autres (290) provenaient des camps du Loiret (Beaune-la-Rolande et Pithiviers).

Ce transport partit de la gare de Compiègne le 5 juin 1942 à 9h30, d'après les télex envoyés par le SS Dannecker en trois exemplaires : à Adolf Eichmann à Berlin, du service antijuif de la Gestapo ; à Richard Glücks de l'inspection générale des camps de concentration dont les bureaux se trouvaient à Oranienburg en Allemagne ; et à Rudolf Höss, commandant du camp d'Auschwitz.

66

Nr.	Nom u. Pr. / Vorname:	Geb.Dat. / Geb.Ort :	Nr.	Adresse
906	Tebakhoff Jaidore	18.11.07 Paris 4	4696	Paris 4 119, Rue St. Antoine
907	Tebatechnikoff Benjamin	5. 5.10 Odessa/Russl.	5031	Paris IV 54, Rue du Roi de Sicile
908	Teghner Chaskiel	29. 3.16 Sosnowice/Polen	5644	Paris 10 29, Boul. Magenta
909	Tefahner Herschel	22.11.12 Sosnowice/Polen	5645	Paris 11 Rue de Saillandiers
910	Tejnsydler Abram	1. 9.04 Jrena/Polen	5512	Paris 20° 52, Rue de Menilmontant
911	Tajtelbaum Jankiel	26.10.05 Planak/Polen	5646	Paris 20° Rue des Couronnes 55
912	Tan Herasak	7. 2.00 Bielogice/Polen	5514	Paris 20° 22, Rue de Flamenau
913	Tavlutski Jules	25.12.05 Paris	5011	Paris 10° 23, Fbg. St. Denis
914	Tcharkavaky Samel	1. 3.21 Krolevets (Russl./Ukraine)	4455	Paris 10° 5, Rue d'Alsace
915	Teichberg Salomon	8.6.11 Sipinski/Russien	4486	Paris IX 55, Rue Michat
916	Tenasser Szyja	10. 9.00 Klimentow/Polen	4430	Paris 13° 47, Rue de Chardin Vert
917	Testyler Jersal	1. 1.99 Flama	4815	Paris XI° 10, Rue Oberkampf
918	Tetenbaum Lejb	26. 9.00 Warschau	4855	Paris 12 3, Rue Saint Nicolas
919	Than Mac	16. 9.05 Zablotow	5043	Paris 5, 110, Rue de Surcouf
920	Tobjass Jankiel	20.12.05 Brzeziny/Pol.	5001	Paris 10° 37, Rue des ...

*Stoffe
aufheben!*

Mémorial de la SHOAH

Toute reproduction interdite.

66° page des 1000 déportés du convoi n°2 du 5 juin 1942 vers Auschwitz. Le 913e de la liste était Jules Tavl(i)tzki. Il avait 36 ans. [Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris].

Le train arriva le dimanche 7 juin 1942 sur une rampe toute proche du camp d'Auschwitz⁶⁸. Il n'y avait pas encore de sélection à l'arrivée pour les chambres à gaz⁶⁹. Les 1000 hommes du convoi furent dirigés vers le camp – *Auschwitz I Stammlager* (camp mère) - dont le portail d'entrée est surmonté de l'unique sentence inscrite en fer forgée : *Arbeit macht frei*.

Commençait alors le processus de déshumanisation des nouveaux arrivants. Un discours d'accueil d'un SS sur la nature du camp, ne laissant aucun espoir de sortir

⁶⁸ C'est le 27 avril 1940 que le Reichführer SS Heinrich Himmler donne ordre, après plusieurs missions d'étude, de créer un camp de concentration à côté de la petite ville polonaise (annexée au Reich) d'Oswiecim (Auschwitz sous sa forme germanisée). Rudolf Höss y arrive avec plusieurs SS le 30 avril 1940. Quatre jours plus tard, il est nommé officiellement Commandant en chef du camp de concentration d'Auschwitz. Pour construire le camp à partir des casernes abandonnées par l'armée polonaise dans le faubourg de Zasole, 1 200 personnes sont expropriées sur le champ. Trois cents Juifs originaires d'Oswiecim travaillent au camp entre la mi-mai et la mi-juin 1940 jusqu'à l'arrivée, le 14 juin 1940, d'un premier convoi de détenus politiques polonais (plus de 700 personnes) chargés de la construction du camp. Ils s'ajoutent aux trente premiers détenus, des droits communs allemands, immatriculés et numérotés comme le seront tous les déportés suivants. Ce sont d'abord des polonais, puis des prisonniers de guerres soviétiques à partir de l'automne 1941, des résistants, des asociaux etc. Les transports massifs de Juifs venant de toute l'Europe occupée arrivèrent à Auschwitz en 1942, les Tsiganes à partir de 1943. [Source : Georges Bensoussan, *Les étapes du camp de concentration et du centre de mise à mort de Auschwitz-Birkenau (1940-1945)*, Revue d'Histoire de la Shoah, n°171, 2001].

⁶⁹ La première sélection sur la *Judenrampe* entre Auschwitz et Birkenau (en cours de construction) s'effectua le 4 juillet 1942.

d'Auschwitz, hormis par la fumée du crématoire dont la cheminée se trouvait à quelques mètres. Dépouillés de tout ce qui les reliaient encore aux dernières traces d'humanité de leur vie d'avant (vêtements civils, photographies de proches, objets de valeurs, pièces d'identité), ils étaient ensuite poussés dans un bâtiment (*block*) où des coiffeurs détenus se mettaient au travail pour raser à la hâte les cheveux et la pilosité sur toutes les parties du corps. Nus, ils entraient, sous les coups et les injures des SS et des détenus fonctionnels (souvent de droits communs ou polonais), dans une salle de douches où l'eau qui coulait était soit brûlante, soit glaciale. Ensuite, toujours au pas de course, ils recevaient leurs oripeaux rayés avant le processus d'enregistrement. Outre l'identité du détenu, on exigeait l'adresse de quelques-uns des membres de leur famille. Le section politique du camp remplissait des formulaires et dressaient des listes de ces *Zugänge* (*Zugangsliste*) en plusieurs exemplaires.

La chosification de l'individu détruisait d'abord psychiquement les déportés. Ils étaient désormais des *Häftlinge*, des *Stücke*⁷⁰ dont le nom était remplacé par un numéro.

⁷⁰ Morceau, pièce, pièce comptable, unité, terme comptable utilisé dans les camps pour compter les détenus lorsqu'ils arrivent dans un camp).

Ces *Zugange* (nouveaux arrivants) arrivés le 7 juin reçurent des matricules allant de 38177 à 39176⁷¹. Jules Tavlitzki fut enregistré avec le n° 39060. Enfin, dans le block 26, les détenus passèrent au service de photographie

Lfd. Nr.	Haftart	MHftl. Nr.	N a m e	Vorname	Geb.Dat.	Geb.Ort	Beruf
853.	Sch.Jude	39029	Smid	David	15.11.97	Piaski	Schneider
854.	"	39030	Sanek	Israel	10.10.96	Warschau	Schneider
855.	"	39031	Sauchman	Abram	25.10.20	Lublin	Schneider
856.	"	39032	Sapindel	Heinrich	1. 3.08	Gory	Händler
857.	"	39033	Sapitalnik	Rubin	15.10.09	Warschau	Schneider
858.	"	39034	Sapizajzen	Szeiwach	31. 7.01	Bilgoraj	Maler
859.	"	39035	Sztajner	Froim	15. 8.00	Kosienice	Mützenmacher
860.	"	39036	Sztajman	Kiwa	10.10.04	Radom	Schneider
861.	"	39037	Sztajn	Szulim	14.11.03	Kutno	Schneider
862.	"	39038	Sztajnbjerg	Abraham	5. 7.10	Litzmannstadt	Schneider
863.	"	39039	Sztajnfeld	Josef	15. 5.96	Warschau	Stricker
864.	"	39040	Sztajnhorn	Chil	19. 1.96	Szydłowice	Tapezierer
865.	"	39041	Sztajnfater	Szlama	20. 8.09	Zareby-Kosielice	Strick
866.	"	39042	Sztikman	Abram	6. 9.02	Warschau	Lederschneid.
867.	"	39043	Sztorochan	G.Lajser	17.10.93	Soanowitz	Buchbinder
868.	"	39044	Szuberski	Max	7. 9.08	Litzmannstadt	Friseur
869.	"	39045	Szuffler	Herszek	1907	Zelichow	Schneider
870.	"	39046	Szaszan	Lejb	15.10.01	Grodno	Kaufmann
871.	"	39047	Szwarc	Berek	16. 2.01	Pionka	Stricker
872.	"	39048	Szwec	Lejb	1. 1.07	Dabrowica	Gerber
873.	"	39049	Szwec	Wolf	1. 1.07	Dabrowica	Gerber
874.	"	39050	Szymkiewicz	Binem	25. 2.03	Kalisch	Schneider
875.	"	39051	Szymaszewicz	Moses	14. 4.03	Litzmannstadt	Kutscher
876.	"	39052	Szyszczycki	Pinhus	23. 7.17	Soanowitz	Maler
877.	"	39053	Tabakhoff	Isidor	18.11.07	Paris	Mützenmacher
878.	"	39054	Tabaknikoff	Beniamin	5. 5.10	Odessa	Arbeiter
879.	"	39055	Tajchner	Chaskiel	29. 5.16	Soanowitz	Schneider
880.	"	39056	Tajchner	Herschel	22.11.12	Soanowitz	Schneider
881.	"	39057	Tajsztyler	Abraham	1. 9.04	Irena	Schneider
882.	"	39058	Tajtelbaum	Jankiel	29.10.05	Flühnen	Arbeiter
883.	"	39059	Tan	Herszek	7. 2.00	Biskupice	Stricker
884.	"	39060	Tavlitzki	Julius	25.12.05	Paris	Kirschner
885.	"	39061	Tscherkavsky	Samuel	1. 3.91	Krolevec	Schneider
886.	"	39062	Teichberg	Salomon	8. 8.11	Sipinitz	Schneider
887.	"	39063	Testyljer	Israel	1. 1.99	Plawno	Schneider
888.	"	39064	Tetenbaum	Leib	28. 9.00	Warschau	Mützenmacher
889.	"	39065	Thau	Max	18. 9.05	Zablotow	Elektromont.
890.	"	39066	Tobjass	Jankiel	20.12.05	Brzeziny	Schneider
891.	"	39067	Topor	Samuel	31.10.99	Warschau-Praga	Arbeiter
892.	"	39068	Trehtenbroit	Johann	22. 3.98	Se-Cureni	Kirschner
893.	"	39069	Trajster	Josef	19.10.98	Szczecin	Tischler
894.	"	39070	Trefler	Israel	8. 6.22	Warschau	Klempner
895.	"	39071	Trister	Bernard	7. 4.06	Paris	Juvelier
896.	"	39072	Truskolanski	Aron	15. 2.04	Brzezica	Schneider
897.	"	39073	Turtelraub	Bernard	11.1.12	Duisburg	Schmied
898.	"	39074	Tych	Maurice	19. 1.01	Warschau	Friseur
899.	"	39075	Tykocki	Icko	3. 6.14	Lukow	Schneider
900.	"	39076	Undflejnas	Buta	25.12.04	Lublin	Schneider
901.	"	39077	Vainiunskas	Johann	7. 5.11	Kowno	Fotograf
902.	"	39078	Vakeman	Chlunna	3. 8.95	Wilkowyanski	Mützenmacher
903.	"	39079	Verdoner	Jakob	4. 2.20	Amsterdam	Stromgest.
904.	"	39080	Visner	Idel	23. 1.04	Jassy	Schneider
905.	"	39081	Vistave	Elie	5. 6.05	Tauroggen	Lehrer
906.	"	39082	Vogel	Wilhelm	9.10.98	Frossnitz	Arbeiter
907.	"	39083	Volf	Chaim	3. 3.02	Jassy	Tischler

Zugangsliste : la Liste du convoi de Juifs provenant de France (convoi n°2 du 5/6/42) arrivés et enregistrés à Auschwitz I le 7 juin 1942. [Archives du Musée d'Etat d'Auschwitz]. Les dates écrites au crayon en face des noms ont été ajoutées juste après la guerre dans le cadre des enquêtes pour connaître le sort des noms sur ces listes retrouvées en 1945. Les documents qui ont permis d'indiquer la date du 12.6.1942, avec une croix pour « décédé » en face du nom de Jules (n°884 sur la liste, matricule 39060 à Auschwitz) seront présentés plus bas.

anthropométrique (Service de l'identification - *Erkennungsdienst*) dirigé par le SS Bernhard Walter⁷².

⁷¹ Dix semaines plus tard, le 15 août 1942, les archives retrouvées du camp nous apprennent que vivaient encore 217 déportés de ce convoi (47 survivèrent jusqu'à la libération en janvier 1945, d'après les travaux publiés par Alexandre Doulut, Sandrine Labeau et Serge Klarsfeld en 2018).

⁷² 38 916 photos, dont 31 969 photos d'hommes et 6 947 photos de femmes, ont pu être sauvés de la destruction par les SS au moment de l'évacuation du camp, grâce à deux détenus chargés de prendre ces photos lors des enregistrements des détenus à Auschwitz : Wilhelm Brasse et Bronisław Jureczek. Sur ces 38 916 photos, ne se

Comme tous les autres, Jules s'asseyait sur une chaise tournante pilotée au moyen d'un levier qui, brusquement libéré après la réalisation des trois photographies (de profil, de face, de trois-quarts face avec le calot ou le châle pour les femmes), provoquait la chute du *Stück* par terre⁷³.

Le n°39060 a été, comme beaucoup de ces *Zugange*, incorporé dans un kommando de travail pour la construction de Buna, à sept kilomètres du camp-mère⁷⁴. Depuis mai 1941, des détenus étaient transférés à pied d'Auschwitz I au "détachement Buna". Pour les SS, à l'encontre des Juifs et des déportés politiques, c'était un moyen de les faire mourir de mort lente. Qu'importe pour les bourreaux, les convois desservant son lot d'esclaves alimentaient le camp.

Jules Tavlitzki ne vécut que cinq jours depuis son arrivé dans cet enfer concentrationnaire où la cadence du travail, la violence des argousins et la carence alimentaire brisaient toutes velléités de tenir debout.

12 juin 1942, début de soirée. Jules s'écroule sous une balle d'un SS pour une « supposée » tentative d'évasion. Ce coup de feu tiré a-t-il été vraiment motivé par le fait que le frère d'Emma ait voulu s'enfuir du camp ?

Les gardes SS n'hésitent pas à provoquer les détenus, pour des prétextes absurdes afin d'assouvir leurs insondables brutalités, voire leurs sadismes. Que vaut la vie d'un *Stück* si cela permet quelques jours de permission pour avoir « empêché une évasion » !

Seuls Jules et son assassin, derrière sa gâchette, connaissent la vérité.

Le corps de Jules, 36 ans, est ramassé par d'autres détenus en attendant l'appel du lendemain matin. Vers 6 heures, le *Rapportführer* SS tient, encore et toujours, son compte macabre de *Häftlinge*, vivants ou morts, pour vérifier qu'aucun d'entre eux ne se soit échappé depuis l'appel de la veille au soir. Pendant un temps interminable, les détenus, figés comme des bâtons exténués, les mains sur la couture de leur pyjama rayé pullulant de poux et de souillures, attendent la fin de ce calvaire.

Lors de l'appel de 6 heures, le matin du 13 juin 1942, Jules est bien inscrit dans le *Stärkebuch*, le registre des morts.

trouve pas celle de Jules Tavlitzki. Précisons que ceux qui, dès juillet 1942 étaient envoyés directement à la chambre à gaz dès leur arrivée, n'étaient pas enregistrés, donc pas photographiés.

⁷³ *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination*, éditions Le Musée d'Etat d'Auschwitz, 1998.

⁷⁴ Grand complexe de l'industrie chimique d'IG Farben dont les travaux commencèrent en 1941. Pour avoir toujours 10 000 esclaves à disposition près de ces usines, les SS décidèrent de construire avec cette main d'œuvre inépuisable, un camp de concentration qui deviendra Auschwitz III Monowitz, à environ 7 km du camp principal.

Abschrift !

SS - und Polizeigericht XV
Breslau

Breslau, den 29. Juni 1942

Betr.: Auf der Flucht erschossene Häftlinge:

Nr.	Nom	Gefg.Nr.
1.)	Klein Armand	31705
2.)	Grünwald Max	36374
3.)	Deucht Aladar	36866
4.)	Grünberg Juda	38530
5.)	Tavlitzki Jules	39064
6.)	Hruska Andreas	36423
7.)	Sternberg Johann	36862
8.)	Goldfarb Maurice	38499
9.)	Krauselmann Josef	3687
10.)	Lewin Nathan	38718
11.)	Levy David	38721
12.)	Nedzela Salomon	38827
13.)	Rosenberg Herschel	38907
14.)	Schläger Walter	38945
15.)	Stryszewski Hersch	39008
16.)	Wodnicki Israel	39126
17.)	Abrachkopf Isak	31820
18.)	Kiroenberger Erich	38646
19.)	Blaufeder Armin	31696
20.)	Chapiro Isak	39022
21.)	Sztorohan Lajser	38043
22.)	Apollo Hermann	39190
23.)	Porecki Jacques	28038
24.)	Neumann Adalbert	2087
25.)	Paciorkowski Lejb	29302
26.)	sti Siegmund	29350
27.)	Gärtner Samuel	30047
28.)	Cokler Hersz	34009
29.)	Ondraz Johann	36002
30.)	Fried Josef	36254
31.)	Löwenrosen Moritz	36510
32.)	Vogel Julius	36721
33.)	Lustbader Moritz	36874
34.)	Horowitz Elias	38589
35.)	Hirsch Jakob	37760
36.)	Goldstein Nikolaus	33563
37.)	Kelner Franz	33808
38.)	Geminder Chaim	34713
39.)	John Josef	35790
40.)	Boula Josef	35921
41.)	Ruizl Johann	35991
42.)	Fischer Isidor	36365
43.)	Trauer Julius	36854
44.)	Deutsch Jakob	38360
45.)	Farkas Alex	36455
46.)	Tintner Eduard	36682
47.)	Brockmann David	38286
48.)	Cohen Josef	38330
49.)	Schweitzer Josef	38958
50.)	Zaks Israel	39140
51.)	Schiller Ladislaus	39600
52.)	Bisler Marcel	40155
53.)	Jagan Maximilian	40169
54.)	Hoff Kolomon	40193
55.)	Chaimovic Israel	40388
56.)	Reiss Heinrich	40322

En en-tête de ce document, un rapport dressé le 29 juin 1942 à Auschwitz I Stammlager :

Abschrift = copie

SS-und Polizeigericht XV = SS -Tribunal de Police XV de Breslau.

Auf der Flucht erschossen Häftlinge = détenus fusillés pendant leur tentative de fuite.

Sur ces 56 noms, 19 proviennent du convoi n°2 parti de France – dont Jules Tavlitzki, ligne 5 - et 1 (Jacques Porecki n°28038, ligne 23) du convoi n°1 parti de France le 27 mars 1942 ; tous ont été abattus avant ce rapport pour un motif de tentative d'évasion.

[Source : archive, cote LXII-19, du Mémorial de la Shoah à Paris].

- 533 -

18 13812

28	N. Jude	33373	Linsenberg Arpad	geb. 15.6.04	
29	"	32878	Reismann Josef	" 5.4.99	
30	"	33434	Reisner Ladislaus	" 17.12.13	
31	Pole	34488	Witek Stanislaus	" ? ? 78	
32	Jude	34686	Quzowski Lejzor	" 25.4.13	
33	Pole	36119	Sieradzian Ladislaus	" 26.3.00	
34	N. Jude	36192	Biermann Rudolf	" 30.1.01	
35	"	36273	Leichtmann Ignatz	" 18.4.05	
36	"	36374	Grünwald Max	" 9.7.12	
37	"	36464	Reich Ignatz	" 11.4.04	
38	"	36850	Adler Ladislaus	" 5.3.08	
39	Fr. Jude	39114	Weiss Jakob	" 5.4.92	
40	"	39127	Wohlgemuth Hermann	" 16.4.97	40
					58
					13754
Neuzugänge am 12 Juni 1942					40
Stärke zum Abendappell am 12 Juni 1942					13794
					Davon 153 Russen
<i>Stärke vom 12 zum 13 Juni 1942</i>					
Verstorbene Häftlinge					
1	Pole	27339	Miskowicz Adam	geb. 1.3.06	
2	N. Jude	36866	Deucht Aladar	" 21.8.05	
3	Fr.	38530	Grünberg Juda	" 28.4.05	
4	"	38966	Harti Robert	" 24.3.14	
5	"	39060	Tavlitzki Jules	" 15.12.05	
6	Pole	6580	Lapeta Albert	" 7.4.89	
7	P.D.	10225	Brudisch Gustav	" 20.12.96	
8	P.D.	20340	Ernst Bernhard	" 16.1.16	
9	Pole	20910	Kedziorch Adolf	" 16.8.13	
					13794

267

Archiwum Muzeum Auschwitz / Auschwitz Museum's Archive

De ce registre Stärkebuch, deux volumes seulement ont été miraculeusement épargnés de la destruction des SS lors de l'évacuation du camp en janvier 1945. Ces deux volumes indiquent jour après jour, nuit après nuit, les détenus « décédés » (Verstorbene Häftlinge) entre deux appels à Auschwitz I Stammlager entre juin et août 1942. Sur cette page 533 du premier volume, au soir du 12 juin 1942, il y avait 13 812 détenus enregistrés et encore en vie dans le camp mère. Dans la journée, 58 vont être déclarés « décédés » mais 40 vont être incorporés dans le camp comme nouveaux arrivants (neuzugänge). Ce qui porte le solde des effectifs, au soir du 12 juin, après l'appel, à 13.794 détenus dont 153 prisonniers de guerre russe (davon 153 Russen). A l'aube du 13 juin 1942, s'égrène à nouveau la liste des « décédés » dans la nuit. Nous ne voyons ici que les 9 premiers de cette litanie macabre, dont Jules Tavlitzki. [Archives du musée d'Etat d'Auschwitz].

Les corps de ceux qui ont émis leur dernier souffle de vie sont entassés sur des charriots et dirigés vers le block 28 servant « d'hôpital » (*Häftlingskrankenbau*) pour les détenus à bout de force, et dont les sous-sols servent de morgue. Le *Leichenträger kommando* ramasse les cadavres des prisonniers décédés dans cet « hôpital », des prisonniers fusillés contre le mur de la mort (dans la cour située entre les blocks 10 et 11), des prisonniers pendus sur la place lors des appels ou des prisonniers qui sont morts dans des différents blocks ou sous les coups de leurs bourreaux. Là encore, un détenu, sous la surveillance des SS, mentionne dans son carnet, à la date du 12 juin 1942, les matricules des corps qui ont péri dans la journée. Ils sont ensuite incinérés dans les fours crématoires du *Krematorium I* du camp mère.

Les cendres de Jules sont dispersées par les membres du *Sonderkommando* (détenus chargés de brûler les corps) dans l'une des rivières qui coulent autour d'Auschwitz : la Vistule et la Sola.

12.2		12.VI.42		12.VI.42		123	
1	56273	18	18	18290	V	20	35
2	53373	18	19	24772	V	20	36
3	56464	28.7	20	9337	V	20	37
4	52878	28.7	21	39060	Buna		38
5	36119	28.7	22	38530	-"		39
6	31987	21	23	36866	-"		40
7	25561	20	24	27339	28X		41
8	28914	20	25	38966	18E		42
9	36850	20	26	3591	V		43
10	18222	20	27	26566	V		44
11	1417 E	20	28	26924	V		45
12	31785	Eseh	29	26820	V		46
13	36374	-"	30	23919	V		47
14	54488	20	31	34686	V		48
15	24921	28.7	32	39127	V		49
16	31064	21.8	33	33434	V		50
17	15132	V	20	32622	V		51
							52
							53
							54
							55
							56
							57
							58
							59
							60
							61
							62
							63
							64
							65
							66
							67
							68
							69
							70
							71
							72
							73
							74
							75
							76
							77
							78
							79
							80
							81
							82
							83
							84
							85
							86
							87
							88
							89
							90
							91
							92
							93
							94
							95
							96
							97
							98
							99
							100

Le registre Leichenhalle (morgue du block 28) retrouvé, recense exactement 22 941 prisonniers assassinés, dont Jules Tavlitzki. Nous pouvons l'identifier dans ce registre grâce à son numéro de matricule (39060). La colonne tracée à côté des numéros de matricule indique celui du kommando de travail du détenu au moment de son assassinat. C'est dans ce carnet que l'on découvre que Jules était affecté au kommando qui, chaque jour à pied, se rendait au complexe industriel en construction, appelé Buna.

Il n'est pas invraisemblable que Jules Tavlitzki, en revenant à Auschwitz de Buna, ait tenté de s'évader. En consultant le Kalendarium d'Auschwitz [immense chronique des événements relevés au camp d'Auschwitz à partir de toutes les archives rassemblées par Danuta Czech (1922-2004), fille de résistant polonais interné au camp], il est clairement mentionné que trois hommes tombèrent sous les balles des gardes SS. Dans ce Kalendarium, il est noté à la date du 12 juin 1942 qu'Aladar Deucht (n°36866), Juda Grunberg (n° 38530) et Jules Tavlitzki (n° 39060) décédèrent. Regardons de plus près le document et nous constatons que les trois numéros de matricule enregistrés dans la Leichenhalle au sous-sol du block 28 correspondent à ces trois noms. Ils ont en commun le même kommando : Buna (lignes 21, 22 et 23). Nous trouvons également ces trois noms et numéros, dans le « registre des morts », parmi les neuf premiers noms en bas de la page 533. Hormis Jules Tavlitzki, qui étaient Aladar Deucht et Juda Grunberg ? Le premier est un juif de Slovaquie, transféré du camp de Majdanek-Lublin vers Auschwitz le 22 mai 1942. Son n° de matricule le prouve lorsque l'on consulte les Zugangsliste. Il est né la même année que Jules. Le second, Juda Grünberg, né lui aussi en 1905, connaît probablement Jules depuis le camp de Drancy, voire antérieurement. Il a été interné dans le camp de transit de la banlieue parisienne et enregistré sur la liste du convoi n°2 sous le nom de Juda Grinberg. Comme Jules, et j'ai vérifié dans les documents du CDJC de Paris (cote DLX-7_074), il fut transféré le 29 avril 1942 au camp de Royallieu-Compiègne. Avant son arrestation, il habitait dans le XI^e arrondissement parisien, 10 rue Pasteur. Dix minutes à pied du domicile de Jules au 23 rue du faubourg Saint-Denis. Se connaissaient-ils avant les arrestations de 1941 dans la capitale ? Nous ne pouvons le savoir à ce jour. Quoi qu'il en soit, ces trois hommes de 36-37 ans furent fauchés par les balles SS dans une probable et désespérée tentative d'évasion entre Auschwitz I et Buna-Monowitz, le 12 juin 1942. [Archives du Musée d'Etat d'Auschwitz et du Mémorial de la Shoah à Paris].

A 1500 kilomètres d'Auschwitz, les débats tourmentés, en ce début d'été 42 qu'entretiennent Benjamin et Emma, leurs frères et sœurs encore présents à Paris tournent sans cesse sur ce qu'il faut envisager pour ne plus revivre les violences de leur enfance à l'encontre des Juifs d'Europe de l'Est.

Ils n'ont plus de nouvelles de Jules depuis son départ de Drancy et ils viennent d'apprendre que les Juifs de la zone occupée, à partir de l'âge de six ans, ont pour obligation d'acheter un insigne distinctif en trois exemplaires par personne avant le 7 juin 1942 : un morceau de tissu jaune sous la forme d'une étoile de David portant la mention « Juif ». Alors que la petite Nicole s'en va à l'école avec cette stigmatisation cousue sur sa chemise et sa veste, elle ressent le stress de ses parents qui parlent du « mauvais œil » et l'informe qu'ils prévoient de rejoindre son frère René à Bergerac. Son père est prêt à quitter l'appartement de la rue de Provence, à risquer tous les dangers en comptant sur ses contacts pour franchir la ligne de démarcation.

Sous une pression insoutenable, la décision est prise : il faut fuir Paris et la zone occupée avant qu'il ne soit trop tard. Emma est saisie par l'angoisse et le remord. Elle ne veut pas laisser seul son vieux père (74 ans) à Paris et refuse de partir. Elle concède à Benjamin d'y aller seul, en éclaireur. S'il arrive en Dordogne, il pourra assurer la venue et l'installation de sa femme et de sa fille.

Lorsqu'il serra dans ses bras son épouse et sa petite Nicole, chasse-t-il de ses pensées les plus noires que cela pourrait être la dernière de leurs étreintes ?

23 septembre 2023

En ce samedi matin, Stéphane Amélineau sait qu'il ne sortira pas du week-end de chez lui. Il doit désormais affronter toutes les sources accumulées depuis le début de ses recherches en 2017 pour s'approcher au plus près de la vérité sur les derniers jours de Nicole Zimeliiovitch. Elle n'avait pas encore 10 ans lorsque les SS l'assassinèrent avec sa maman, sa cousine Jacqueline et sa tante Berthe.

C'était il y a exactement 81 ans, le 23 septembre 1942.

Sur son bureau s'étale, en bon ordre, ses notes ainsi que toutes les archives et les témoignages récoltés de la famille Zimeliiovitch. Sans oublier les « viatiques » des meilleurs historiens français de la Shoah aujourd'hui ; livres empilés sur les étagères de sa bibliothèque personnelle dont les tranches portent les noms de Serge Klarsfeld, Annette Wieviorka, Laurent Joly, Tal Bruttman, Alexandre Doulut.

Il se sent armé, prêt à reconvoquer ce passé, malgré, il le sait, les émotions qui vont le submerger, embuer ses yeux et faire trembler son corps de sanglots devant tant d'injustice et d'inhumanité.

La photographie de l'enfant Nicole posant avec son cahier de dessins, qu'il a tant scruté, est devenue pour lui le visage de ces centaines de milliers d'enfants massacrés pendant la Shoah parce que les spadaSSins leurs reprochèrent d'être nés dans un lit plutôt qu'un autre ; d'être tout simplement en vie.

Alors pour elle et pour celle qui porte aujourd'hui son nom en héritage, il se sent prêt, il se doit de savoir et de faire connaître.

Alexandre épingle des bouts de papiers sur un petit panneau en liège, sur lesquels il avait soigneusement inscrit les questions soulevées par ces irréparables jours d'été 1942. Il décrocha le premier :

Quels événements finirent par convaincre Emma et sa belle-sœur Berthe, accompagnées de leurs filles respectives, Nicole et Jacqueline, de rejoindre leurs maris et les membres de leurs familles installés dans le sud-ouest de la France, en zone non-occupée ?

Il lui faut retourner au cœur de cette nuit mainte fois visitée dans ses travaux, peu de temps avant que l'aube du jeudi 16 juillet 1942 ne se lève sur les toits de Paris.

Depuis quelques jours, des rumeurs circulaient sur une vaste opération d'arrestation à venir à l'encontre des Juifs. Des dispositions secrètes de la police commençaient à fuiter. Dans les foyers de ces familles ostracisées depuis le début de l'occupation, on craignait que les hommes soient à nouveau pris pour cible.

Sur injonction de Carl Oberg, chef de la SS débarqué à Paris en mai 42, envoyé par Heydrich pour la mise en œuvre de la « solution finale de la question juive » en France, le gouvernement de Vichy confia au secrétaire général de la police française, René Bousquet, de négocier les modalités de l'opération. Ce furent bien les forces de police de l'Etat français qui se chargèrent exclusivement des arrestations. En particulier la police municipale de Paris dirigée par Emile Hennequin qui mobilisa près de 4500 policiers pour arrêter 25 000 Juifs de Paris et de sa proche banlieue.

12 884 furent pris.

A l'aide du « Fichier juif », créé par la préfecture de police de la capitale à partir des recensements effectués en 1940 et 1941 afin d'établir des listes pour les limiers, on cibra les Juifs allemands, autrichiens, polonais, tchécoslovaques, russes et apatrides âgés de 16 à 60 ans, et pour la première fois, des femmes juives de 16 à 55 ans, étrangères également. Pire encore : les enfants ! 4115 furent emmenés lors de cette rafle. La grande majorité d'entre eux étaient nés en France, de nationalité française. Le chef du gouvernement, Pierre Laval, insista pour que ces enfants partent avec leurs parents mais les autorités SS refusèrent, au moins jusqu'à la mi-août, de les déporter en même temps. Non pas par souci « humanitaire », mais parce que les logisticiens de la politique génocidaire nazie n'avaient pas terminé leurs installations « d'accueil ». Si les chambres à gaz étaient prêtes dans leurs centres de mise à mort en Pologne, les infrastructures des crématoires ne l'étaient pas encore. Un sursis des plus macabres qui provoqua des scènes de séparation entre les mamans et leurs petites si atroces, si insupportables qu'elles ébranlèrent l'opinion.

Des Juifs français dont la naturalisation avait été décrétée après 1927 furent également « ramassés » selon l'attitude des policiers, entre les plus zélés et ceux qui se contentaient d'un service minimum ou de fermer les yeux, lorsqu'ils frappaient aux portes des domiciles dont l'adresse était indiquée sur leurs listes.

Emma et Berthe rentraient dans cette dernière catégorie.

Que s'était-il passé pour elles lors de cette rafle, dite du Vel 'd'Hiv ? Etaient-elles à leur domicile ? Ont-elles bénéficié de la mansuétude d'un policier ?

Alexandre a beau lire et relire ses notes, consulter une énième fois les feuillets d'archives éparpillées sur son bureau, réentendre les témoignages d'après-guerre de René Zimeliiovitch, rien ne révèle la moindre information sur ces heures d'angoisse, de panique et de sidération pour Emma.

Ce qui est sûr, c'est que Nicole et Berthe comprirent pendant ces jours de « chasse aux sorcières » dans toute la capitale, qu'elles n'étaient plus à l'abri d'une arrestation, aussi innocentes soient-elles. Et cela d'autant plus que l'un des beaux-frères d'Emma, Nochum/Nathan Zimeliiovitch et son épouse Henriette, née

Zusman, furent pris quelques jours plus tard, le 28 juillet 1942, à leur domicile du 63 rue Traversière dans le XII^e arrondissement.

Alexandre sait que la rafle ne s'était pas arrêtée aux 16 et 17 juillet, mais que le quota non atteint par les autorités lança des traqueurs pour débusquer ceux qui étaient passés au travers des filets du piège tendu.

Un oncle d'Henriette, Henri Zusman, alors interné à Drancy, réussit à faire libérer le couple mais dont les circonstances exactes sont encore inconnues⁷⁵. Nochum/Nathan et Henriette survivront à la Shoah et retrouveront leurs deux fils (Michel et Raymond) hébergés par les fermiers Depeygrise de Baigts-de-Béarn.

Alexandre s'interroge encore sur le témoignage de Raymond. Non pas sur la véracité des propos qu'il lui confia en 2023, mais sur les questions que soulève le manque de précisions. On ne peut reprocher à cet homme d'une gentillesse exquise de ne relater, à 87 ans, que des flashes de souvenirs ineffaçables du jeune enfant qu'il était entre 1942 et 1944 sans les remettre dans un contexte factuel, à l'exactitude irréprochable. Raymond avait également soumis à l'historien une photo de son père pendant l'occupation, portant l'étoile au milieu d'un groupe d'hommes (sans étoiles) et dont la légende manuscrite de la main du fils était inexacte. La photographie questionne encore aujourd'hui Alexandre. Elle date forcément d'après juin 1942 mais où fut pris ce cliché de Nochum au milieu d'hommes ne portant aucun insigne distinctif, avec en arrière-plan un lieu qui



Cette photographie reste un mystère sur le lieu et la date (mais après juin 1942, et sûrement après la libération du camp de Drancy de Nochum Zimeliovitch, suite à son internement le 28 juillet 1942. La légende est donc erronée. En aucun cas elle ne put être prise à Drancy en 1941. Cela ressemble davantage à une carrière, et Nochum/Nathan est le seul homme portant une étoile sur sa veste parmi ces dizaines d'individus posant probablement autour d'un patron au milieu, au premier plan (de grande taille, les mains dans les poches, chapeau clair, portant cravate, bottes en cuirs et pantalon à culotte de cheval. [Collection particulière Raymond Zimeliovitch].

⁷⁵ Témoignage de Raymond Zimeliovitch du 21 avril 2023, fils de Nochum/Nathan et de Henriette Zusman.

ressemble à une carrière ? Le père de Raymond se retrouvait-il au milieu d'un GTE⁷⁶ dans le sud-ouest de la France ?

Alors que la lumière du jour s'estompe sur les côteaux de l'Omois qui entoure sa maison, Alexandre se reconcentre sur les dernières traces de la vie d'Emma, Nicole, Berthe et Jacqueline. Il reprend ses feuillets d'archive, en particulier les derniers reçus du Service Historique de la Défense de Caen concernant les dossiers individuels des « Mort en déportation ». Il les avait reçus la semaine précédente, après six mois d'attente. Il en tremble encore quand il découvre sur sa boîte mail la réponse de l'expéditeur tant attendu : shd-caen.charge-doc-rech.fct@intradef.gouv.fr

Le passeur de Mémoire n'était pas au bout de ses émotions. Il ouvrit précipitamment les pièces jointes du courriel, consultant chacune des trente pages que constituent ces dossiers jusqu'à ce que son cœur s'arrête de battre lorsqu'apparut sur son écran d'ordinateur un sourire esquissé sous des yeux un peu triste. Un face à face dont il ne s'attendait pas.

Il la reconnaît tout de suite avec ses épais cheveux clairs et bouclés, ornés d'une petite barrette pour retenir sa mèche. C'est une photo d'identité de la jeune Nicole qui repose depuis 1947 dans un carton de la Division des archives des victimes des conflits contemporains du Ministère de la Défense. Elle est agrafée sur une fiche cartonnée de couleur ocre et sur laquelle est mentionnée au crayon noir : son nom, sa date de naissance et l'adresse *du 23 Faubourg Saint-Denis, Paris 10^e*. Une autre mention écrite en verticale au crayon bleu, un mot illisible et un numéro souligné : 56 490. Aucune date n'est inscrite. L'adresse est celle où les Tavlitzki s'installèrent au début des années 1910 et où vivait encore Moshe, le grand-père maternel de Nicole.

⁷⁶ Groupement de Travailleurs Etrangers "Art.1^{er} de la Loi du 27 septembre 1940 : Les étrangers de sexe masculin, âgés de plus de 18 ans et de moins de 55 pourront, aussi longtemps que les circonstances l'exigent, être rassemblés dans des groupements d'étrangers s'ils sont en surnombre dans l'économie nationale et si, ayant cherché refuge en France, ils se trouvent dans l'impossibilité de regagner leur pays d'origine."



Nicole Zimeliiovitch, date inconnue [Sources SHD de Caen, cote AC 21 P 552314].



Alexandre reste de longues minutes à contempler ce visage qui a fini par le hanter depuis toutes ces années de recherche. Il ne peut s'empêcher de rapprocher cette photographie à celle que lui avait confié Nicole Davidson en 2017.

- Quel âge a-t-elle sur cette photographie, s'empresse-t-il de s'interroger. Plus âgée que sur la précédente photo ? Elle est plus maigre. Sont-ce les conséquences des privations et des rations alimentaires que subit la population pendant l'occupation ?

Il cesse de partir en conjecture en se détachant difficilement de l'innocence de ce regard. Alexandre en revient aux faits, indubitables, qu'il a pu rassembler. Il reprend son manuscrit pour poursuivre son récit en décrochant une question depuis longtemps épinglée sur son panneau en liège. Il se doutait depuis le début de ses investigations que l'arrestation avait dû se dérouler fin juillet ou au cours du mois d'août 1942 :

Mais quel jour exactement furent-elles emmenées dans leur première geôle ?

Dans les archives qu'il venait de recevoir, il avait enfin la réponse.



Jacqueline Tavlitzki [Source : MXII_587, Mémorial de la Shoah].

Après la rafle du Veld 'hiv', Emma et Berthe se résignèrent à tenter de franchir la frontière interdite qui coupait la France en deux. Une première tentative de passer la ligne de démarcation dans une charrette à foin échoua. Jacqueline, la cousine de Nicole qui avait presque 18 ans, fut prise de panique, saisie par la peur, une fois dissimulée sous le foin. Elles retournèrent finalement à Paris pour y prendre un train pour Bordeaux jusqu'à la gare de Coutras (en Gironde), non loin de la ligne à franchir.

Le 13 août 1942, les deux mamans et leurs filles montèrent dans le train au départ de la gare d'Austerlitz. Le lendemain, à leur descente sur le quai de Coutras, elles furent accueillies par la police française qui les arrêta sur le champ. Dénonciation ou suspicion après un contrôle de papiers ?

René, dans un témoignage de 2001, affirma qu'elles avaient été dénoncées mais l'historien n'a, à ce jour, retrouvé aucune mention qui le confirme.

Quoiqu'il en soit, les policiers les emmenèrent à la Prison de Libourne, sous-préfecture de Gironde.

IV. - RENSEIGNEMENTS RELATIFS À L'ARRÊSTATION ET L'EXÉCUTION, L'INTERNEMENT OU LA DÉPORTATION.		Colonne réservée à l'Administration.
A. ARRÊSTATION.		
Date :	14 août 1942	Lieu : Zone de démarcation (Coutras)
Autorité qui a procédé à l'arrestation (1) :	Police Française	
Circonstances :	La déportée voulait de suite se rendre en zone libre pour y retrouver sa famille et ayant été arrêtée par la Police Française.	
V. - RENSEIGNEMENTS RELATIFS AU MOTIF DE L'EXÉCUTION, DE L'INTERNEMENT OU DE LA DÉPORTATION.		
La déportée voulait de suite se rendre en zone libre avec sa fillette pour y retrouver sa famille et ayant été arrêtée par la Police Française.		

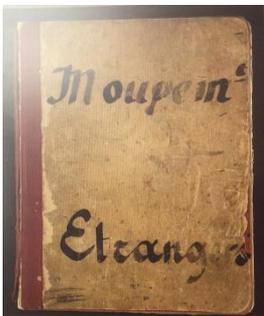
Témoignage déposé par Benjamin Zimeliovitsh, le 5 janvier 1953, auprès du Ministère des anciens combattants et victimes de guerre [Source SHD Caen, cote AC 21 P 552315].

Alexandre bute sur les mots, ses mains n'arrivent plus à traduire la révolte de ses pensées. Il lève les yeux sur la pendule suspendue au-dessus de son bureau. Il désirerait tant reculer ces aiguilles dans le temps et remonter à la minute même où la fillette comprit dans le regard perdu de sa maman, probablement à bout de nerf ou paralysée par l'inévitable réalité, que le voyage vers papa et son grand frère

s'arrêtait dans cette maudite gare. Alexandre voudrait que cette terrible scène n'ait jamais eu lieu. Il voudrait y déposer un grain de sable qui aurait enrayé le cours de cet événement pour que la petite ne pénètre jamais dans cette prison aux murs massifs et au donjon menaçant qui dut l'effrayer.



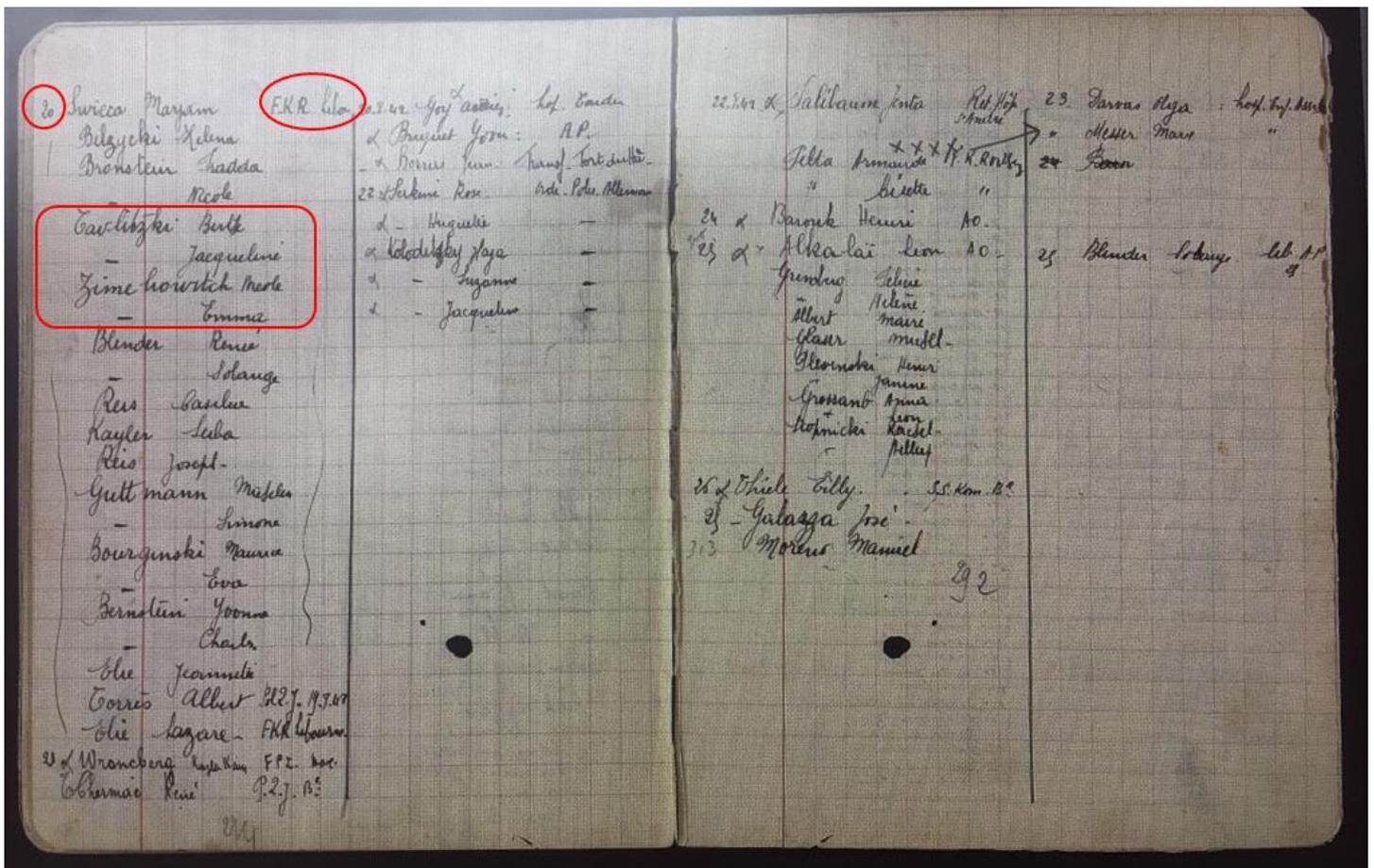
Prison de Libourne. [Archive France 3 Aquitaine].



Couverture du registre appelé « Mouvement des étrangers », pour les entrées et les sorties du camp de Mérignac en 1941 et 1942. [Archives départementales de Gironde, cote 71W27]

Elles restèrent internées dans la prison de Libourne jusqu'au 20 août 1942 avant d'être transférées par la *Feldkommandantur* de la ville au camp de Mérignac à Bordeaux, dans l'annexe du Bacalan.

En consultant le registre « Mouvement des étrangers », c'est-à-dire les entrées et les sorties du camp, Alexandre retrouve bien, à la page du 20 août, la trace d'Emma, Nicole, Berthe et Jacqueline, au milieu d'une liste de Juifs arrêtés dans l'arrondissement de Libourne.



20 = 20 août 1942

F.K.R. Libou. = amenés par la Feldkommandantur de Libourne. Sur chaque page de ce registre, la colonne de gauche correspond aux entrants, la colonne de droite, les sortants.

[Archives départementales de Gironde, cote 71W27].

Cette annexe se trouvait dans le quartier de Bacalan, au nord de Bordeaux, sur un quai au bord de la Garonne. Elle dépendait du camp de Mérignac et fut ouverte en 1942 quand les effectifs du camp principal dépassaient les 500 détenus après la rafle des Juifs de la région perpétuée et orchestrée par le préfet Maurice Papon à la mi-juillet.

Tout près de leur lieu d'internement, Nicole, Emma, Berthe et Jacqueline, rongées par leurs conditions de détention au milieu d'autres enfants, de parents et de vieillards prostrés dans leurs pensées, ne se doutèrent pas que les autorités françaises et allemandes étaient en train de sceller leur sort. Un sort dont il n'était pas possible d'imaginer, même dans les pires cauchemars.

Suite à une demande de la préfecture, le *Hauptsturmführer SS*, Hans Luther, chef de la Sipo-SD de la région de Bordeaux refusa le 21 de libérer les enfants et les vieillards juifs internés dans le camp de Mérignac en raison de l'ordre reçu de ses supérieurs de ne plus séparer les enfants de moins de 16 ans (pas encore déportables depuis les rafles de juillet), de leurs parents et qu'ils partiront

désormais ensemble. Il signale à l'occasion qu'un transport vers Drancy est prévu dans quelques jours⁷⁷. Le lendemain, Maurice Papon s'honorait dans un courrier envoyé au chef du gouvernement, Pierre Laval, d'assurer la préparation de ce transport, à la demande des Allemands, vraisemblablement pour le mercredi 26 août., *dans lequel seraient, précise-t-il dans sa lettre, compris tous les Juifs des deux sexes, de tout âge et de toute nationalité, actuellement internés au camp de Mérignac et à l'annexe du camp de Bacalan.*

Il s'agit, pour la plupart, de Juifs arrêtés sur la ligne de démarcation tandis qu'ils tentaient de rejoindre la zone non occupée ; les autres ont été arrêtés pour infraction aux ordonnances allemandes, tel que le défaut de port de l'étoile juive.

C'est pourquoi, à la question de savoir s'il se serait fait des exceptions en faveur des enfants, des malades, des Juifs dont le conjoint est aryen, des vieillards ou des femmes de prisonniers [ndla : de guerre internés en Allemagne], il m'a été répondu qu'aucune exception ne serait faite et que l'Autorité française n'avait pas à intervenir s'agissant de Juifs qui se sont mis en infraction aux ordonnances allemandes.

De plus, il m'a été précisé que les enfants, dont les parents ont été déportés les 18 juillet dernier à l'occasion de l'opération dirigée contre les Juifs étrangers [ndla : les 15-16 juillet 1942 pour Bordeaux et sa région], devraient partir également pour Drancy, d'où ils rejoindront prochainement leurs parents [ndla : beaucoup étaient déjà assassinés dans les chambres à gaz d'Auschwitz].

J'ai fait toutes réserves sur la participation des Autorités françaises à cette opération et ai informé la Police de sûreté [Allemande] que je demandais vos instructions à ce sujet.

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir me les faire parvenir de toute urgence.

*P. le préfet régional
Le secrétaire général
Maurice Papon⁷⁸*

Rien n'empêcha le transfert. Vichy chargea le préfet régional de Bordeaux de répondre positivement aux demandes des Allemands. Maurice Papon organisa le transfert. En quelques mots, ou sous une signature d'un compte rendu, il vissait le destin de Nicole à une mort quasi certaine.

Connaissait-il les détails de la finalité de cette politique génocidaire des nazis ? Il sait surtout qu'il envoie « vers l'est » des enfants, des femmes et de vieillards vers un salut peu enviable, car incapables d'être des bras utiles à la machine de guerre du Troisième Reich.

Le 25 août 1942, une note fut envoyée de Bordeaux à Vichy informant que 450 Juifs étaient prêts à partir pour Drancy.

⁷⁷ *Calendrier de la persécution des Juifs de France, 1944-1945, éditions FFDJF, 2019, p.801*

⁷⁸ *Calendrier de la persécution des Juifs de France, 1944-1945, éditions FFDJF, 2019, p.814*

Alexandre est depuis longtemps convaincu que Nicole et ses proches font partie de cette ignoble trahison, une de plus, du gouvernement du Maréchal Pétain. Il en a la preuve formelle quand, dans ce registre du « Mouvement des étrangers », il découvre à la page du 26 août, les noms Zimeliovitch et Tavlitzki comme « sortants » du camp de Mérignac.

178. DAVOS	Joja	218. RUCIE	Clairie
179. ELS	Kogane	219. ABANDELLE	Béna
180. FURMANOWSKI	Bernard	220. TABANOWICZ	Andrée
181. FURMANOWSKI	Adolphe	221. TCHIST	Conde
182. GUYON	Jacques	222. ORNSTEIN	Yvonne
183. FELDMAN	Mariole	223. ORNSTEIN	Joséph
184. HUFF	Mathias	224. FROELICH	Anna
185. HUFF	Sylvain	225. POSTOLINE	Jana
186. HUFF	Alain	226. POLYCARP	Marguerite
187. GILGAT	Zygmund	227. PACH	Geneviève
188. HAS	Bernard	228. FUCHS	Maria
189. HOFFSTEIN	René	229. FUCHS	Lucille
190. HAC	Silvia	230. ROIS	Lucille
191. HAC	Abraham	231. ROSENBERG	Marguerite
192. HANAN	Emile	232. LUNDMAN	Marcelle
193. HASSON	HANA	233. JAFFMAN	Lucienne
194. HAYON	MAURICE	234. MIZOGUCHI	Helene
195. LEWENTZ	Emile	235. WILSON	Maxime
196. LEWENTZ	Mathias	236. TAVLITZKI	Bonnie
197. LEWIS	Samuel	237. TRUCZYNSKI	Geneviève
198. LEWIS	Samuel	238. ZIMELIOVITCH	Alcega
199. LEWIS	Samuel	239. ZIMELIOVITCH	Emma
200. LEWIS	Samuel	240. STAPIN	Antoine
201. LEWIS	Samuel	241. STAPIN	Antoine
202. LEWIS	Samuel	242. STAPIN	Antoine
203. LEWIS	Samuel	243. STAPIN	Antoine
204. LEWIS	Samuel	244. STAPIN	Antoine
205. LEWIS	Samuel	245. STAPIN	Antoine
206. LEWIS	Samuel	246. STAPIN	Antoine
207. LEWIS	Samuel	247. STAPIN	Antoine
208. LEWIS	Samuel	248. STAPIN	Antoine
209. LEWIS	Samuel	249. STAPIN	Antoine
210. LEWIS	Samuel	250. STAPIN	Antoine
211. LEWIS	Samuel	251. STAPIN	Antoine
212. LEWIS	Samuel	252. STAPIN	Antoine
213. LEWIS	Samuel	253. STAPIN	Antoine
214. LEWIS	Samuel	254. STAPIN	Antoine
215. LEWIS	Samuel	255. STAPIN	Antoine
216. LEWIS	Samuel	256. STAPIN	Antoine
217. LEWIS	Samuel	257. STAPIN	Antoine
218. LEWIS	Samuel	258. STAPIN	Antoine
219. LEWIS	Samuel	259. STAPIN	Antoine
220. LEWIS	Samuel	260. STAPIN	Antoine
221. LEWIS	Samuel	261. STAPIN	Antoine
222. LEWIS	Samuel	262. STAPIN	Antoine
223. LEWIS	Samuel	263. STAPIN	Antoine
224. LEWIS	Samuel	264. STAPIN	Antoine
225. LEWIS	Samuel	265. STAPIN	Antoine
226. LEWIS	Samuel	266. STAPIN	Antoine
227. LEWIS	Samuel	267. STAPIN	Antoine
228. LEWIS	Samuel	268. STAPIN	Antoine
229. LEWIS	Samuel	269. STAPIN	Antoine
230. LEWIS	Samuel	270. STAPIN	Antoine
231. LEWIS	Samuel	271. STAPIN	Antoine
232. LEWIS	Samuel	272. STAPIN	Antoine
233. LEWIS	Samuel	273. STAPIN	Antoine
234. LEWIS	Samuel	274. STAPIN	Antoine
235. LEWIS	Samuel	275. STAPIN	Antoine
236. LEWIS	Samuel	276. STAPIN	Antoine
237. LEWIS	Samuel	277. STAPIN	Antoine
238. LEWIS	Samuel	278. STAPIN	Antoine
239. LEWIS	Samuel	279. STAPIN	Antoine
240. LEWIS	Samuel	280. STAPIN	Antoine
241. LEWIS	Samuel	281. STAPIN	Antoine
242. LEWIS	Samuel	282. STAPIN	Antoine
243. LEWIS	Samuel	283. STAPIN	Antoine
244. LEWIS	Samuel	284. STAPIN	Antoine
245. LEWIS	Samuel	285. STAPIN	Antoine
246. LEWIS	Samuel	286. STAPIN	Antoine
247. LEWIS	Samuel	287. STAPIN	Antoine
248. LEWIS	Samuel	288. STAPIN	Antoine
249. LEWIS	Samuel	289. STAPIN	Antoine
250. LEWIS	Samuel	290. STAPIN	Antoine
251. LEWIS	Samuel	291. STAPIN	Antoine
252. LEWIS	Samuel	292. STAPIN	Antoine
253. LEWIS	Samuel	293. STAPIN	Antoine
254. LEWIS	Samuel	294. STAPIN	Antoine
255. LEWIS	Samuel	295. STAPIN	Antoine
256. LEWIS	Samuel	296. STAPIN	Antoine
257. LEWIS	Samuel	297. STAPIN	Antoine
258. LEWIS	Samuel	298. STAPIN	Antoine
259. LEWIS	Samuel	299. STAPIN	Antoine
260. LEWIS	Samuel	300. STAPIN	Antoine
261. LEWIS	Samuel	301. STAPIN	Antoine
262. LEWIS	Samuel	302. STAPIN	Antoine
263. LEWIS	Samuel	303. STAPIN	Antoine
264. LEWIS	Samuel	304. STAPIN	Antoine
265. LEWIS	Samuel	305. STAPIN	Antoine
266. LEWIS	Samuel	306. STAPIN	Antoine
267. LEWIS	Samuel	307. STAPIN	Antoine
268. LEWIS	Samuel	308. STAPIN	Antoine
269. LEWIS	Samuel	309. STAPIN	Antoine
270. LEWIS	Samuel	310. STAPIN	Antoine
271. LEWIS	Samuel	311. STAPIN	Antoine
272. LEWIS	Samuel	312. STAPIN	Antoine
273. LEWIS	Samuel	313. STAPIN	Antoine
274. LEWIS	Samuel	314. STAPIN	Antoine
275. LEWIS	Samuel	315. STAPIN	Antoine
276. LEWIS	Samuel	316. STAPIN	Antoine
277. LEWIS	Samuel	317. STAPIN	Antoine
278. LEWIS	Samuel	318. STAPIN	Antoine
279. LEWIS	Samuel	319. STAPIN	Antoine
280. LEWIS	Samuel	320. STAPIN	Antoine
281. LEWIS	Samuel	321. STAPIN	Antoine
282. LEWIS	Samuel	322. STAPIN	Antoine
283. LEWIS	Samuel	323. STAPIN	Antoine
284. LEWIS	Samuel	324. STAPIN	Antoine
285. LEWIS	Samuel	325. STAPIN	Antoine
286. LEWIS	Samuel	326. STAPIN	Antoine
287. LEWIS	Samuel	327. STAPIN	Antoine
288. LEWIS	Samuel	328. STAPIN	Antoine
289. LEWIS	Samuel	329. STAPIN	Antoine
290. LEWIS	Samuel	330. STAPIN	Antoine
291. LEWIS	Samuel	331. STAPIN	Antoine
292. LEWIS	Samuel	332. STAPIN	Antoine
293. LEWIS	Samuel	333. STAPIN	Antoine
294. LEWIS	Samuel	334. STAPIN	Antoine
295. LEWIS	Samuel	335. STAPIN	Antoine
296. LEWIS	Samuel	336. STAPIN	Antoine
297. LEWIS	Samuel	337. STAPIN	Antoine
298. LEWIS	Samuel	338. STAPIN	Antoine
299. LEWIS	Samuel	339. STAPIN	Antoine
300. LEWIS	Samuel	340. STAPIN	Antoine
301. LEWIS	Samuel	341. STAPIN	Antoine
302. LEWIS	Samuel	342. STAPIN	Antoine
303. LEWIS	Samuel	343. STAPIN	Antoine
304. LEWIS	Samuel	344. STAPIN	Antoine
305. LEWIS	Samuel	345. STAPIN	Antoine
306. LEWIS	Samuel	346. STAPIN	Antoine
307. LEWIS	Samuel	347. STAPIN	Antoine
308. LEWIS	Samuel	348. STAPIN	Antoine
309. LEWIS	Samuel	349. STAPIN	Antoine
310. LEWIS	Samuel	350. STAPIN	Antoine
311. LEWIS	Samuel	351. STAPIN	Antoine
312. LEWIS	Samuel	352. STAPIN	Antoine
313. LEWIS	Samuel	353. STAPIN	Antoine
314. LEWIS	Samuel	354. STAPIN	Antoine
315. LEWIS	Samuel	355. STAPIN	Antoine
316. LEWIS	Samuel	356. STAPIN	Antoine
317. LEWIS	Samuel	357. STAPIN	Antoine
318. LEWIS	Samuel	358. STAPIN	Antoine
319. LEWIS	Samuel	359. STAPIN	Antoine
320. LEWIS	Samuel	360. STAPIN	Antoine
321. LEWIS	Samuel	361. STAPIN	Antoine
322. LEWIS	Samuel	362. STAPIN	Antoine
323. LEWIS	Samuel	363. STAPIN	Antoine
324. LEWIS	Samuel	364. STAPIN	Antoine
325. LEWIS	Samuel	365. STAPIN	Antoine
326. LEWIS	Samuel	366. STAPIN	Antoine
327. LEWIS	Samuel	367. STAPIN	Antoine
328. LEWIS	Samuel	368. STAPIN	Antoine
329. LEWIS	Samuel	369. STAPIN	Antoine
330. LEWIS	Samuel	370. STAPIN	Antoine
331. LEWIS	Samuel	371. STAPIN	Antoine
332. LEWIS	Samuel	372. STAPIN	Antoine
333. LEWIS	Samuel	373. STAPIN	Antoine
334. LEWIS	Samuel	374. STAPIN	Antoine
335. LEWIS	Samuel	375. STAPIN	Antoine
336. LEWIS	Samuel	376. STAPIN	Antoine
337. LEWIS	Samuel	377. STAPIN	Antoine
338. LEWIS	Samuel	378. STAPIN	Antoine
339. LEWIS	Samuel	379. STAPIN	Antoine
340. LEWIS	Samuel	380. STAPIN	Antoine
341. LEWIS	Samuel	381. STAPIN	Antoine
342. LEWIS	Samuel	382. STAPIN	Antoine
343. LEWIS	Samuel	383. STAPIN	Antoine
344. LEWIS	Samuel	384. STAPIN	Antoine
345. LEWIS	Samuel	385. STAPIN	Antoine
346. LEWIS	Samuel	386. STAPIN	Antoine
347. LEWIS	Samuel	387. STAPIN	Antoine
348. LEWIS	Samuel	388. STAPIN	Antoine
349. LEWIS	Samuel	389. STAPIN	Antoine
350. LEWIS	Samuel	390. STAPIN	Antoine
351. LEWIS	Samuel	391. STAPIN	Antoine
352. LEWIS	Samuel	392. STAPIN	Antoine
353. LEWIS	Samuel	393. STAPIN	Antoine
354. LEWIS	Samuel	394. STAPIN	Antoine
355. LEWIS	Samuel	395. STAPIN	Antoine
356. LEWIS	Samuel	396. STAPIN	Antoine
357. LEWIS	Samuel	397. STAPIN	Antoine
358. LEWIS	Samuel	398. STAPIN	Antoine
359. LEWIS	Samuel	399. STAPIN	Antoine
360. LEWIS	Samuel	400. STAPIN	Antoine
361. LEWIS	Samuel	401. STAPIN	Antoine
362. LEWIS	Samuel	402. STAPIN	Antoine
363. LEWIS	Samuel	403. STAPIN	Antoine
364. LEWIS	Samuel	404. STAPIN	Antoine
365. LEWIS	Samuel	405. STAPIN	Antoine
366. LEWIS	Samuel	406. STAPIN	Antoine
367. LEWIS	Samuel	407. STAPIN	Antoine
368. LEWIS	Samuel	408. STAPIN	Antoine
369. LEWIS	Samuel	409. STAPIN	Antoine
370. LEWIS	Samuel	410. STAPIN	Antoine
371. LEWIS	Samuel	411. STAPIN	Antoine
372. LEWIS	Samuel	412. STAPIN	Antoine
373. LEWIS	Samuel	413. STAPIN	Antoine
374. LEWIS	Samuel	414. STAPIN	Antoine
375. LEWIS	Samuel	415. STAPIN	Antoine
376. LEWIS	Samuel	416. STAPIN	Antoine
377. LEWIS	Samuel	417. STAPIN	Antoine
378. LEWIS	Samuel	418. STAPIN	Antoine
379. LEWIS	Samuel	419. STAPIN	Antoine
380. LEWIS	Samuel	420. STAPIN	Antoine
381. LEWIS	Samuel	421. STAPIN	Antoine
382. LEWIS	Samuel	422. STAPIN	Antoine
383. LEWIS	Samuel	423. STAPIN	Antoine
384. LEWIS	Samuel	424. STAPIN	Antoine
385. LEWIS	Samuel	425. STAPIN	Antoine
386. LEWIS	Samuel	426. STAPIN	Antoine
387. LEWIS	Samuel	427. STAPIN	Antoine
388. LEWIS	Samuel	428. STAPIN	Antoine
389. LEWIS	Samuel	429. STAPIN	Antoine
390. LEWIS	Samuel	430. STAPIN	Antoine
391. LEWIS	Samuel	431. STAPIN	Antoine
392. LEWIS	Samuel	432. STAPIN	Antoine
393. LEWIS	Samuel	433. STAPIN	Antoine
394. LEWIS	Samuel	434. STAPIN	Antoine
395. LEWIS	Samuel	435. STAPIN	Antoine
396. LEWIS	Samuel	436. STAPIN	Antoine
397. LEWIS	Samuel	437. STAPIN	Antoine
398. LEWIS	Samuel	438. STAPIN	Antoine
399. LEWIS	Samuel	439. STAPIN	Antoine
400. LEWIS	Samuel	440. STAPIN	Antoine
401. LEWIS	Samuel	441. STAPIN	Antoine
402. LEWIS	Samuel	442. STAPIN	Antoine
403. LEWIS	Samuel	443. STAPIN	Antoine
404. LEWIS	Samuel	444. STAPIN	Antoine
405. LEWIS	Samuel	445. STAPIN	Antoine

[Archives départementales de Gironde, cote 71W27].

Sur ce registre de cahier d'écolier, sur la colonne des « sortants », lignes 236 à 239, elles ne sont que quatre noms dans une liste interminable de 445 vies destinées à l'annihilation. Mais leurs calvaires avaient encore bien des kilomètres à parcourir.

Pour ne rien omettre des rigueurs administratives, le commandant du camp de Mérignac parapha une liste de ces « déplacés », en y ajoutant leurs dates de naissance, leurs nationalités et l'adresse de leurs domiciles :

2 CXXXV-72

39-LAVIE Claire	20.3.1896.PARIS	France	13, rue Carpentier PARIS
40-ABOURDETTE Blima	19.12.99.LODZ	Polonaise	8,rue Tesson .PARIS
41-FURDENTE André	7.2.1925.BAUME	Franc	D ^e
42-LARINO Esther	15.11.07.POLOGNE	Ponaise	BAGOLET Seine
43-RESSER Charlotte	30.12.1930.PARIS	Franc	166,rue St-maur PARIS
44-OINSTEIN Jeanne	8.12.1921.PARIS	D ^e	8,rue Louis Gode .PARIS
45-QUINTEIN Sophie	11.12.1915.GOLDET	Polonaise	11,rue Grépin du Gaat .PARIS
46-VERLESSEIN Chava	10.8.1902.MOGILEWICA	D ^e	19,rue L. Boumet .PARIS
47-PAETELIK Sara	11.4.1918. PARIS	France	60,rue du Roi de Sicile PARIS
48-FURAJOSSEMar Jen	10.8.1912. VA SOVIE	Polonaise	36,rue de Bondy PARIS
49-VELLA A. Isaac	25.1.1905.PARIS	France	15,rue de Belesme .PARIS
50-PELCA Yvette	10.6.1937. PARIS	Franc	D ^e
51-REBERS Marie	25.11.1897. DELAY	Belge	15, rue uperrat .PARIS
52-REIS Gertruda	22.2.1901.KOENIGSDURG	Allemande	87, Bd Ney PARIS
53-ROSENWALD Marguerite	5.8.1889. LILLE	France	57, rue de Courcelles .PARIS
54-SUSSMANN Marie	21.1.18851 SERASBOURG	D ^e	III, Place Luttoa .PARIS
55-SUSSMANN Selma	22.6.1901. REIMS	D ^e	D ^e
56-SZERSBOGOWSKI Hélène	3.4.1920 REMLIN	Allemande	18, rue J.J. Rousseau NEORT
57-STOJENSKI Suzanne	30.12.1917.VOHEIN	Polonaise	57, rue Fabal REIMS
58-STOJENSKI Charlotte	6.12.1929.REIMS	Franc	D ^e
59-SZCZAPKA-Berthe	3.11.1907.VARSOVIE	Polonaise	5, rue G. Lardonnol .PARIS
60-ZAVLITZKI Berthe	24.9.1896.PARIS	France	5,rue Molibre .PARIS
61-ZAVLITZKI Jacqueline	23.9.1924. PARIS	D ^e	D ^e
62-LIMOLOWITZON Nicole	21.12.1932. PARIS	D ^e	80, rue de Provence .PARIS
63-SIBELIOWITZON Emma	11.8.1901. R. SIELE	Russe	D ^e
64-SZUPRIET Kelly	8.4.1937.NANCY	France	Senes
65-SZUPRIKI Rachel	28.4.1940. NANCY	D ^e	D ^e
66-GROSSHART Anna	1938. NANCY	D ^e	BRASSE
67-JANOWSKI Jeanine	16.8.1938.NANCY	D ^e	Sutichel de France

Total: 54 femmes
8 enfants

Annexe de Bacalan, le 25 Août 1942

LE DIRECTEUR DU CAMP D'INTERNEMENT DE DRANCY

Extrait de la dernière page de la liste signée par le directeur du camp de Mérignac récapitulant les transferts d'internés juifs de l'annexe du Bacalan vers Drancy le 25 août 1942. [Source : Archives du Mémorial de la Shoah, cote CXXXV1-72].

Ces sélectionnés reçurent d'abord, selon le rapport du préfet, des vivres comprenant pour chaque personne : des pommes de terre bouillies, des conserves, des fromages, des fruits et de la confiture. Ils furent ensuite amenés en bus à la gare de Bordeaux Saint-Jean à 20h30, le 25 août, pour être montés dans un « train spécial » sous la surveillance de 15 agents de Police. Avant le lever du jour, le convoi s'ébranla le 26 août, vers Drancy, d'une langueur moribonde.

Les 445 Juifs de Mérignac arrivèrent au camp de Drancy et furent enregistrés à la date du 27 août sur les registres du camp. Nicole, Jacqueline, Berthe et Emma n'y restèrent que cinq jours avant d'être transférées dans une autre antichambre de la mort située dans le département du Loiret : le camp de Pithiviers. Les autorités voulaient faire de la place dans la cité de la Muette de Drancy car arrivaient massivement des convois de Juifs arrêtés dans la zone libre. Le gouvernement de Vichy n'était plus à une trahison près, et le 26 août 1942, il dépassa des sommets d'infamie. Le jour où Nicole et ses proches quittaient le camp Mérignac, la police de René Bousquet rafla 6 584 Juifs (sur 14 000 prévus) dans les départements de la zone libre. Fait unique dans l'histoire de la Shoah en Europe, la France fut le seul pays⁷⁹ qui livra des Juifs d'un territoire non occupé par les Allemands.

Sur le bref séjour de Nicole au camp de Drancy, Alexandre sortit de ces dossiers d'archives une copie d'une photographie prise à Drancy par les

⁷⁹ Nous pouvons également mentionner la Bulgarie, alliée de l'Allemagne nazi, qui livra également les Juifs qui se trouvaient dans les territoires nouvellement occupés par l'armée bulgare, après l'invasion par les forces allemandes de la Yougoslavie et de la Grèce en avril 1941. Pour la Yougoslavie, l'essentiel de la Macédoine du Vardar - actuelle Macédoine du Nord - et la ville serbe de Pirot, et pour la Grèce, la Thrace occidentale et la Macédoine orientale.

Allemands. Une photo bien connue des historiens de la Shoah et que l'on retrouve dans plusieurs publications spécialisées. Elle montre des femmes et des enfants faisant la vaisselle en 1942 dans le lavoir du camp. Cette copie a été confiée à Alexandre par Nicole Davidson lors de leur dernière rencontre à Paris, l'été dernier.

Elle fait partie de « la légende de la famille Zimeliovitch ». Depuis qu'ils avaient découvert cette photographie dans un livre, ils étaient persuadés de reconnaître Berthe, Jacqueline et Nicole. Quand Alexandre l'eut entre les mains, il fut lui aussi troublé par la ressemblance, surtout avec la petite fille au centre du cliché qui regarde le photographe. Nicole ? C'est à s'y méprendre. Mais deux choses ne collent pas.

Cette photographie est extraite d'un reportage photo établi par un certain monsieur Wagner à usage interne des services de propagande allemands, intitulé *Mesures antisémites*, avec cette légende : *Juden beim Wäschewaschen*⁸⁰. Elle a été prise le 3 décembre 1942. Nicole et ses proches n'étaient plus à Drancy depuis trois mois. Lorsqu'elles y étaient internées, c'était en été, et sur cette photographie, ces femmes et ces enfants sont habillés comme on peut l'être en hiver, un jour de décembre.

⁸⁰ Source : Archives du Mémorial de la Shoah, cote CCXLV_258.



Copie de la photographie prise à Drancy que possède Nicole Davidson et que sa maman Jeanne, née Shermann, lui avait remise. La ressemblance avec Nicole est frappante, celle de Jacqueline moins évidente et pour Berthe, je n'ai aucune autre photo pour comparer. Mais la date de cette photographie, 3 décembre 1942, plusieurs semaines après leur déportation à Auschwitz, annulerait le fait que ce soient bien Nicole, sa cousine Jacqueline et sa tante Berthe, indiquées et fléchées sur cette copie. Néanmoins, les relevés météorologiques de Paris en 1942 évoquent un mois de décembre où il gèle. La série de photographies prises par Wagner à Drancy pour le service de propagande sont toutes légendées au 3 décembre 1942, mais au regard des internés et de leurs tenues vestimentaires, on ne peut que s'interroger sur la date effective de ces photographies.

A nouveau ballotées dans un train, elles arrivèrent le 1er septembre 1942 dans le camp de Pithiviers. Comme l'autre camp du Loiret, Beaune-la-Rolande, il servait de camp de transit ou de vase-communicant en fonction des sureffectifs de Drancy entre 1942 et 1943. Alexandre retrouve également leurs traces dans les fiches d'internement de Pithiviers.

Jacqueline et Berthe furent affectées dans la baraque n°12 du camp, Nicole et sa maman, dans la baraque n°11. La vie au camp de Pithiviers se déroulait avec monotonie entre la faim et la crainte d'être déportée « vers l'Allemagne ». Les corvées n'étaient pas trop pénibles, mais les journées étaient très longues, tristes et angoissantes.

Camp de Pithiviers

N° d'ordre: B 12 176 1

Nom: *Tavlitzki*

Prénoms: *Berthe*

Date de naissance: *24.9.1896*

Lieu de naissance: *Paris*

Nationalité: *Française*

Profession: *Secouriste*

Situation de famille: *Mariée*

Adresse avant l'internement: *Paris*

FRAN107_F_9_5773_312322_L

Fiche d'internement de la Shoah/Mémorial de la Shoah/Archives nationales de France. Reproduction interdite sans autorisation préalable.

Fiche d'internement de Jacqueline Tavlitzki au camp de Pithiviers avec la mention, au recto, de son arrivée le 1^{er} septembre 1942 du camp de Drancy. Puis, sa remise aux A.O. (Autorités occupantes) le 20 septembre pour le départ du convoi n°35, le lendemain, vers Auschwitz. Nous retrouvons les mêmes fiches pour Nicole, Emma et Berthe.

B A R A Q U E 1 1

43 : MAY Colette	: 14- 2-1911	: Verdun	: 55, rue de Meaux PARIS
44 : BERNSTEIN Yvonne	: 17- 3-1899	: Paris	: 13, rue de Meaux Vaires s/Marne
45 : GRYNBERG Félicie	: 21- 7-1893	: Warta	: 11 bis, r. Lauriston PARIS
46 : d° Hélène	: 16- 7-1922	: Paris	: d°
47 : ORNSTEIN Sophie	: 11-12-1921	: Falatz	: 11, rue Grespin du Gast
48 : d° Jeanne	: 8-12-1921	: Paris	: 8, rue Louis Jeanne
49 : GUTMAN Simone	: 4- 5-1921	: Paris	: 8, rue St-Claude à PARIS
50 : d° Micheline	: 16-11-1926	: Paris	: d°
51 : KLOPSTEIN Denise	: 23- 7-1912	: Coulommiers	: 39, rue Beaurepaire-Coulommiers
1 : MIECHKAUF Pauline	: 25-10-1901	: Ezeronas	: 117, Fg. du Temple à PARIS
2 : ICKOWIEZ Otta	: 20-10-1915	: Prajka	: 43, Av. Philippe Auguste PARIS
3 : OSTROWIEZ Golda	: 16- 9-1905	: Varsovie	: 5, rue du Marché des Blancs Manteaux
d° Dora	: 27- 9-1924	: Paris	: d°
5 : EXIERE Yveline	: 4- 2-1924	: Paris	: 182, Bd; Haussmann à PARIS
6 : LOBEL Eliane	: 23- 2-1908	: Asnières	: 268, Fg.St-Martin à PARIS
7 :	:	:	:
8 : WAGNER Isabelle	: 16- 6-1934	: Paris	: 73, rue d'Angoulême PARIS
9 : ZIGEL Hélène	: 26- 7-1922	: Nancy	: 123, Bd. Ménilmontant Paris
10 : RAJMAN Hélène	: 19- 9-1922	: Kichinef	: 34, rue Molière Montreuil
11 : WAJNBUCH Marie	: 5- 4-1925	: Paris	: 146, rue de Paris MONTREUIL
12 : d° Dora	: 21-11-1923	: Paris	: d°
13 : ZIMELIOVITCH Herma	: 11- 8-1901	: Russie	: 80, rue de Provence PARIS
14 : d° Nicole	: 21-12-1932	: Paris	: d°
15 : BLINDER Renée	: 19- 9-1898	: Russie	: 20, rue de Bagnolet PARIS
16 : BAERY Berthe	: 5- 9-1900	: Alger	: 8, rue Monthyon PARIS
17 : GRINBACH Lucienne	: 22- 5-1892	: Epinal	: 20, rue Rochechouart PARIS
18 : HALTMAN Marthe	: 5- 1-1907	: Lille	: 10, rue Lalo PARIS 16°
19 : DUNA Hélène	: 16-11-1928	: Paris	: 8, rue Dupuis de Lôme PARIS
20 : WINFELD Emilia	: 17- 8-1922	: Paris	: 20, rue St-Nicolas PARIS
21 : FICHER Fanny	: 3- 7-1923	: Testaire	: 2, rue St-Nicolas
22 : SIN ROHIA Emma	: 8-12-1921	: Paris	: 34, rue du Fer à Moulin PARIS
23 : GOLDBERG Suzanne	: 11- 9-1923	: Paris	: Avenue du Chemin de Fer RAINC
24 : WEIL Alice	: 14-11-1920	: Ligochein	: 13, rue Ste Opportune POITIE
25 : KAMINER Raymonde	: 24- 7-1893	: Havre	: 4, Bd. Sébastopol PARIS
26 : HOPFUNG Stéphanie	: 10- 7-1921	: Metz	: 29, rue Rifaud POITIERS
27 : KOLSKY Rachel	: 14-12-1924	: Paris	: 8, rue Volta PARIS
28 : d° Paulette	: 13- 1-1926	: Paris	: d°
29 : LEVIN Sara	: 15- 9-1896	: Vilno	: 8, rue de Paris JOINVILLE-LE-PONT
30 : ELIE Jeannette	: 8- 9-1909	: Paris	: 108, rue de la Folie MERICOURT
31 : MENDEISHON Haya	: 1887	: Luiza	: 14, rue Hector Malo PARIS
32 : SEGAL	: 1888	: Toulcha	: 5, Passage Raaford PARIS
33 : GOLDENBERG Sarah	: 24- 4-1898	: Toulcha	: 12, rue Claude Lorraine PARIS
34 : WAKS Rachel	: 31- 3-1919	: Paris	: 14, rue Paul de Lamoignon PARIS
35 : d° Odile	: 27- 9-1925	: Paris	: 11, rue des Anglais PARIS
36 : LEIKINE Sylvia	: 21- 8-1918	: Paris	: 5, Passage Coker PARIS
37 : FRIEDE Clara	: 2- 7-1924	: Paris	: 2, rue Ordoner PARIS
38 : d° Aura	: 18- 2-1902	: Lublin	: d°
39 : LEVI Adèle	: 25- 6-1906	: Etain	: 20, rue de Béarn PARIS
40 : ROBIN Alice	: 25-12-1903	: Sau	: rue Alphonse PARIS
41 : CISINSKI Teuba	: 21- 8-1881	: Kalusyn	: rue Alphonse PARIS
42 : BEN ICHOU Julia	: 28- 4-1898	: Marseille	: 26, Quai des Célestins PARIS
43 : SILBERSCHMITT Esther	: 25- 3-1883	: Metzovitz	: 120, Av. des Batignolles Ste-OUEN

Liste mentionnant les présences de Nicole et Emma Zimeliovitch dans la baraque 11



Vue d'ensemble du camp de Pithiviers. La gare se trouvait, hors champ de cette photo, à une centaine de mètres du camp. La croix indique la position des baraques 11 et 12. [Archives du ministère des affaires étrangères].

En ce mois de septembre 1942, les convois de 1000 Juifs quittèrent la France vers Auschwitz à une cadence infernale, treize entre les 2 et 30 septembre, quasiment un tous les deux ou trois jours. Tous partirent de la gare du Bourget-Drancy, sauf celui du 21 septembre, le n°35, celui qui emporta Nicole, Emma, Berthe et Jacqueline. La veille, elles découvrirent dans un profond abattement leurs noms sur la liste des partants. Elles furent remises aux « Autorités Occupantes ». De la gare située à quelques mètres du camp, on les enferma dans des wagons à bestiaux avec 999 autres partants : 539 hommes, 464 femmes, dont 168 enfants de moins de 18 ans⁸¹.

⁸¹ Source : Alexandre Doulut, Sandrine Labeau et Serge Klarsfeld, *Mémorial des 3943 rescapés juifs de France*, éditions FFDJF, 2018].

Le train s'ébranla à 6 h15 de Pithiviers, sous le regard du directeur de la police française antijuive, Jacques Schweblin, antisémite fanatique, qui s'était déplacé pour l'occasion et livrer des Juifs de Paris que son service avait arrêté pour infraction à la réglementation antijuive. Cela permit d'atteindre le nombre de 1000 que les services d'Adolf Eichmann à Berlin exigeaient pour constituer un convoi.

506

ZILBERMANN	CIAMA	KIERMION
6 09 97	PITHIVIERS	CONVOI DU 30 07 42
ZILBERSZTAJN	RAJZLA	LOUPITZAND
7 05 94	BEAUNE	CONVOI DU 05 08 42
ZILBERSTEIN	ELIANE	PARIS
36	BEAUNE	CONVOI DU 19 08 42
ZILBERSTEIN	PINKUS	KIELCE
12 10 02	PITHIVIERS	CONVOI DU 17 07 42
ZILBERSTEIN	ZLATA MINSKI	VARSOVIE
6 07 05	BEAUNE	CONVOI DU 07 08 42
ZILBERT	SCHLOMAN	RUSSIE
7 08 93	PITHIVIERS	CONVOI DU 30 07 42
ZILBERVASSER	IDA FUKS	BIEZYN
98	PITHIVIERS	CONVOI DU 02 08 42
ZILBERSZTAJN	ESTHERA	KUSCH
27	BEAUNE	CONVOI DU 05 08 42
ZIMELIOWITCH	EMMA TAVLITZKI	RUSSIE
11 08 1	PITHIVIERS	CONVOI DU 20 09 42
ZIMELIOWITCH	NICOLE	PARIS
21 12 32	PITHIVIERS	CONVOI DU 20 09 42
ZIMMERMAN	LORETTE	PARIS
30 04 29	PITHIVIERS	CONVOI DU 06 08 42
ZIMMERMAN	LEON	TOMASZOW
10 04 91	PITHIVIERS	CONVOI DU 30 07 42
ZIMMERMAN	PAULINE	SALONIQUE
25 12 98	PITHIVIERS	CONVOI DU 06 08 42
ZINDERMAN	MALCA	BALTA
12 11 09	PITHIVIERS	CONVOI DU 06 08 42
ZINDORF	EUGENE	SIERINAWOVICE
6 04 28	PITHIVIERS	CONVOI DU 06 08 42
ZINGER	ADELE	VARSOVIE
6 07 01	PITHIVIERS	CONVOI DU 06 08 42
ZINGER	PINKUS	RAWA
27 02 07	PITHIVIERS	CONVOI DU 25 06 42

Liste de l'ensemble des déportés juifs de France partis des camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande entre mai et septembre 1942 [Source : International Tracing Service de Bad Arolsen en Allemagne].

Alexandre retire les deux dernières questions inscrites sur son tableau en liège :

Comment s'était déroulé l'effroyable transport du convoi n°35 du 21 septembre 1942 ? Que se passa-t-il sur la Judenrampe d'Auschwitz, le 23 septembre 1942, à l'arrivée du convoi de Nicole ?

Comme pour les dizaines de milliers de Juifs déportés de France qui ne sont jamais revenus des camps d'extermination, Alexandre sait qu'il est quasiment impossible de connaître la vérité sur ce qu'ils subirent, heure par heure, sur leurs calvaires jusqu'aux seuils des chambres à gaz sans être enregistrés dans les services administratifs du camp. Surtout les enfants, inaptes aux travaux de forçats que firent subir les SS et les kapos d'Auschwitz, à part de très rares exceptions qui ont survécu. Soit parce que ces enfants de 14-17 ans avaient menti sur leur âge au moment de la sélection, soit parce qu'ils servirent de cobayes aux médecins SS et étaient miraculeusement encore en vie en 1945.

Mais pour se rapprocher au plus près des conditions abominables du convoi de la fillette, de sa maman, de sa tante et de sa cousine, Alexandre passa des journées entières dans la salle de lecture du Mémorial de la Shoah pour visionner les témoignages enregistrés⁸², au début des années 2000, de ceux qui avaient survécu à ce transport et en reprenant les travaux récemment publiés par Serge Klarsfeld, Alexandre Doulut et Sandrine Labeau.

Ils étaient entassés, 80 à 100, dans ces wagons à bestiaux 40 x 8⁸³, Nicole serrée contre sa mère, dans une chaleur épouvantable et une odeur insupportable. Deux heures après le départ du train de Pithiviers, il s'arrêta. Les déportés entendirent des coups de feu, plusieurs jeunes avaient scié les barreaux d'une petite ouverture du wagon, avec des outils dissimulés dans leurs affaires, avant de se glisser à l'extérieur. Le cinquième a été vu, ramené dans le wagon. Après, les SS étaient passés dans tous les wagons en disant : « S'il y a une seule évasion, tout le wagon sera fusillé à l'arrivée ! ».

Dans un autre wagon, un autre groupe de jeunes tenta sa chance, malgré la sentence des SS. Ils avaient sur eux un énorme couteau de boucher. Dans le coin du wagon, il y avait la tinette, un sot. Ils commencèrent à faire un trou dans le sol

⁸² Addy Fuchs, Charles Lichstenstein, Gérard Sananes, Léon Zygel, Raoul Swiecznik, Salomon Goutman, Henri Schnur.

⁸³ 40 personnes ou 8 chevaux.

en bois, sous le récipient, pour se laisser glisser sous le wagon ; lorsqu'un homme s'était approché d'eux, un juif religieux qui leur dit : « Les jeunes, vous allez vous évader, et nous, les vieillards, les femmes, les enfants, on va être fusillés ». Mais ils ont continué, et d'autres sont venus les empêcher. Ce vieil homme pieux, qui avait tenté d'organiser ce wagon pour que cela ne dégénère pas en folie furieuse, avait demandé de rassembler toute la nourriture, de la partager équitablement et d'en donner un peu plus aux faibles. Les jeunes finirent par se résoudre à ne pas s'évader et d'aider ce vieil homme. Ce dernier se servit néanmoins du trou creusé sous la tinette pour la vider sur le ballaste quand elle était pleine et emmenait près de la petite fenêtre, ceux qui étouffaient du fait de la chaleur et de la promiscuité de tous ces gens entassés dans ce wagon⁸⁴. Léon Zygel (14 ans) confirma : « Les gens étaient au bord de la folie, tassés les uns sur les autres, pas de place pour s'allonger, on manquait d'air. Il fallait imposer une discipline pour pouvoir aller respirer ».

L'inferral « voyage » dura trois jours et deux nuits lorsque, soudain, les portes s'ouvrirent. Le train s'était arrêté à Kosel⁸⁵, 120 kilomètres avant Auschwitz. Sous les ordres et les insultes vociférés par les SS, les aboiements des chiens, toutes canines menaçantes, on exhorta les hommes de 16 à 40 ans à descendre. Certains, légèrement plus jeunes, comme Addy ou Léon, se jetèrent sur ce quai. Un SS repéra Addy et lui cria à coup de crosse : « Trop petit, remonte dans le train ! ». Une fois le dos tourné du SS, il se dissimula dans la foule des hommes sur le ballaste. A ce moment-là, il ne savait pas que lui et les 220 qui descendirent à Kosel, avaient choisi le bon chemin vers une chance de survivre. 31 d'entre eux, seront encore en vie en 1945.

Puis les portes des wagons du convoi n°35 s'étaient refermées sur les vieillards, les femmes et les enfants. Il se dirigea jusqu'à la *Judenrampe* d'Auschwitz. A ce terminus, 300 hommes et 144 femmes furent enregistrés comme *Häftlinge* ou *Stücke* avec un numéro de matricule tatoué sur l'avant-bras gauche⁸⁶. Tous périrent avant la libération du camp. Quant à tous les autres, Nicole, les enfants accrochés à leur mère ou les vieillards furent assassinés dès leur arrivée dans les chambres à gaz du *bunker I* ou du *bunker II* de Birkenau, à 1500 mètres de la rampe de sélection. C'étaient deux maisons paysannes à l'orée d'un bois de bouleaux (Birkenau en allemand), d'environ 120 m² chacune, qui ont

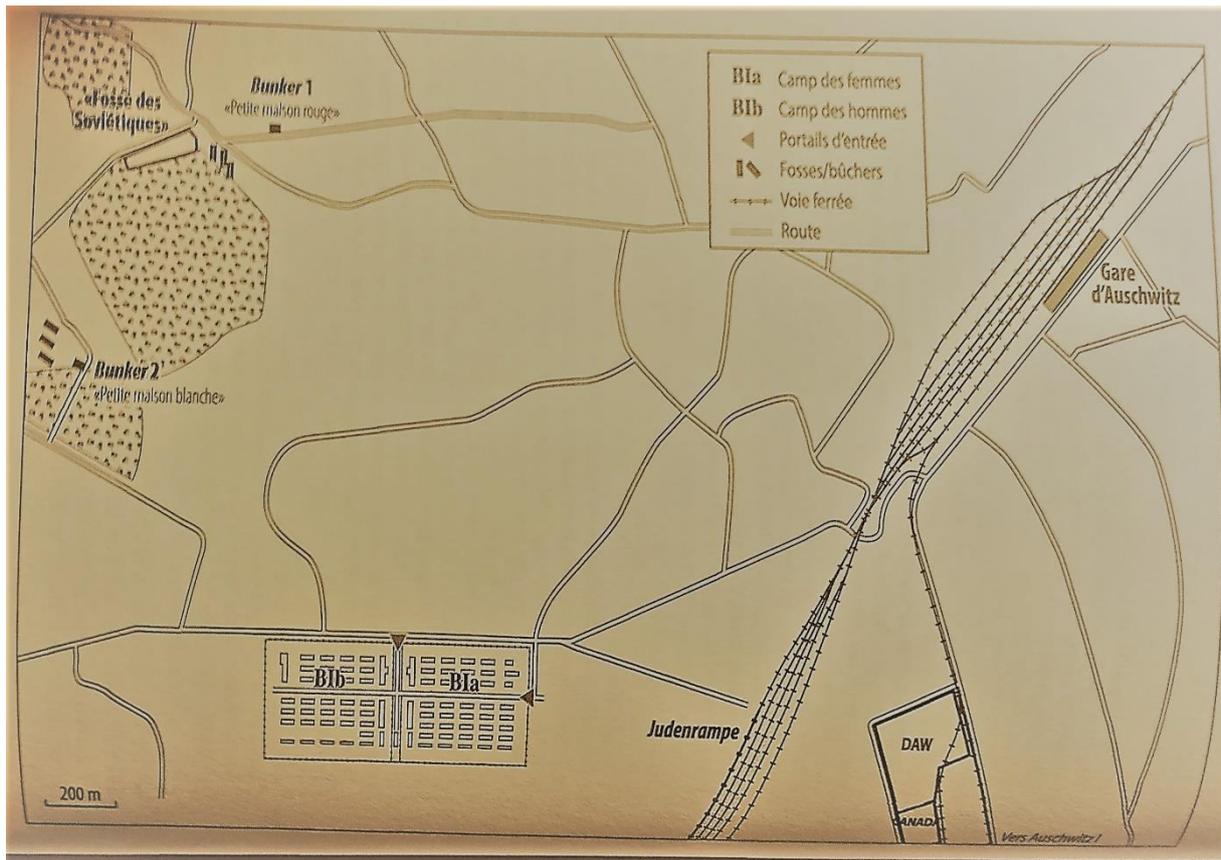
⁸⁴ Témoignage d'Addy Fuchs en 2005. Il avait 15 ans et était de ces jeunes qui voulaient s'évader. Nous ne connaissons pas l'identité de ce vieil homme pieux qui fut très probablement envoyé à la chambre à gaz à l'arrivée du convoi à Auschwitz.

⁸⁵ Entre la fin août et le début décembre 1942, les convois de déportation de France, des Pays-Bas et de Belgique, à destination d'Auschwitz marquent un arrêt à 120 kilomètres en amont, à Kosel. Environ 10 000 hommes sont ainsi extraits des convois, au grand dam de Rudolf Höss, le commandant SS d'Auschwitz, et affectés aux camps de l'organisation Schmelt. [Tal Bruttman, *Auschwitz*, éditions La Découverte, collection Repères histoire n°647, Paris, 2015, page 85].

⁸⁶ Les hommes : n°65 356 à n° 65 420. Les femmes : n° 20 566 à n°20 709.

été transformées en chambres à gaz provisoires, surmontées de l'inscription : *Zur Desinfektion* (Pour la désinfection). Elles arrêterent d'être en fonction à l'été 1943 lorsque les quatre *Krematorium* d'Auschwitz II Birkenau furent achevés d'être construits pour répondre à la dimension industrielle de la solution finale de la question juive en Europe.

Quant à Berthe, 47 ans, et sa fille Jacqueline Tavlitzki, 18 ans le jour de cette sélection, 23 septembre 1942, Alexandre ne peut affirmer quand elles furent assassinées. Ce jour-là ? Une semaine, un mois après ? Elles disparurent sans traces ; cendres de leurs corps incinérés, dispersés dans la Vistule ou la Sola.



Plan de la Judenrampe et de Birkenau à l'été-automne 1942, lorsque le convoi de Nicole Zimeliovitche arriva le 23 septembre 1942. Elle fut très probablement assassinée dans l'un des deux Bunker, seuls centres de mise à mort en fonction



Photographie du Bunker 2 (dit « maison blanche », que j'ai prise en février 2013.

lors de cette période à Auschwitz. [Tal Bruttman, *Auschwitz*, éditions La Découverte, collection Repères histoire n°647, Paris, 2015, page 46].

Un an plus tard, un autre oncle de la petite Nicole, Samuel Brieftreger, l'époux de Sarah Zimeliovitich, est à son tour pris et déporté vers Auschwitz pour un aller sans retour, le 7 octobre 1943⁸⁷. Il avait 56 ans.

Alexandre ne peut en savoir plus. Ces yeux fatigués par l'enquête et les émotions, s'endort sur l'écran des pages qu'il vient de noircir avec l'espoir de fins moins funèbres que connurent les autres membres de la famille de la fillette durant les dernières heures de cette interminable Nuit.

⁸⁷ Convoi n°60. Ce convoi compte 564 hommes, 436 femmes dont 108 enfants de moins de 18 ans. 491 personnes furent immédiatement gazées.

1944

En ce début d'année 1944, on se languit dans l'attente d'un prochain débarquement en France, d'une guerre qui n'en finit pas malgré le recul des armées hitlériennes sur les fronts de l'est et du sud.

Depuis novembre 1942 et le débarquement des Alliés en Afrique du nord, obligeant la Wehrmacht à protéger tout le littoral méditerranéen, les troupes allemandes et sa sinistre police, la Sipo-SD, occupent l'ancienne « zone libre ». Et cette Milice française qui n'a rien à envier à la cruauté des SS, pourchassent sans répit pour débusquer ou exécuter les indésirables.

Grâce aux solidarités des humbles dans les villes et les campagnes qui ne peuvent être insensibles à la détresse des persécutés, aux petits gestes qui sauvent, aux passeurs et faussaires plus ou moins désintéressés, aux soutiens de la famille qui avaient pu passer la ligne de démarcation en se réfugiant dans le sud-ouest de la France, les Tavlitzki et les Zimeliiovitch savent néanmoins qu'ils ne sont pas à l'abri d'une dénonciation ou d'une vague d'arrestation.

Henri/Chaïm Zimeliiovitch et sa femme Berthe vivent aux côtés de leur fils Georges et de leur belle-fille, Alice Moskovitz, à Séméac⁸⁸.

Depuis l'arrestation de sa femme et de sa fille Nicole, Benjamin continue, sous la protection de monsieur Lacoste, d'exercer son métier d'ébéniste à Périgueux⁸⁹. Chaque jour il fait à pied les deux cents mètres qui sépare son domicile, au 21 rue de Biron, de l'atelier, 5 rue de Cluzeau. Lorsqu'il reprend ses outils, ses pensées tentent de se concentrer sur son ouvrage malgré ses épouvantables tourments depuis la tragédie du 13 août 1942 et cette question insupportable qui le ronge de l'intérieur : qu'ont-ils fait de ma douce Emma et de ma jolie fillette ? Il se console d'avoir son fils René installé à Bergerac, une quarantaine de kilomètres plus au sud.

Après leur libération du camp de Drancy, Nathan/Nochum et Henriette ont pu se réfugier à Séméac auprès de son frère Henri, mais avec cette impatience du cœur à revoir leurs deux garçons dont la dernière embrassade remonte à 1941. Michel et Raymond, toujours sous la protection de madame Depeygrise à Baigts-de-Béarn, ne sont pourtant qu'à une centaine de kilomètres. Il est hors de question de mettre en danger toute la famille tant que la chasse aux Juifs sévit et que les armes ne se soient pas tues.

⁸⁸ Hautes-Pyrénées.

⁸⁹ Dordogne.

Manuel/Mandel Tavlitzki se trouve entre Moncaut, dans le Lot-et-Garonne⁹⁰, et Périgueux, en proie aux réminiscences des pogroms de son enfance en Litvakie qu'il avait pensé fuir définitivement pour rejoindre à Paris ses parents, frères et sœurs du haut de ses 15 ans en 1907. Ne sont-ils en sécurité nulle part ? Là-bas, comme ici, en France ? Ce gouvernement de Vichy qui a trahi et a envoyé vers une destination inconnue sa femme Berthe, sa fille Jacqueline, sa sœur Emma, sa nièce Nicole, son jeune frère Jules, son beau-frère Samuel.

Ironie des lieux, sa sœur Léontine et son second époux, Michel Shermann, se sont retranchés au cœur de la capitale collaborationniste. Sous couvert de quelques protections, bien décidés à faire passer des renseignements pour la Résistance via son frère Ado.

Ce dernier, avec son épouse Bella/Berthe Tavlitzki, ils avaient également rejoint Bergerac depuis 1940 où se trouvait également Robert, le benjamin de la fratrie Tavlitzki. Adolphe Shermann, depuis son expulsion de Metz et le début de l'occupation, n'hésita pas à entrer en résistance. Dès janvier 1941, par des actes individuels en Dordogne, il ravitaillait et hébergeait des prisonniers échappés. Sa connaissance de l'allemand, sa volonté de lutter contre l'antisémitisme d'Etat, sa probité à relever l'honneur de la France qui l'accueillit dans sa jeunesse va lui permettre d'être recruté comme agent de renseignement dans un réseau de résistance structurée. Adolphe réussit à se faire embaucher dans l'organisation Todt⁹¹ comme interprète en avril 1944. Il fournit ainsi de précieuses informations aux forces résistantes du sud-ouest⁹². Il n'hésite pas, non plus, à prévenir des individus recherchés par les polices allemandes et françaises afin de les soustraire à une arrestation imminente. Il participe également au sabotage de la poudrière de Bergerac, à des opérations de parachutage. Chaque jour, il remet sa vie en jeu. Il préfère perdre celle-ci que sa dignité.

Le 6 juin 1944, le débarquement des Alliés tant désiré ouvre enfin une brèche sur les plages de Normandie, bien loin de la Dordogne. Il reste encore bien des combats à mener pour libérer du joug nazi l'intégralité des territoires français et européens.

Avec l'Armée secrète sud-Dordogne dirigé par Maurice Loupias, alias « Bergeret » et avec son groupe « François Ier », Ado prend part aux combats de libération de la ville de Bergerac. En août 1944, les positions allemandes ne sont plus tenables depuis le second débarquement en Provence le 15. Le lieutenant Betz, de la Wehrmacht, qui dirige la place de Bergerac, reçoit l'ordre de quitter

⁹⁰ Archives départementales du Lot-et-Garonne, cote 1W663

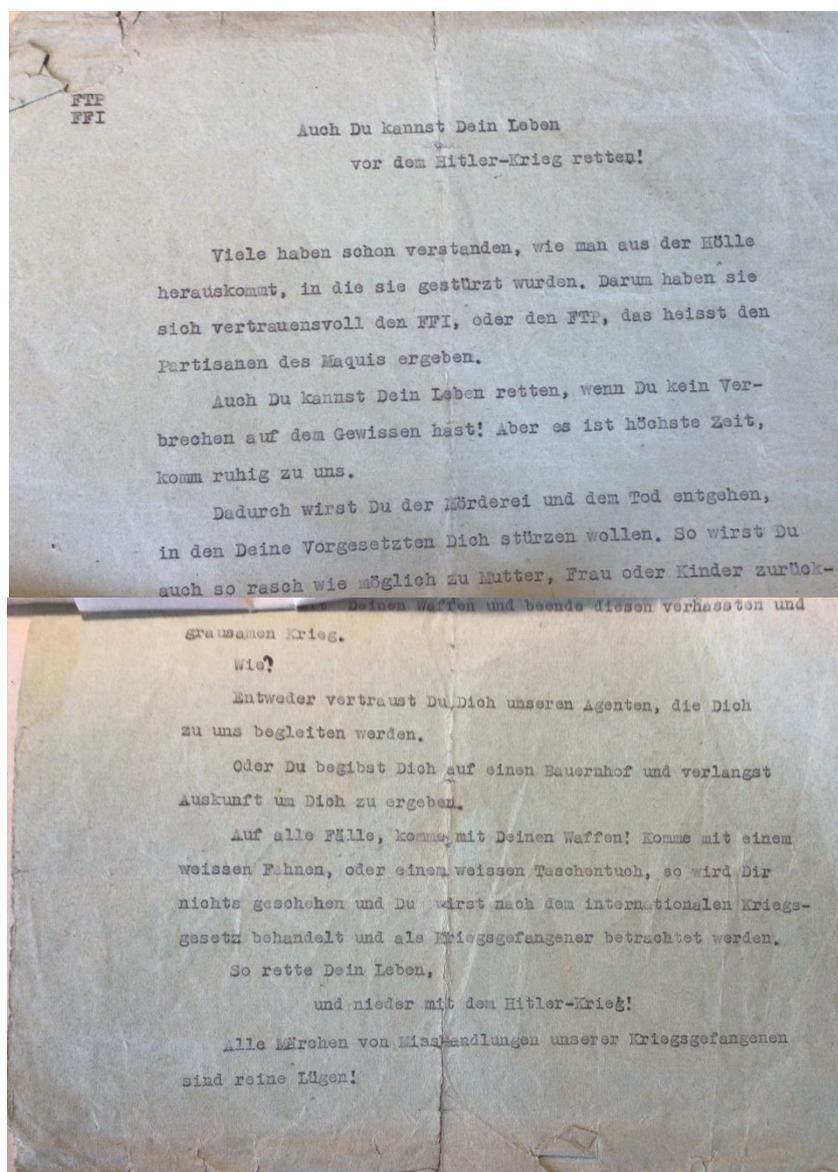
⁹¹ L'Organisation Todt était un groupe de génie civil et militaire du Troisième Reich. Elle portait le nom de celui qui a été son fondateur et son dirigeant jusqu'en 1942, Fritz Todt. L'Organisation a été chargée de la réalisation d'un grand nombre de projets de construction, dans les domaines civil et militaire, tant en Allemagne, durant la période qui a précédé la Seconde Guerre mondiale et pendant celle-ci, que dans les pays d'Europe sous domination nazie, de la France à la Russie. Presque toutes les grandes opérations de génie civil durant la guerre ont été réalisées par l'Organisation, dont des usines d'armement, des bases de sous-marins et des lignes de fortifications, comme le mur de l'Atlantique ou la ligne Gustave.

⁹² Groupes Bergeret, « C » (Crosnier), « François Ier » de l'Armée Secrète sud-Dordogne, ou encore le Groupe Z sur le front Atlantique autour de Royan à partir du 1^{er} juillet 1944. Source : SHD Caen, cote 16 P 539358.

les lieux le 19 août et déserte la ville le soir. Les groupes de combats de résistants assaillent l'ennemi et libère définitivement la cité de Cyrano désertée, le 21.

Chez les Tavlitzki-Zimeliovitich du sud-ouest, enfin libérés des persécutions antijuives, ils sont partagés entre un sentiment de soulagement et d'incertitudes sur ceux dont on n'a plus de nouvelles depuis les déportations.

Pour Ado, le combat ne s'arrêta pas là. Il est envoyé à Royan, dès le 1^{er} septembre 1944, pour des opérations de renseignements afin d'investir cette partie de la côte Atlantique encore aux mains des Allemands. Il rédige des tracts, jetés par milliers sur les troupes de la Wehrmacht ou de la Kriegsmarine, appelant les soldats à se rendre.



Tract rédigé de la main d'Adolphe Shermann [Source : SHD Caen, cote 16 P 539358.]

Toi aussi tu peux sauver ta vie face à la guerre d'Hitler.

Beaucoup ont déjà compris, comment on peut sortir de cet enfer dans lequel ils ont été précipités !

C'est pourquoi ils se sont rendus au FFI ou FTP, c'est-à-dire les partisans du Maquis.

Toi aussi tu peux sauver ta vie, si tu n'as pas de crimes sur la conscience. Il est encore temps, rejoins-nous, n'aie pas peur !

Ainsi tu déjoueras les crimes et la mort, dans lesquels tes supérieurs veulent te précipiter. Tu pourras alors retourner très rapidement auprès des tiens : ta mère, ta femme et tes enfants.

Laisse tes armes et cesse cette guerre horrible et que tous détestent.

Comment ?

Sois tu te confies à un de nos agents qui te mènera vers nous, soit tu te rends dans une gare et demandes des renseignements pour pouvoir te rendre.

Dans tous les cas : viens avec tes armes, un drapeau ou un mouchoir blanc. Il ne t'arrivera rien, tu seras traité dans le respect de la loi internationale de guerre et considéré comme prisonnier de guerre.

Ainsi ta vie sera sauvée et il en sera fini de cette guerre d'Hitler.

Toutes les histoires de prisonniers de guerre ne sont que purs mensonges [à propos de la propagande nazie sur le sort fait aux prisonniers allemands par les Alliés].

Incorporé dans les FFI et promu sergent-chef, Adolphe Shermann sert sous les armes jusqu'au 31 décembre 1944 afin de préparer son retour à Metz, libérée un mois plus tôt.

Dès l'annonce de la libération de Paris, le 25 août 1944, l'épouse d'Ado, Bella/Berthe, avec ses frères Mandel/Manuel et Robert Tavlitzki, et sa sœur Léontine, ils n'ont qu'une obsession, retourner dans la capitale retrouver leur père Moshe qu'ils n'ont pas vu depuis quatre ans. Moshe, le patriarche, a survécu à l'occupation et son lot de dangers quotidiens. Il ne voulait pas « partir » sans revoir les derniers enfants qu'il lui reste. Les retrouvailles ont lieu en septembre. Est-ce la joie, ou une vague d'émotion qui le submerge et brise ses dernières forces ? Quelques jours après, le vieux juif de Vilna meurt d'une commotion cérébrale. Il s'en est allé le 9 octobre 1944, à l'âge de 76 ans.

L'ennemi a quitté le pays ! A Baigts-de-Béarn, c'est la fête au village. Les deux frères, Michel, 11 ans, et Raymond 8 ans, revêtent de beaux habits coutumiers du Pays-Basque. Ils participent aux danses. Tout le monde est joyeux, se régale des denrées préparées pour l'occasion : gâteaux, saucissons, jambons.

Quelques jours plus tard, un petit homme au tendre regard bleu vient d'arriver et se dresse devant les deux garçons : « C'est votre papa », leur dit madame Depeygrise avec un doux sourire. Le grand frère le reconnaît, après les quatre années de séparation. Les deux enfants se jettent dans les bras de Nathan/Nochum Zimeliovitsh.

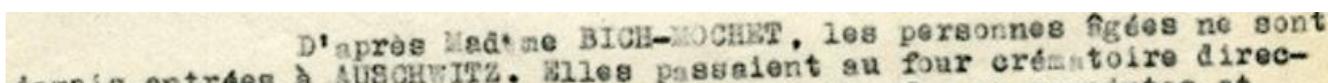
Troisième partie :
Je l'appellerai Nicole

2 novembre 2023

Dans les récits lus, les archives consultées, les témoignages entendus dans ses entretiens avec les victimes de la Shoah, Stéphane Amélineau n'ignore pas à quel point la capitulation allemande, le 8 mai 1945, fut le prélude d'un nouveau jour, gris. Le premier jour d'une longue attente du retour des Absents convoyés dans des trains à bestiaux et dont la quasi-totalité périrent dans les feux infernaux des crématoires. Une attente qui, pendant des mois, suintait un infime espoir jusqu'à ce que la vérité, dans sa cruelle révélation, contraint à accepter l'inacceptable. Pour les Juifs d'Europe, il était impossible de faire le deuil au lendemain des crimes nazis et de leurs collaborateurs qui avaient créé les plus grands de cimetières de l'humanité sans tombes pour se recueillir.

Alexandre ne peut que se représenter, en recollant d'autres témoignages, le retour à la maison des Tavlitzki et des Zimeliiovitch dans une France libérée avec son lot de nouvelles épreuves à affronter. Ils retrouvèrent, souvent difficilement, leurs domiciles qu'ils avaient dû fuir. Avec les spoliations des biens ou la convoitise de voisins peu scrupuleux pendant l'occupation et les mesures antisémites, tout avait disparu, sauf les souvenirs. Benjamin et son fils René, en pénétrant dans l'appartement du 80 rue de Provence ressentirent probablement un grand vide, un assourdissant silence où les rires de Nicole et d'Emma ne résonnaient plus.

Ils s'accrochèrent, sûrement, avec les premiers revenants juifs des camps de la mort en avril 1945, malgré leurs états épouvantables et leurs mots prononcés aussi effroyables qu'incompréhensibles, à voir arriver Emma, Nicole, Jacqueline,



D'après Madame BICH-MOCHET, les personnes âgées ne sont jamais entrées à AUSCHWITZ. Elles passaient au four crématoire direc-

Extrait du témoignage de Sophie Bich dit Mochet, l'une des premières juives déportées de France qui revint d'Auschwitz-Birkenau le 1^{er} avril 1945 à Marseille, puis Paris. Témoignage issu du rapport de la sécurité militaire lors de son interrogatoire pour y déposer les premiers éléments de preuve sur la nature du camp d'Auschwitz et du sort réservé aux Juifs qui débarquèrent sur la rampe de sélection. [Sources : Archives nationales F9/5565].

Berthe, Jules ou Samuel à l'hôtel Lutétia pour y être soignés. Benjamin, accompagné de Manuel Tavlitzki, en quête de leurs épouses et enfants, pouvaient-ils entendre ce que révéla l'une des premières survivantes revenues de Birkenau, le 1er avril 1945 et que confirmèrent toutes les autres qui revinrent jusqu'à la fin de l'année 1945 ?

Pour les rescapés des persécutions, il faut réapprendre à vivre en cette paix revenue, retrousser ses manches pour travailler à nouveau en femmes et hommes libres et faire perdurer la famille, donner la vie comme pour se venger des prédications d'Hitler qui promettait l'anéantissement total des juifs en 1939.

Manuel/Mendel Tavlitzki se remariera en 1948 avec Odette Désesbats et élèveront ensemble une fille, Véronique. Robert Tavlitzki, le plus jeune des fils de Moshe, épousera, également en 1948, une jeune femme qu'il connut à Bergerac pendant l'occupation, Germaine Héringier. Ils auront un fils, Serge. Sarah/Léontine et son mari Michel Sherman s'installent à Paris dès la libération mais ne pourront avoir d'enfants. Quant à Ado Sherman et sa femme Bella/Berthe Tavlitzki, ils retourneront vivre à Metz.

Benjamin Zimeliiovitch restera veuf jusqu'à la fin de sa vie. Son fils René, frère de Nicole, restera à Bergerac et se mariera avec Nénette mais n'aura pas de descendants. Sarah Zimeliiovitch, veuve de Samuel Brieftreger, déporté à Auschwitz en 1943, ne put également avoir d'enfants. Nochum/Nathan Zimeliiovitch et son épouse Henriette auront la joie de voir grandir leurs fils Michel et Raymond et d'assister à la naissance de leur petit-fils, Olivier.

Quant à Salomon et Rachel Zimeliiovitch, Alexandre ignore à ce jour ce qu'ils sont devenus après la guerre, ainsi que les destins après la Shoah du frère aîné des Zimeliiovitch, Chaïm/Henri, de son épouse Berthe et de leur fils Georges.

Une douleur incurable se tapit dans l'âme de Benjamin Zimeliiovitch et de Manuel Tavlitzki, un deuil inconsolable devant les tombes vides d'Emma, de Berthe et de leurs filles respectives : Nicole et Jacqueline. En 1947, le ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerres leur délivrent l'acte officiel de disparition avant de porter la mention *Mort en déportation*.

Dans les premières années d'après-guerre, le deuil de celles et ceux qui ont été déportés est impossible chez les Tavlitzki et les Zimeliiovitch. Aucun corps à rapatrier et à déposer dans un cercueil pour se recueillir. Alors on inscrit sur le marbre du caveau familial au cimetière de Bagneux, les noms des êtres chers, assassinés par la barbarie nazie.

De leurs traces de la vie d'avant, on conserve quelques précieuses photographies, et leurs souvenirs reviennent souvent au cours des repas de famille.

A la fin de sa vie, Manuel Tavlitzki souhaitait écrire l'histoire de sa famille mais la maladie ne lui en laissa pas le temps. Il décéda en 1968. Ce n'est qu'en 2001 que René Zimeliiovitch décida d'écrire quatorze pages dactylographiées, en

rassemblant ses souvenirs depuis son enfance et ceux de sa tante Léontine qui, au soir de sa vie en 1981, en reparlait souvent.

Pour fouler la terre natale des Zimeliiovitch, Raymond et son fils Olivier entreprirent en 2009, un siècle après l'exil de leurs aïeux, de se rendre à Lubtch en Biélorussie (Lyubča en Bélarus). De la vie et de la culture juive de la petite ville, décimée par la Shoah, il ne reste que la volonté de descendants éparpillés dans le monde pour perpétuer leur Mémoire. Une pierre commémorative et un cimetière de 250m² qui rappellent aux passants que Lubtch était, pour les deux-tiers, peuplée de juifs avant la « Catastrophe ». Pour Raymond et Olivier, marcher sur les lieux qui ont vu naître, sur plusieurs générations, les ancêtres des Zimeliiovitch, étaient un pèlerinage indispensable. Grâce à des contacts et des visas patiemment acquis dans ce pays Belarus, où règne depuis 1994 une dictature impitoyable contre les opposants, ils purent enfin fouler les chemins du passé.

Lorsqu'ils touchèrent, virent, sentirent, goûtèrent et entendirent la source de leurs origines, les émotions firent vibrer tous les sens de Raymond et d'Olivier.

C'était d'abord la vision du panneau indiquant le nom de la ville, en cyrillique, tant évoqué dans les récits de famille. D'un regard, scintillaient tout proche, les reflets de fleuve Niémen qui fut la principale voie de communication de Lubtch pour commercer avec l'extérieur pendant des siècles. Enfin, comme figée dans le temps, leur apparaissait cette maison de bois aux fenêtres bleues jouxtant l'atelier des ébénistes d'antan qui virent naître, grandir, vivre, mourir et fuir les Zimeliiovitch de Litvakie.



Entrée de la petite ville de Lyubča (Любча) [Collection particulière Olivier Zimeliiovitch, mai 2009].



La maison où vivaient les Zimeliiovitch avant leur exil en 1905. Photographie à droite : en face de la maison, l'ancien atelier de menuiserie des Zimeliiovitch [Collection particulière Olivier Zimeliiovitch, mai 2009].



Le Niémen [Collection particulière Olivier Zimeliiovitch, mai 2009].





Photographie de Lubitch au début du XXe siècle [Collection particulière Olivier Zimeliiovitch, mai 2009].



Deux femmes, centenaires, vivent dans l'ancienne maison des Zimeliiovitch et disent avoir connu Nochum/Nathan, le père de Raymond, le grand-père d'Olivier. [Collection particulière Olivier Zimeliiovitch, mai 2009].



Stèle commémorative des Juifs massacrés à Lubitch pendant la Shoah [Collection particulière Olivier Zimeliiovitch, mai 2009].

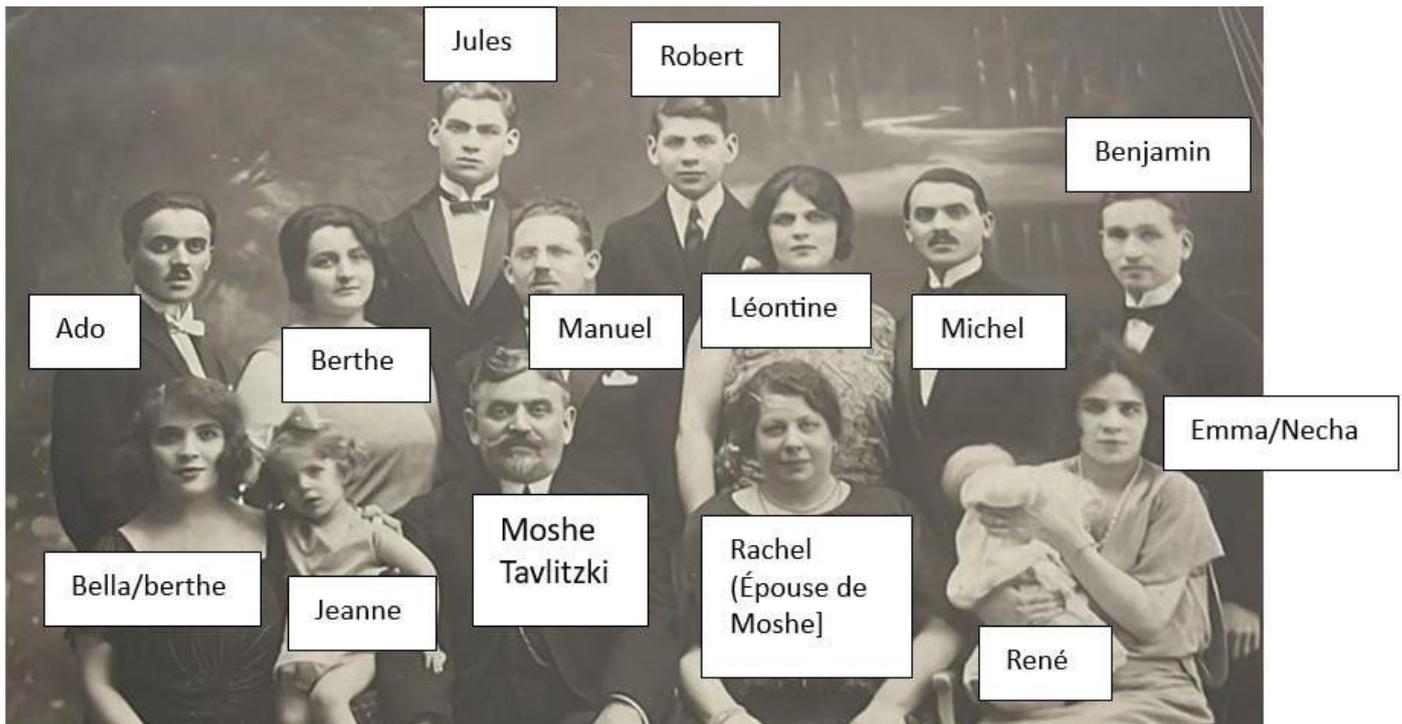


Dans ce champ, des pierres plantées à la Mémoire des communautés juives de la région assassinées pendant la Shoah par les nazis et leurs collaborateurs [Collection particulière Olivier Zimeliiovitch, mai 2009].

En ce jour des défunts, 2 novembre 2023, Stéphane Amélineau allume une bougie et pose six pierres pour les six membres des familles Tavlitzki-Zimeliiovitch qui ont péri pendant la Shoah, Emma, Nicole, Jacqueline, Berthe, Jules et Samuel, comme le veut la tradition juive afin que leurs souvenirs ne quittent pas le monde. Ils n'ont pas de tombe, alors le professeur documentaliste

les dépose autour de son écran d'ordinateur qui, pendant six années d'enquête, a été l'écrin de leurs mémoires afin de ne pas les perdre dans l'au-delà.

Comme par enchantement, Nicole Davidson lui envoie une photo de famille, accrochée dans la chambre de sa maison à Tucson. Elle n'arrive pas à reconnaître toutes les personnes sur ce cliché de la famille Tavlitzki. Alexandre, en recoupant toutes les archives qu'il accumula ces dernières années, arrive à identifier chacune d'elles et à dater la photographie : 1923.



Paris, 1923. Moshe et Rachel Tavlitzki entourés de leurs enfants : Bella/Berthe avec son époux Ado Sherman, avec sa fille Jeanne sur ses genoux (future maman de Nicole Davidson), Manuel avec sa femme Berthe Weismann, Léontine avec son époux Michel Shermann, Emma/Necha avec son fils René sur ses genoux, derrière elle, son époux Benjamin Zimeliovitsh. Au dernier rang, les deux plus jeunes Tavlitzki : Jules et Robert. [Source : collection particulière, Nicole Davidson].

Incroyable ! s'exclame Nicole, en réponse par mail à l'analyse d'Alexandre. Bon sang mais c'est bien sûr ! Ce bébé ne peut être que René sur les genoux de sa maman ! C'est trop incroyable !!! Et son mari (Benjamin), derrière elle, évidemment, et Jules (le premier déporté et assassiné de la famille à Auschwitz le 12 juin 1942). Sans le savoir, j'ai appelé ma première fille : Julie.

Après tant de réponses trouvées, il reste à Alexandre quelques dernières questions à poser à Nicole Davidson, via Messenger, pour combler les milliers de kilomètres qui les séparent, affranchis d'une amitié et d'une confiance sans distance :

- Nicole, peux-tu me parler de Jeanne, ta maman, au sortir de cette longue Nuit et de ce mariage sur un coup de tête, avec Guy Delage, lorsqu'elle arriva à Bergerac en 1940 ?

- En 1948, maman se rendait, de Bergerac, quelques fois à Paris pour visiter la famille, prenant seule le train. Elle avait une personne de confiance qui gardait ses deux petites filles, Marylène et Catherine, âgées de 5 et 3 ans à l'époque, issues de son mariage avec Guy. Comme tu le sais, pendant la guerre, son mari était très volage, ne s'occupait en rien de son foyer et encore moins de ses enfants.

Un jour, dans l'un de ces trains qui l'emmenait vers Paris, elle sortit une cigarette et un beau jeune homme lui tendit son briquet dans le couloir du wagon. Ce jeune homme, c'était Joe Davidson, mon père. Maman était très belle et amaigrie par les privations durant la guerre. Je trouve qu'elle ressemblait à Ingrid Bergman. Ce fut le coup de foudre entre eux deux et se marièrent le 7 décembre 1948 à Metz. Je suis née le 21 juin 1949. En mémoire de ses cousines déportées, elle annonça à mon père : *Je l'appellerai Nicole Jacqueline.*



Jeanne, après la libération en 1945.
[Collection particulière, Nicole Davidson].



Jeanne et Joe Davidson, les parents de Nicole
[Collection particulière, Nicole Davidson].



Nicole, 2 ans en 1951, avec son père Joe Davidson.
[Collection particulière, Nicole Davidson].

- Tes grands-parents avaient une bonne situation avant et après la guerre, me semble-t-il ?

- Oui, le business était fructueux, les magasins marchaient bien. Le magasin de fourrure de Berthe/Bella (Tavlitzki), rue du Palais à Metz et qui s'appelait *Paris Fourrure* comme le magasin de Bergerac, et le magasin rue Tête d'Or, les *Vêtements Robert* (mode pour hommes), nommé ainsi après le décès en 1973 de Robert (Tavlitzki), qui appartenait à Michel Sherman. Ado, mon grand-père, était le directeur et, après la guerre, mon père Joe, y a travaillé aussi et en est devenu le nouveau directeur au décès de mon grand-père. Quant à Maman, elle a passé toute sa vie professionnelle au magasin SIVA à Sarreguemines, créé par Michel Sherman et Léontine également, maison mère des autres magasins. Maman y avait le poste de chef du personnel. Elle s'occupait aussi de la comptabilité et de la paye des employés. A son apogée, le magasin SIVA comptait au moins une vingtaine d'employés. Aujourd'hui le site a été racheté par Mac Do et c'est bien dommage ! Il faut que je te raconte également l'histoire de la commode ancienne de mon grand-père Ado, et du tiroir secret qu'un militaire allemand avait emporté chez lui en Allemagne à la fin de la guerre, et qu'Ado a retrouvé !

- Si tu savais Alexandre, poursuit Nicole, comme je suis si fière de mon grand-père Ado qui a tant fait et qui est resté très discret sur ses actions ! En revenant à Metz, après la libération, pour reprendre possession de son bel appartement, Boulevard Clemenceau au numéro 16, je crois me souvenir (d'après les

confidences de maman), il reçut de ses voisins de paliers des informations sur l'adresse où le soldat allemand (qui s'était installé chez lui) était reparti en Allemagne. Avec un gendarme français, ils sont allés en Allemagne, tous les deux, frapper à la porte du soldat allemand qui avait occupé son appartement pendant la guerre et emporté quelques meubles de mes grands-parents. Quand ils sont entrés chez le soldat allemand, Ado a repéré tout de suite ce qui lui appartenait et l'allemand lui répondit : « C'est à moi, vous ne pouvez pas prouver que c'est à vous ! ». Et là, mon grand-père, lui rétorqua calmement : « Si je peux le prouver. Il y a dans ce meuble un tiroir secret avec des papiers m'appartenant ». Il fit alors fonctionner le système du tiroir secret que le soldat allemand ne soupçonnait pas. Apparurent des documents au nom d'Ado Sherman. À ce moment-là, le gendarme français ordonna : « Monsieur Sherman vous pouvez prendre tout ce que vous voulez » et mon grand-père, très classe, dit « Je ne prends que ce qui m'appartient ! ».

Voilà comment maman m'a transmis cette histoire. Et à ce jour, la fameuse commode au tiroir secret se trouve chez mon petit frère Thierry, dans la banlieue de Metz.

- Chère Nicole, quand as-tu demandé pour la première fois à ta maman, pourquoi elle avait choisi de t'appeler : Nicole Jacqueline ?

- Je devais avoir 9 ou 10 ans quand j'ai posé mes premières questions à maman. Elle m'a pris sur ses genoux pour me raconter l'histoire de la famille, dans une courte version pour ne pas m'inquiéter, mais elle pleurait. Cela m'avait profondément affectée, peut-être plus que l'histoire elle-même.

C'est une quête de toute une vie pour moi. En plus du prénom que je porte, je suis viscéralement lié à ce lourd passé qui me hante et qui, grâce à ton travail, Alexandre, malgré la violence de la vérité, me libère du poids de l'ignorance. Je sais désormais avec certitude où je vais, sur les routes de la tolérance, car je sais d'où je viens et du mal qui nous a été fait.

Sources :

Livres :

Henri Minczeles, Yves Plasseraud, Suzanne Pourchier, *Les Litvaks : l'héritage universel d'un monde juif disparu*, éditions La Découverte, 2008.

Yizkor Book Lubtch and Delatich, Memory of the Jewish Community, 1971.

Roger Ikor, *Les fils d'Avrom*, 1955.

Alexandre Doulut, Sandrine Labeau et Serge Klarsfeld, *Mémorial des 3943 rescapés juifs de France*, éditions FFDJF, 2018.

Serge Klarsfeld, *Calendrier de la persécution des juifs de France 1940-1944*, vol.1&2, éditions FFDJF, 2019.

Michel Laffitte, Annette Wieviorka, *A l'intérieur du camp de Drancy*, éditions Perrin, collection Tempus, 2015.

Archives publiques :

Etats civils de la ville de Paris.

Archives du Service Historiques de la Défenses de Caen et de Vincennes.

Archives nationales

Archives du Mémorial de la Shoah

Archives du Musée d'Etat d'Auschwitz (Pologne)

Archives de l'International Tracing Service de Bad Alrosen (Allemagne)

Archives départementales de Gironde

Archives privées :

Collection particulière de Nicole Davidson Gilbert

Collection particulière de René Zimeliovitc

Collection particulière de Raymond et Olivier Zimeliovitc.